

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

St. Jean St. Genevieve St. ...
DEUXIÈME SÉRIE.—QUATRIÈME LIVRAISON. *Lucie*

054

R 899-2

PRIX 20 SOUS.

Canadiana

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

La distraction vaut à l'esprit ce que le délassement
vaut au corps : il faut de l'une et de l'autre.

H. EMILE CHEVALIER, *Rédacteur-en-chef.*

G.-H. CHERRIER, *Editeur-gérant.*

NOVEMBRE 1853.

⚡ Nous avertissons nos abonnés que nous avons choisi M. C. A. Rochon, pour Agent de *La Ruche* et nous les prions de vouloir bien déposer entre ses mains les sommes qu'ils nous doivent comme souscriptions à *La Ruche*. M. Rochon sera tenu de leur délivrer un reçu typographié portant la signature de l'éditeur-gérant de la publication, et la sienne propre.

MONTREAL,

DES PRESSES A VAPEUR DE JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS.

Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *La Ruche Littéraire et Politique* est expédiée par la poste à raison de deux sous par numéro.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE
<i>Bulletin Politique</i> ,	587
<i>La case du père Tom</i> (suite), par MAD. H. BEROCHER STOWE.	589
<i>Ne croyez pas !</i> poésie, par J. GENTIL,	559
<i>Pensée</i> , par de BALZAC,	561
<i>La fiancée du bandit</i> , par L.	562
<i>Epigramme</i> , poésie, par V. BARON,	568
<i>Assassinat de Jean-Sans-Peur</i> , par H. E. CHEVALIER,	569
<i>Une fortune d'ambassadeur</i> , par MÉRY,	575
<i>Pensées</i> , par VICTOR HUGO,	577
<i>Gazouillement</i> , par MALVINA D***,	578
<i>Le Yenkiè</i> , poésie, par J. GENTIL,	581
<i>Réflexions d'un ramoneur</i> , par UN SAVOYARD,	582
<i>Fatalité</i> , par D. F***,	583
<i>Le dernier rendez-vous</i> , poésie, par V. BARON,	584
<i>Consois à un jeune agriculteur</i> , par ***,	585
<i>Le Clerc de Notaire</i> (suite), par LEON G***,	588
<i>Un Lion fait au même</i> , par H. E. CHEVALIER,	592
<i>Bluette</i> , poésie, par J. LENOIR,	594
<i>Des guerres de la France</i> , par FÉLIX VOGELI,	595
<i>Alors et maintenant</i> , poésie, par V. BARON,	597
<i>Tablettes éditoriales</i> , par X. Y. Z.	598

☛ Toute personne qui procurera HUIT ABONNÉS à la *Ruche Littéraire* en nous envoyant le montant des abonnements, recevra comme PRIME, une copie de CHARLES GUERIN, le plus charmant produit de notre littérature canadienne.

CHARLES GUERIN,

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES,

PAR

P. O. O. CHAUVÉAU.

A VENDRE AU BUREAU DE LA RUCHE LITTÉRAIRE, RUE STE. THERÈSE.

Broché.. .. en un volume, prix 7s. 6d.

Relié très élégamment do prix 10s. 0d.

Montréal, Juillet 1853.

NO. 38. DELAGRAVE ET CIE. NO. 38.
RUE NOTRE DAME.

Importent en caisses d'une douzaine Chateau Lafitte, Hockheimer, St. Julien, Madère et vieux Ports, aussi liqueurs fines et vieux cognac, champagne, &c., ainsi que toutes autres sortes de vins et

DE PLUS,

MM. De L. et Cie avertissent les messieurs du Clergé qu'ils reçoivent les vins purs pour messes et qu'ils font venir comme par le passé des cloches d'églises et tous autres articles que l'on voudra bien leur commander.

DELAGRAVE & CIE.

Montréal, Juillet 1853.

Nous avons dernièrement visité les caves de MM. de Lagrave et Cie, et nous nous faisons un plaisir de certifier qu'elles sont fournies des meilleurs vins blancs et rouges, que produisent les vignobles français. Nous ne pouvons trop recommander cette excellente maison aux consommateurs; ils y trouveront, outre un des meilleurs assortiment de vins qui soit à Montréal, ce bon marché dans les prix, et cette promptitude dans l'exécution des commandes, qui méritent l'attention du public, et assurent à la maison de MM. de Lagrave et Cie une vogue durable.

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

DEUXIÈME SÉRIE.

H. EMILE CHEVALIER.—RÉDACTEUR-EN-CHEF.

G. H. CHERRIER.—ÉDITEUR-GÉRANT.

BULLETIN POLITIQUE DU JOUR.

Montréal, Novembre, 1853.

En fait de nouvelles politiques, intérieures, nous sommes toujours soumis à un jeûne rigoureux. Cependant la question de la tenure seigneuriale s'agit dans des assemblées publiques. Il faut espérer que l'abolition sera le résultat de ces *meetings*. Toutefois, en attendant la réouverture du Parlement, nous sommes forcés de nous occuper d'affaires étrangères. Aujourd'hui, nous extrayons d'une lettre, dont on a bien voulu nous faire part, quelques fragments relatifs aux démêlés de la Russie avec l'Orient. Comme on le verra, ils ont une grande importance dans les conjonctures actuelles.

Paris, 24 Septembre, 1853:

LA PAIX A TOUT PRIX.

Il devient tous les jours plus manifeste que cette fameuse devise qu'on a tant reprochée au roi Louis Philippe est aujourd'hui celle de la France et de l'Angleterre. On a beau s'en défendre et faire des allocutions belliqueuses des deux côtés de la Manche, les faits se chargent de montrer la portée de ces valeureux discours. Tandis que Louis Napoléon chantait les louanges de l'armée au célèbre camp de Satory, et qu'il l'appelait le soutien de l'empire et le sanctuaire de l'honneur (il prenait bien son temps !); tandis que Lord John Russell arrachait des applaudissements réitérés aux membres du conseil municipal de Greenock en déclarant fièrement : " Je serais assurément le dernier à méconnaître que si une paix ne peut pas être maintenue avec honneur, ce n'est plus la paix ; " Mr. Roebuck, un des rédacteurs du Times, se rendait en toute hâte à Constantinople pour porter le plus étrange des messages. On ne s'est pas contenté de faire signifier au sultan que du moment où il n'acceptait pas la note de Vienne, sans modification, il eût à se tirer d'affaire comme il pourrait, tout seul, puisque la Russie ne voulait pas accepter les modifications ; mais ses prétendus amis ne veulent pas même lui permettre de se défendre. L'envoyé extraordinaire portait

l'ordre à l'ambassadeur de demander au sultan le retrait de sa proposition, l'acceptation pure et simple de la note viennoise et le désaveu d'Osman Pacha, si ce général commençait les hostilités. *En cas d'insurrection à Constantinople, Lord Stratford-Radcliffe garantirait l'assistance de l'escadre.* Ce qui veut dire en bon Français, que si les Turcs indignés et plus délicats sur le point d'honneur que les chrétiens, se soulèvent afin d'empêcher le sultan, leur maître, d'accepter des conditions si humiliantes, les prétendus amis de la Turquie feront entrer les deux flottes alliées qui mitrailleront sur les quais de Constantinople les mécréants récalcitrants. Vous voyez que le donnement sera digne de toute la comédie. Le *Journal des Débats* avoue franchement, ce qu'aurait d'inattendu l'intervention aussi spontanée de l'escadre, après quoi il ajoute cette remarque philosophique : " En y réfléchissant, on reconnaîtra peut-être que les flottes, après tout, ne se seraient pas écartées du but unique de leur dessein, qui était d'affermir la paix de l'Europe." Ainsi donc la paix avant tout, la paix coûte que coûte. Nicolas peut marcher sur Constantinople quand il lui plaira, les Anglais et les Français lui prêteront au besoin leurs services, pour en finir au plus tôt avec les Turcs. Voilà ce qui aura lieu s'il le juge bon. Si toutefois dans sa haute sagesse il ne jugeait pas bon de profiter de cette belle occasion qu'on lui présente ; s'il poussait le désintéressement jusqu'à ne pas s'emparer de cette proie, que, du reste, on déclare ne pas vouloir lui disputer, oh ! alors, l'Occident plein de reconnaissance bénirait la mémoire de ce monarque magnanime, qui consentirait à lui accorder une heure de répit, jusqu'au moment où il jugerait enfin opportun de l'écraser sous le talon de sa botte et sous les sabots des coursiers cosques.—*Insolence de la Russie !*

Il va sans dire que la guerre n'est plus à craindre avec de pareilles dispositions. Il est seulement fâcheux que l'Angleterre et la France n'aient pas dit leur dernier mot dès le début de la crise, elle aurait perdu toute gravité et le commerce n'aurait pas fait de si grandes pertes. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'une pareille conduite enhardit singulièrement la Russie, qui devient tous les jours plus insolente en voyant que personne n'ose

lui tenir tête. Au moment où l'Europe est menacée d'une terrible famine, le czar, qui a laissé à dessein l'embouchure d'une rivière importante s'ensabler, ne fait pas faire les réparations indispensables pour que les grains puissent parvenir en Occident. Les pertes déjà éprouvées par les armateurs et les négociants sont incalculables. On ne sait, dit un correspondant, ce qu'il faut admirer le plus, de l'indifférence du gouvernement russe pour les autres nations, ou de la patience de celles-ci.

En attendant le fanatisme des Russes ne connaît plus de bornes. Ils se croient appelés à la guerre sainte, ils ne désirent rien tant que la croisade contre l'Occident païen. Il y a quelques semaines un prêtre, dans les environs de Varsovie, après avoir rassemblé ses fidèles et leur avoir montré la comète, leur dit que c'était l'étoile même qui avait annoncé aux mages la naissance de notre Seigneur, et qu'elle n'était visible actuellement que dans l'empire russe. Elle voulait indiquer à l'aigle Russe que le temps était venu d'étendre les ailes, et de faire rentrer l'humanité toute entière, dans le génie de la foi orthodoxe. Il leur dit que l'étoile était immédiatement au-dessus de Constantinople, et que la lumière pâle du noyau témoignait le regret de voir l'armée russe tarder si longtemps à se rendre à sa desti-

nation. Vers la même époque le prince Gortschakoff, terminait un ordre du jour aux troupes dans les principautés du Danube, par cette phrase significative: "La Russie est appelée à anéantir le paganisme, et quiconque l'arrêterait dans cette sainte mission serait anéanti comme les païens eux-mêmes. Vive le czar et le Dieu des Russes!" Le Moscovite, se voyant tout permis, ne veut pas même laisser aux occidentaux l'apparence d'une retraite tant soit peu honorable. Ainsi cette habile conférence de Vienne, prétendait n'avoir pas par sa note accordé tout ce que Nicolas avait exigé dès le début, mais voici que l'empereur se faisant à son tour commentateur, fait déclarer aux puissances médiatrices qu'il considère la note, non ainsi que les puissances le voulaient, comme l'extrême opposée, l'antipode de la note Menschikoff, mais bien comme identique par le fait, avec le fameux document qui cédait à la Russie, le droit d'intervention entre les sujets du sultan et leur souverain. C'est dire aux puissances qu'elles finissent par céder tout ce qu'elles ont d'abord conseillé au sultan de refuser. En temps ordinaire, et entre gens qui se respectent, une pareille déclaration aurait été suivie de guerre. Mais ne craignez rien, l'Occident sera fidèle à sa devise: "La paix à tout prix."

DE V***.

AGENTS POUR LA RUCHE LITTERAIRE.

THOS.-ET. ROY.....	Québec.
CHARLES GIROUX.....	Nicolet.
J. F. G. COUTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LORIMIER.....	L'Assomption.
F. BANLIER LAPERLE, N. P.....	St. Valentin.
GUILLAUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Deloit.
ANTOINE MASSE.....	St. Philippe.
DR. A. DECOUAGNE.....	Lachine.
F. X. GIRARD.....	Varennas et Boucherville.
J. B. E. DORION.....	Avenirville, E. T.
P. GUITTÉ.....	St. Hyacinthe.
TOUSSAINT LEFEBVRE.....	Laprairie.
L. G. LACASSE.....	St. Jean.
ZEPHIRIN ROUSSEAU, N. P.....	Grande Baie.
ISIDORE TRAVERSY.....	Bytown.
MEOHIN ET CIE., LIBRAIRES, LEONARD STREET, III.....	New-York.
LE MESCHAGEBE, (LOUISIANE).....	St. J.-B. de la N.-Orléans.
AGENT DE L'Avant-Coureur.....	Donaldsonville (Louisiane.)
Mlle. JACOB, rue de Chabrol 19, à Paris.....	France.
LS. CORTAMBERT.....	St. Louis. (Missouri)
DR. HARVEY.....	Malbaie.
GUSTAVE de VITRES STRAND à Londres.....	Angleterre.
VANDER HELF et Cie, Bruxelles.....	Belgique.

LE PERE TOM. (1)

CHAPITRE XXXVI.

EMMELINE ET CASSY.

Cassy trouva Emmeline, pâle de terreur, assise dans le coin le plus reculé de sa chambre. Elle tressaillit en entendant quelqu'un ; mais reconnaissant Cassy, elle s'élança à sa rencontre.

—C'est vous ! dit-elle ; je suis charmée de vous voir. J'avais peur que ce fût... Oh ! vous ne savez pas quel bruit affreux on a fait en bas toute la nuit.

—Je devrais le savoir, reprit Cassy ; je l'ai entendu assez souvent.

—Dites-moi, Cassy, ne peut-on sortir de ce lieu ? Peu m'importe où j'irai : dans les savanes ; au milieu des serpents ; partout où l'on voudra, pourvu que ce ne soit pas ici.

—Nous n'avons d'asile que la tombe.

—Avez-vous jamais essayé de fuir ?

—J'en ai vu d'autres essayer, mais ils n'ont pas réussi.

—Je consens à vivre dans les savanes, à ronger l'écorce des arbres. Je n'ai pas peur des serpents ; j'aimerais mieux en avoir un à mes côtés que cet homme.

—Beaucoup de gens sont de votre avis, répondit Cassy ; mais on ne peut rester dans les savanes ; on y est traqué par les chiens, et ensuite...

—Que ferait-il ?

—Que ne ferait-il pas ? reprit Cassy. Il a appris son métier chez les pirates des Antilles. Vous ne dormiriez plus si je vous racontais ce que j'ai vu, si je vous répétais des choses qu'il me présentait parfois comme de bonnes plaisanteries. J'ai souvent entendu des cris qui m'ont poursuivie pendant des semaines entières. Vous pouvez voir, près du quartier, un arbre noirci par la fumée, au pied duquel la terre est couverte de cendres grises. Demandez au premier venu des esclaves ce qui s'est passé là, et vous verrez s'il osera répondre.

—O mon Dieu ! qu'est-ce donc ?

—Je ne vous le dirai pas, je ne puis y penser sans frémir ; mais Dieu sait ce qui arrivera demain si le pauvre Tom persévère.

—C'est affreux, s'écria Emmeline en pâlisant. O Cassy ! conseillez-moi !

—Faites comme moi ; maudissez votre maître, et résistez-lui tant que vous le pourrez.

—Il a voulu me faire boire de l'eau-de-vie, et je la déteste !

—Il fallait boire. Je la détestais aussi, et maintenant je ne puis m'en passer. On a besoin de se consoler ; on est moins triste quand on a bu.

—Ma mère m'a enjoint de ne jamais goûter de liqueurs spiritueuses.

—Votre mère ! s'écria Cassy. A quoi servent les recommandations des mères ? Vous avez été achetée et payée, et votre âme appartient à celui qui vous a acquise. Voilà le fait. Buvez de l'eau-de-vie, buvez tout ce que vous pourrez, et vos douleurs seront moins intolérables.

—O Cassy ! plaignez-moi !

—Est-ce que je ne vous plains pas ? N'ai-je pas une fille ? Dieu sait où elle est, et quel est son maître aujourd'hui ! Elle sait sans doute la route qu'a suivie sa mère et que ses enfants suivront après elle. C'est une malédiction sans fin !

(1) Voir *La Ruche* des mois de Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre et Octobre.

—Je voudrais n'être jamais venue au monde, dit Emmeline en se tordant les mains.

—J'ai formé autrefois le même vœu : Je me tuerais si j'en avais le courage, dit Cassy en fixant ses yeux dans l'ombre avec ce désespoir calme qui était l'expression habituelle de sa physionomie.

—C'est un crime de se tuer, dit Emmeline.

—Je ne vois pas pourquoi ; nous commettons tous les jours des crimes qui valent bien celui-là ; mais, lorsque j'étais au couvent, les sœurs m'ont dit des choses qui font que je crains la mort. Si c'était notre fin dernière, alors..

Emmeline se détourna et se cacha le visage avec les mains.

Pendant ce temps Legree s'était endormi. Il n'était pas adonné à l'ivrognerie ; sa constitution forte était capable de supporter les plus grands excès ; mais une prudence instinctive l'empêchait de céder à ses penchans au point de perdre la raison ; cette nuit, toutefois, dans ses fiévreux efforts pour bannir les remords qui l'assiégeaient, il avait bu plus que de coutume ; aussi, quand il eut congédié ses compagnons d'orgie, il tomba lourdement sur un lit de repos.

Comment le méchant ose-t-il pénétrer dans ces domaines mystérieux du sommeil, dans cette région des ombres que de vagues limites semblent séparer à peine de l'éternité ? Legree rêva. Une figure voilée s'approcha de lui, et posa sur ses épaules des mains douces et froides. Il crut la reconnaître et frémit. Puis il lui sembla qu'une mèche de cheveux s'enlaçait autour de ses doigts, montait doucement jusqu'à son cou et le serrait avec force. Il ne pouvait plus respirer ; il entendait autour de lui des murmures qui le glaçaient d'horreur. Ensuite il se trouva sur le bord d'un épouvantable abîme ; Cassy l'y poussait en riant, et des mains noires s'allongeaient pour le recevoir ou pour le précipiter dans le gouffre. L'ombre solennelle béarda son voile, c'était sa mère. Elle détournait les yeux, et il tomba du haut du précipice au milieu des éclats de rire des démons.

Et Legree se réveilla.

Les roses clarités de l'aurore pénétrèrent dans la salle. L'étoile du matin, comme un œil céleste, rayonna sur le coupable du haut du firmament empourpré. Que de fraîcheur et de charmes à la naissance du jour ! elle semble dire à l'insensé :—Regarde ! tu as encore une chance, aspire à la gloire immortelle.

Legree n'entendit pas cette voix. Quand il se réveilla, il commença par jurer et blasphémer. Que lui faisaient les merveilles du matin ? Que lui importait la pureté de l'étoile que le fils de Dieu a choisie pour emblème ? Pareil à la brute, il voyait sans comprendre. Il se leva en chancelant et se versa un verre d'eau-de-vie, dont il but la moitié.

—Quelle mauvaise nuit j'ai passée ! dit-il à Cassy, qui venait d'entrer.

—Vous en verrez bien d'autres, répondit-elle sèchement.

—Que voulez-vous dire, coquine ?

—Vous le saurez, plus tard, répliqua-t-elle sur le même ton. En ce moment, Simon, j'ai un conseil à vous donner.

—En vérité ?

—Je suis d'avis, ajouta Cassy, d'un ton ferme, que vous laissiez Tom tranquille.

—Est-ce que ça vous regarde ?

—Au fait, je ne sais pourquoi je m'en mêle. Si vous payez un homme douze cents dollars pour le mettre hors d'état de service pendant la récolte, c'est votre affaire et non la mienne. J'ai fait ce que j'ai pu pour lui.

—Vous avez eu tort de vous en occuper.

—Je vous ai économisé quelques mille dollars en prenant soin de vos esclaves à diverses reprises, et voilà comme vous m'en remerciez ! Si votre récolte est faible, vous perdrez vos paris, et vous payerez ; voilà tout !

Legree, comme beaucoup d'autres planteurs, avait l'ambition d'obtenir la récolte la plus abondante de la saison. Il avait parié avec plusieurs habitants de la ville la plus proche qu'il apporterait au marché plus de coton que ses collègues. Cassy, avec le tact d'une femme, avait touché la seule corde qu'elle pût faire vibrer.

—Eh bien, dit Legree, j'oublierai ce qu'il a fait ; mais il faudra qu'il me demande pardon et qu'il me promette de se mieux conduire.

—Il s'y refusera.

—Vous croyez ?

—J'en suis sûre.

—Je voudrais bien savoir pourquoi, madame ! s'écria dédaigneusement Legree.

—Il a eu raison, il le sait, et il ne voudra pas convenir qu'il a eu tort.

—Ça m'est bien égal : il dira ce que je voudrai, ou sinon.....

—En ce cas, vous l'empêcherez de travailler en ce moment de presse, et vous perdrez vos paris sur les cotons.

—Mais il cédera. Est-ce que je ne connais pas les nègres ? Il sera plus humble qu'un chien.

—Non, Simon, vous ne le connaissez pas ; vous le tuerez avant d'en obtenir une rétractation.

—Eh bien, je verrai. Où est-il ?

—Dans la salle basse du grand magasin.

Quoique Legree se fût exprimé avec tant de résolution, il éprouvait une défiance qui n'était pas ordinaire chez lui. Ses rêves de la nuit dernière, et les insinuations de Cassy, l'avaient ébranlé. Il prit le parti d'avoir avec Tom une entrevue sans témoins, et d'ajourner sa vengeance à un moment plus favorable, s'il ne parvenait pas à le dompter par les menaces.

Les clartés de l'aube illuminaient le vieux magasin, et Tom croyait entendre ces paroles solennelles : " Je suis le rejeton de David, la lumière et l'étoile du matin."

Les avertissements de Cassy, loin de décourager l'esclave, lui avaient donné de nouvelles forces. Il ne savait pas si son dernier jour était proche, mais il le désirait. Il pensait qu'avant le coucher du soleil il pouvait être appelé à voir les splendeurs qu'il avait souvent rêvées : les couronnes, les palmes, les harpes mélodieuses, les bienheureux en robes blanches, le trône éternel, l'arc-en-ciel toujours rutilant. Il entendit donc sans trembler la voix de son persécuteur.

—Eh bien, mon garçon, dit Legree en le poussant du pied, comment vous trouvez-vous ? Ne vous avais-je pas prévenu que je vous apprendrais à vivre ? La leçon vous convient-elle ? Etes-vous aussi crâne qu'hier au soir, et aussi disposé à nous débiter un sermon ?

Tom ne répondit rien.

—Levez-vous, bête brute ! dit Legree lui donnant un nouveau coup de pied.

Faible et couvert de plaies, Tom fit de pénibles efforts pour se mettre sur ses pieds, et Legree éclata de rire.

—Vous n'êtes pas très-vif ce matin, Tom ; vous vous êtes peut-être enrhumé hier au soir.

Tom était parvenu à se lever et regardait son maître d'un œil impassible.

—Tiens, vous voilà debout ! reprit Legree en le toisant de la tête aux pieds. Je crois que vous n'en avez pas eu assez. Allons, Tom, mettez-vous à genoux, et demandez-moi pardon de vos fautes.

Tom ne bougea pas.

—A genoux ! s'écria Legree en le frappant de son fouet.

—C'est impossible, répondit Tom ; j'ai fait ce que je croyais devoir faire, et je recommencerais à l'occasion : quoi qu'il arrive, je ne commettrai jamais d'acte cruel.

—Vous ne savez pas ce qui peut vous arriver, maître Tom ; vous croyez en être quitte pour le fouet, mais je vous déclare que ce n'est rien, rien du tout. Que diriez-vous si on vous attachait à un arbre, et si l'on vous faisait rôtir à petit feu ?

—Maître, répondit Tom en joignant les mains, je sais ce dont vous êtes capable ; mais tout ce que vous pouvez faire, c'est de tuer le corps, et il me restera l'éternité !

Ce mot, qui ranimait les forces du noir, produisit sur le maître l'effet de la morsure d'un scorpion. Legree grinça des dents ; mais la rage qui le suffoquait lui coupa la parole ; et Tom, comme un homme délivré d'un enchantement, continua d'une voix ferme :

—Maître Legree, puisque vous m'avez acheté, je serai pour vous un serviteur fidèle. Je vous consacrerai tout mon temps, toutes mes forces ; mais je ne livrerai pas mon âme à un homme. Je mettrai les commandements de Dieu avant tout, vous pouvez y compter. Je ne crains pas la mort, je l'attends. Fouettez-moi, faites-moi mourir de faim, brûlez-moi, vous ne réussirez qu'à m'envoyer plus tôt où je veux aller.

—Mais auparavant, s'écria Legree en furcur, je vous forcerai à vous rendre.

—Non, maître, je serai secouru.

—Par qui ?

—Par le Dieu tout-puissant.

—Misérable ! s'écria Legree en renversant Tom d'un coup de poing.

En ce moment, une main se posa sur l'épaule de Legree. Il se retourna : c'était celle de Cassy. Cet attouchement doux et froid lui rappela son cauchemar de la nuit. Son cerveau se peupla de fantômes, et il sentit renaître la terreur dont il avait été saisi pendant ses rêves.

—Etes-vous fou ? dit Cassy en français ; laissez-le en repos. Je me charge de le soigner et de le mettre en état de retourner aux champs. Ne vous avais-je pas averti qu'il résisterait ?

On prétend que l'alligator et le rhinocéros, quoique revêtus d'une cuirasse à l'épreuve de la balle, ont une partie du corps vulnérable. Chez les réprouvés sans foi ni loi, le point sensible est la terreur superstitieuse.

Legree résolut de temporiser.

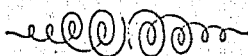
—Faites comme vous voudrez, dit-il à Cassy. Et vous, Tom, je vous épargne à présent, parce que l'ouvrage presse et que j'ai besoin de tout mon monde ; mais je n'oublie jamais : j'ai un compte à régler avec vous, et vous finirez par me payer aux dépens de votre vieille peau noire.

En disant ces mots il sortit.

—Vous aurez aussi un compte à régler, dit Cassy en le suivant des yeux. Eh bien ! mon pauvre ami, comment vous trouvez-vous ?

—Le bon Dieu a envoyé son ange et a fermé pour cette fois la gueule du lion.

—Oui, dit Cassy, pour cette fois; mais à présent que vous vous êtes attiré sa colère, il ne vous lâchera pas; il s'attachera à vous; il vous sucera le sang goutte à goutte. Je connais l'homme!



CHAPITRE XXXVII.

LIBERTÉ.

Laissons un moment Tom entre les mains de ses persécuteurs, pour suivre la fortune de Georges et sa femme, que nous avons laissés chez des amis, dans une ferme située au bord de la grande route.

Au moment où nous avons quitté Tom Loker, il s'agitait en gémissant sur un lit d'une blancheur immaculée, et la mère Dorcas, qui l'assistait, le trouvait aussi peu traitable qu'un bison malade.

Figurez-vous une grande femme pleine de dignité: Un bonnet de mousseline claire couvre ses cheveux argentés, qui se séparent au-dessus d'un front large. Ses yeux gris expriment la réflexion. Un fichu de crêpe lisse est croisé sur sa poitrine. Quand elle rôde dans la chambre, on entend le doux frôlement de sa robe de soie brune.

—Mille diables! dit Tom Loker en écartant les draps.

—Ami, dit la mère Dorcas, je te prie de ne pas te servir de pareilles expressions; et elle réarrange tranquillement le lit.

—Je tâcherai de m'en empêcher; mais il fait si chaud, qu'on ne peut s'empêcher de jurer.

La mère Dorcas ôte un couvre-pied, replace les draps, et les borde de manière à donner à Tom Loker l'air d'une chrysalide.

—Ami, lui dit-elle durant cette opération, tu devrais t'abstenir de blasphémer, et veiller sur ta conduite.

—Pourquoi ça? dit le chasseur de nègres; c'est la dernière chose dont je me suis jamais occupé... Au diable tout ce linge!

Et en se débattant il mit dans le lit un effrayant désordre.

—Cet homme et cette femme sont ici, reprend-il après un moment de silence.

—Oui, répond Dorcas.

—Ils feraient mieux de se rendre de suite de l'autre côté du lac.

—C'est ce qu'ils feront probablement bientôt, dit la mère Dorcas en tricotant.

—Écoutez, dit Tom, nous avons à Sandusky des correspondants qui nous gardent des bateaux. Je veux bien vous le dire maintenant, je désire qu'ils s'évadent pour dépêcher ce gremlin de Marks que le diable emporte!

—Tu oublies mes recommandations, dit Dorcas.

—Quand les bouteilles sont trop bouchées, elles éclatent! répond Tom Loker. Quant à la femme, dites-lui bien qu'on a envoyé son signalement à Sandusky, et qu'elle doit se déguiser.

—Nous y aviserons, reprend la mère Dorcas avec sa tranquillité caractéristique.

Comme notre intention est de prendre ici congé de Tom Loker, nous

ajouterons qu'il passa trois semaines chez les quakers, et qu'un rhumatisme aigu augmenta ses douleurs. En sortant de son lit, il était un peu plus sage et plus réfléchi qu'autrefois. Renonçant à la poursuite des esclaves, il s'établit dans une colonie qui se formait, et s'exerça avec succès à tendre des pièges aux loups, aux ours et autres habitants des forêts. Il s'acquit en ce genre une réputation méritée. Il parlait toujours des quakers avec le plus grand respect.—Ce sont de braves gens, disait-il. Ils ont voulu me convertir, mais ils n'y ont pas complètement réussi. Par exemple, ils s'entendent à soigner un malade, et font des gâteaux superbes.

Sur les avis de Tom Loker, on jugea prudent de séparer les fugitifs. Jim et sa mère partirent en avant; et deux jours après, Georges, Elisa et leur enfant furent conduits secrètement à Sandusky et logés chez des amis, en attendant le moment de s'embarquer sur le lac Érié.

La nuit se passa vite, et l'étoile de la liberté se leva pour eux.

Liberté! mot électrique! en quoi consiste-t-elle? n'est-ce qu'un nom, une figure de rhétorique? D'où vient, Américains, que votre cœur palpite à ce mot pour lequel vos pères ont versé leur sang, à ce mot pour lequel vos mères, plus courageuses encore, consentaient à voir mourir leurs nobles fils? Ce qui est cher à tout un peuple ne doit-il pas être également cher à un homme? Qu'est-ce que la liberté d'une nation, sinon celle des individus qui la composent? Qu'est-ce que la liberté pour Georges Harris, que voilà, devant nous, les bras croisés sur sa large poitrine, les yeux étincelants, les joues colorées par le sang africain? Aux yeux de vos pères, la liberté était le droit de constituer une nationalité. Pour Georges, c'est le droit d'être homme, de n'être pas assimilé à un animal, d'appeler sa femme celle qu'il a choisie, et de la protéger contre la violence; c'est le droit d'élever son enfant, d'avoir un foyer domestique, une religion, un caractère indépendant de la volonté d'autrui. Toutes ces pensées fermentaient dans l'esprit de Georges tandis que, la tête appuyée sur sa main, il regardait sa femme, qui travaillait au costume d'homme sous lequel elle devait s'échapper.

—N'est-ce pas dommage? dit-elle en secouant les longues tresses de ses cheveux noirs. Je suis condamnée à sacrifier ma plus belle parure.

Georges sourit tristement sans répondre.

Elisa se mit devant une glace, et les ciseaux tranchèrent une à une les tresses de sa chevelure soyeuse.

—C'est fait, dit-elle en prenant une brosse: il ne s'agit plus que d'arranger ma coiffure. Ne suis-je pas un joli garçon?

Et elle se présenta à son mari en riant et rougissant tout à la fois.

—Vous serez toujours jolie, n'importe comment, dit Georges.

—Pourquoi êtes-vous si rêveur? reprit Elisa mettant un genou en terre devant lui. Nous ne sommes qu'à vingt-quatre heures du Canada. Un jour et une nuit de traversée sur le lac, et nous arriverons.

—Ah! Elisa, s'écria Georges, c'est précisément là ce qui m'inquiète! nous approchons du but, nous le voyons presque: si nous allions ne pas l'atteindre!

—Ne craignez rien, le bon Dieu ne nous aurait pas conduits jusqu'ici s'il n'entraînait pas dans ses desseins de nous faire franchir tous les obstacles. Je sens qu'il est avec nous.

—Vous êtes bénie, Elisa, répondit Georges en lui serrant convulsivement la main, mais ce bonheur nous est-il réservé? touchons-nous réellement au terme de nos longues souffrances? serons-nous libres?

—J'en suis certaine, dit Elisa avec enthousiasme: Dieu va nous tirer aujourd'hui même de la servitude.

—Je tâche de vous croire, dit Georges en se levant brusquement. Allons, mettons-nous en route ! Mais en vérité, ajouta-t-il en la tenant à la longueur de son bras, vous êtes un joli petit garçon. Ces petits cheveux frisés vous vont à merveille. Mettez votre chapeau... là, un peu sur le côté. Je ne vous ai jamais vue si charmante. Mais la voiture devrait arriver. Je me demande si madame Smith s'est occupée du costume de l'enfant.

Une dame d'un âge mûr et d'un extérieur respectable entra en ce moment, tenant à la main le petit Henri revêtu d'habits de fille.

—Quelle jolie fille il fait ! dit Elisa : nous l'appellerons Henriette, n'est-ce pas un nom bien trouvé ?

L'enfant regarda gravement sa mère travestie, observa un profond silence, et soupira par intervalles.

—Ne reconnaissez-vous pas votre maman ? dit Elisa en lui tendant les mains. Henri se rapprocha timidement de la vieille dame.

—Allons, Elisa, dit Georges, pourquoi vouloir le caresser, quand vous savez qu'il ne doit pas venir avec vous ?

—J'ai tort, dit Elisa ; mais puis-je me retenir... Où est mon manteau ? Georges, comment les hommes mettent-ils leur manteau ?

—Comme cela, répondit son mari ; et il le lui drapa sur les épaules.

—Maintenant, reprit Elisa, je dois appuyer le pied en marchant, faire de grandes enjambées, et prendre un air tapageur.

—Ne vous exercez pas ; vous êtes un jeune homme modeste ; il vous est facile de rester dans votre rôle.

—Et ces gants ! miséricorde ! mes mains s'y perdent !

—Je vous conseille de ne pas les quitter, votre petite patte effilée vous trahirait... Madame Smith, vous vous rappelez bien que vous êtes la tante de cet enfant ?

—Il paraît, dit Madame Smith, qu'on a signalé à tous les capitaines de paquebot : Un homme, une femme et un petit garçon.

—Eh bien, dit Georges, si nous rencontrons ces gens-là, nous en donnerons des nouvelles.

Une voiture de louage s'arrêta à la porte, et l'honnête famille qui avait reçu les fugitifs vint à la porte leur faire ses adieux. Leur déguisement avait été choisi d'après l'inspiration de Tom Loker. Madame Smith retournait par bonheur, au Canada, qu'elle habitait. Elle avait consenti à passer pour la tante d'Henri ; et, afin de se l'attacher, elle le gardait chez elle depuis deux jours. Des soins assidus, du candi et des gâteaux de mil lui avaient concilié l'affection de l'enfant. La voiture s'arrêta sur le quai. Elisa donna galamment le bras à madame Smith pour entrer dans le bateau. Georges les suivit sur la planche, et s'occupa de faire enregistrer les bagages. Il était dans le bureau du capitaine, quand il entendit deux hommes qui conféraient à côté de lui.

—J'ai examiné tous ceux qui sont venus à bord, disait l'un, et je suis sûr que vos gens ne sont pas dans ce bateau.

Celui qui parlait était le commis du paquebot ; l'autre était Marks, qui, avec sa rare persévérance, avait poursuivi sa proie jusqu'à Sandusky : *quærens quos devoret*.

—Il est difficile, dit Marks de distinguer la femme d'avec une blanche. L'homme est un mulâtre très clair. Il a la lettre H marquée au feu sur la main droite.

Georges prenait en ce moment les billets, et on lui rendait sa monnaie. Ses mains tremblèrent un peu ; mais se retournant froidement, il regarda

Marks avec indifférence, et se dirigea tranquillement vers une autre partie du bateau où Elisa l'attendait.

Madame Smith avec le petit Henri s'était réfugiée dans la cabine des dames, où la beauté de la prétendue petite fille lui méritait les compliments des passagères.

Lorsque la cloche tinta pour la dernière fois, Georges eut la satisfaction de voir Marks retourner au rivage, et il poussa un long soupir pour soulager sa poitrine lorsque le bateau eut mis entre eux une distance infranchissable.

La journée était magnifique. Les vagues bleues du lac Erié étincelaient au soleil ; une brise fraîche soufflait du rivage, et le paquebot avançait rapidement. Mais que de mystères il y a dans le cœur humain ! En se promenant avec calme sur le pont, avec son timide compagnon, Georges était en proie à des angoisses qui le dévoraient. Le bonheur dont il approchait lui semblait trop grand pour être réel, et il appréhendait qu'on vint le lui ravir. Cependant les heures s'écoulèrent, et enfin on aperçut les côtes du Canada, ces côtes qui ont le magique pouvoir de briser les liens de l'esclavage. On approchait de la petite ville de Amherstburg, située à l'extrémité occidentale du lac Erié. Georges prit le bras de sa femme. Sa respiration devint pénible ; ses yeux se couvrirent d'un brouillard ; il serra silencieusement une petite main qui trembla dans la sienne. La cloche retentit, le bateau s'arrêta.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, Georges prit ses bagages, réunit son monde, et débarqua. Les fugitifs restèrent calmes jusqu'à ce que la foule se fût écoulée ; puis le mari et la femme s'embrassèrent en pleurant, et tenant dans leurs bras leur enfant étonné, ils s'agenouillèrent et élevèrent leur cœur à Dieu.

On eut dit qu'ils passaient de la mort à la vie,
 Du funèbre suaire à la robe des cieux ;
 Que, par les passions si longtemps poursuivie,
 Aux chaînes du péché leur âme enfin ravie
 Trouvait loin de ce monde un accueil gracieux.
 C'était l'heure suprême où la mort conjurée
 De l'enfer en grondant regagne le chemin ;
 Où pour nous recevoir dans l'enceinte sacrée,
 Dieu tourne la clef d'or dans sa puissante main ;
 Où le pardon nous dit : " Ton âme est délivrée ! "

Madame Smith guida ses amis à la demeure hospitalière d'un bon missionnaire que la charité chrétienne avait placé là pour recueillir les proscrits qui viennent continuellement chercher asile sur ce rivage.

Qui peut exprimer les douceurs de ce premier jour de liberté ? N'avons-nous pas, outre nos cinq sens, un sens d'un ordre supérieur, celui de la liberté ? Respirer, parler, aller et venir avec une complète indépendance ! Comment peindre le paisible repos de l'homme libre, protégé par des lois qui lui assurent les droits que Dieu a donnés à l'homme ? Avec quelle tendresse Elisa contemplait son enfant endormi, que le souvenir de mille dangers lui rendait plus cher ! Les deux époux ne possédaient pas un acre de terre, pas une cabane pour s'abriter ; ils avaient dépensé jusqu'à leur dernier dollar. Ils n'avaient rien de plus que les oiseaux de l'air, que les fleurs des champs, et pourtant ils étaient au comble de la joie.

O vous qui enlevez la liberté à l'homme, comment répondrez-vous à Dieu quand il vous en demandera compte ?

CHAPITRE XXXVIII.

LA VICTOIRE.

Il y a des moments dans le cours de l'existence où on trouve plus facile de mourir que de vivre. Le martyr qui affronte une mort cruelle est soutenu même par la torture. Sa ferveur, vivement surexcitée, le rend capable de supporter des supplices dont chacun lui fait faire un pas de plus vers l'éternelle délivrance. Mais languir dans la dégradation, subir le joug d'une abrutissante servitude, perdre graduellement la faculté de sentir, c'est la plus cruelle épreuve qu'un homme puisse subir.

Lorsque Tom était en face de son bourreau, et croyait sa dernière heure venue, il montrait une inébranlable fermeté. L'image du ciel, auquel il touchait presque, lui donnait la force d'affronter les plus grands tourments ; mais dès que Legree n'était pas là, et que l'excitation du moment avait disparu, l'esclave sentait la douleur de ses blessures et comprenait toute la misère de sa position désespérée. Longtemps avant qu'il guérît, Legree le renvoya aux champs, où le malheureux fut en butte à tous les mauvais traitements que peut suggérer la méchanceté humaine. Quiconque a souffert doit savoir quelle irritation en résulte. Tom ne s'étonnait plus de l'humeur sombre et hargneuse de ses compagnons. Il trouvait même qu'il était difficile de se préserver de l'influence d'une vie de misère. Il s'était flatté d'employer ses loisirs à lire la Bible ; mais, au plus fort de la récolte, Legree n'hésita pas à faire travailler ses ouvriers le dimanche, comme les autres jours. Pourquoi ne l'aurait-il pas fait ? Il obtint par là une quantité de coton plus considérable ; il gagna ses paris ; et s'il tua quelques esclaves, il eut de quoi les remplacer avantageusement. D'abord, à son retour des champs, Tom pouvait lire à la lueur du feu quelques versets de sa Bible ; mais après sa flagellation, il revenait si fatigué que la tête lui tournait et que sa vue se troublait quand il essayait de lire. Il était forcé d'aller se coucher avec ses camarades. La foi qui l'avait soutenu jusqu'alors cédait la place à des accès de doute. Les ténèbres se faisaient dans son âme ; il méditait sans cesse un des plus sombres problèmes de la vie : des âmes opprimées, le mal triomphant, et Dieu silencieux !

Plusieurs mois se passèrent ; Tom pensa à la lettre que miss Ophélie avait écrite à ses amis du Kentucky, et pria Dieu de lui envoyer la délivrance. Il était chaque jour aux aguets, dans la vague espérance de voir arriver un messager chargé de le racheter ; mais comme personne ne venait, il fut accablé de la douloureuse idée qu'il était inutile de servir Dieu, et que Dieu l'avait oublié. Il voyait quelquefois Cassy, et lorsqu'il avait affaire à la maison, il apercevait la malheureuse Emmeline ; mais il entretenait peu de relations avec elle : au reste, il n'avait le temps d'avoir de relations avec personne.

Un soir dans un abattement complet, il était assis devant quelques brandons qui servaient à faire cuire sa chétive pitance ; il jeta des broussailles sur le feu, s'efforça d'obtenir un peu de lumière, et tira de sa poche sa Bible tout usée. Là se trouvaient les paroles des patriarches et des prophètes, des poètes et des sages. Leur langage avait-il perdu sa puissance, ou bien ses sens fatigués refusaient-ils d'y répondre ? Il ne put lire, et remit en soupirant sa Bible dans sa poche. Un éclat de rire le fit frissonner : il leva les yeux, Legree était en face de lui.

—Eh bien, mon vieux, il paraît que vous avez assez de la religion : je savais bien que je finirais par vous guérir de cette maladie.

Cette raillerie était plus cruelle que la faim, le froid, le dénuement.

—Dieu m'en préserve ! s'écria Tom avec impétuosité.

—Vous voyez que le Seigneur ne vous assiste pas ; s'il existait, il ne vous aurait pas laissé tomber dans mes griffes. Votre religion n'est qu'un asseimblage de mensonges ; vous ferez mieux de vous attacher à moi ; je suis quelqu'un ; et je peux faire quelque chose.

—Maître, dit Tom, que le Seigneur m'assiste ou ne m'assiste pas, je m'attache à lui, et je croirai en lui jusqu'à mon dernier soupir.

—Votre folie augmente, dit Legree en le poussant dédaigneusement du pied. N'inporte, je la ferai passer, vous verrez.

Et Legree s'éloigna.

—Vous étiez fou, poursuivit Legree, car j'avais de bonnes intentions à votre égard ; vous auriez pu être plus heureux que Sambo et Quimbo. Au lieu d'être battu tous les jours, vous auriez distribué des coups, et de temps en temps on vous aurait regalé d'un verre de punch pour vous réchauffer. Ne trouvez-vous pas qu'il vaut mieux revenir à la raison ? Jetez au feu cette amas de rêveries, et entrez dans mon église.

Lorsque l'âme est accablée, il y a un moment où elle concentre son fardeau, et les plus cruelles angoisses précèdent souvent une réaction qui nous rend à la joie et au courage. Ce fut ce que Tom éprouva. Les sarcasmes de l'athée avaient accru son désespoir, et c'était d'une main faible et engourdie qu'il se cramponnait au rocher de la foi ; il était comme anéanti ; mais soudain les objets devinrent confus autour de lui, et il aperçut dans une vision une figure couronnée d'épines, meurtrie et ensanglantée. Une majestueuse patience régnait sur ses traits ; son regard était plein de douceur. En proie à une vive émotion, Tom s'agenouilla et tendit les mains ; alors la vision changea, les épines acérées devinrent des rayons de lumière ; la glorieuse figure prit un inconcevable éclat, et s'inclina vers l'esclave d'un air de compassion. Il entendit une voix qui disait : « Celui qui est accablé, s'assiera avec moi sur mon trône ; car moi aussi je fus accablé, et je suis assis sur le trône de mon Père. »

Tom demeura longtemps dans un état de stupeur dont il ne calcula pas la durée. Quand il revint à lui, le feu était éteint ; l'abondante rosée de la nuit avait mouillé les vêtements du vieux noir, mais la crise de son âme était passée ; il était désormais insensible à la dégradation, aux souffrances, aux privations, et prêt à offrir sa vie en holocauste. Il était sincèrement détaché de toutes les espérances terrestres ; il leva les yeux vers les étoiles, types angéliques des êtres qui veillent sur l'homme, et il fit entendre dans la solitude de la nuit les paroles d'une hymne qu'il avait souvent chantée dans des jours plus heureux, mais jamais avec plus de ferveur :

La terre se fondra comme un monceau de neige ;
Le soleil cessera de mesurer les jours ;
Mais, à mes yeux charmés, le Dieu qui me protège
Se révélera pour toujours.

Quand ma chair périssable aura rejoint la terre,
Dans un séjour de paix je serai transporté,
Et je soulèverai les voiles de mystère
Qui cachent l'immortalité !

Au pied du Créateur, près des saintes phalanges,
 Les siècles par milliers iront sur moi glissant ;
 Et je n'aurai ; mon Dieu ! pour chanter tes louanges,
 Pas moins de jours qu'en commençant.

Ceux qui ont étudié les mœurs religieuses des esclaves ont dû entendre plusieurs fois des récits tels que celui que nous venons de faire. L'auteur de ce livre a lui-même recueilli de la bouche des noirs des narrations de ce genre. La psychologie nous parle d'un état moral où l'âme est si fortement impressionnée que les images qu'elle évoque prennent une forme, et que l'imagination force les sens intérieurs. Peut-on apprécier jusqu'à quel point l'Être suprême daigne se servir de ces facultés humaines ? sait-on de quelle manière il juge convenable de relever des âmes désolées ? Si les pauvres esclaves croient que Jésus-Christ leur est apparu, qui pourrait les démentir ? n'a-t-il pas dit que sa mission dans tous les siècles était de ranimer les cœurs brisés et de délivrer les opprimés ?

Quand le point du jour ramena l'heure du travail, au milieu de ces misérables qui grelotaient, il y avait un homme qui marchait d'un pas ferme ; car il s'appuyait sur une foi inébranlable. Essayez maintenant toutes vos forces, Legrec ! les humiliations et les tortures ne seront pour lui que des moyens d'arriver plus promptement à la couronne immortelle.

A partir de ce moment, Tom vécut dans un atmosphère de paix. Son cœur était un temple où le Seigneur était toujours présent ; ces alternatives de crainte qui l'avait si longtemps déchiré étaient complètement absorbées par de plus hautes aspirations. Le reste de son voyage sur la terre lui paraissait facile à accomplir, tant il se sentait près de l'éternelle félicité.

Tout le monde remarqua le changement qui s'était opéré en lui ; l'enjouement lui était revenu, et aucune injure ne pouvait le faire sortir de sa quiétude.

— Que diable peut avoir Tom ? dit Legrec à Sambo ; il y a quelque temps il nous faisait la moue, et à présent il est vif comme un criquet.

— Je ne sais, maître ; peut-être qu'il songe à s'évader.

— Je voudrais bien voir ça ! dit Legrec avec un rire féroce ; et vous, Sambo ?

— Vous le devinez sans peine, dit le hideux gnome en riant à l'imitation de son maître. Quel plaisir de le voir se vautrer dans la boue, s'embarasser dans les broussailles, et se battre contre les chiens ! J'ai failli crever de rire le jour où l'on attrappa Molly ; nos chiens l'avaient mise en lambeaux au moment où j'accourus pour m'en emparer. Elle en porte encore les marques.

— Elle les portera toujours, dit Legrec. Mais veillez au grain, Sambo : et si Tom veut nous faire quelque farce, donnez-lui un croc-en-jambes.

— Comptez sur moi, maître, dit Sambo. J'attraperai le lapin. Hi ! hi !

Pendant cet entretien, Legrec se disposait à monter à cheval pour se rendre à la ville voisine. Le soir, à son retour, il crut à propos de se détourner de sa route pour aller voir si l'on était tranquille au quartier.

C'était par un magnifique clair de lune, et l'ombre des arbres de Chine se dessinait sur l'herbe dans leurs moindres détails. L'atmosphère avait cette transparence, ce calme pur qu'on ose à peine troubler. Legrec était à peu de distance du quartier, quand il entendit des chants ; ils étaient rares dans ce lieu, et le maître s'arrêta pour écouter. Une voix de ténor chantait :

Lorsque je vois en lettres saintes
 Mes titres écrits dans les cieus,
 De mon cœur je bannis les craintes,
 Je sèche les pleurs de mes yeux.

Oui, que le monde se déchaine !
Que l'avenir soit menaçant !
Des démons je brave la haine,
Je me ris du monde impuissant.

Que les malheurs, comme un déluge,
Pleuvent sur moi de tout côté !
Pourvu que je trouve un refuge
En ton sein, Dieu de liberté !

—Voilà donc ses idées ! se dit Legree. Que je déteste ces chants méthodistes ! Holà ! Tom, pourquoi vous permettez-vous d'être encore levé quand vous devriez être au lit ? Fermez votre bec noir, et rentrez !

—Oui, maître, dit Tom avec empressement.

La pieuse tranquillité de Tom irrita Legree au dernier point ; il courut à lui, et lui laboura la tête et les épaules.

—Voilà, coquin, dit-il ; nous verrons si vous vous trouverez bien après cela.

Mais les coups ne tombaient que sur l'homme physique, et non plus sur le cœur comme auparavant. Tom était parfaitement docile ; et pourtant Legree ne put se dissimuler qu'il n'avait point d'empire sur son esclave.

Au moment où Tom entra dans sa case, il passa dans l'esprit du tyran un de ces éclairs que la conscience fait luire parfois dans les âmes les plus assombries. Il comprit bien que c'était Dieu qui s'élevait entre lui et sa victime, et il blasphéma. La soumission de cet homme qui bravait les menaces et les coups éveilla dans le cœur du bourreau une voix pareille à celle du démon chassé par le divin Maître. Elle disait : " Qu'avons-nous à démêler avec toi, Jésus de Nazareth ? Est-tu venu nous tourmenter avant le temps ? "

Tom était rempli de sympathie pour ses malheureux associés, et il était consumé du désir de leur faire partager la paix intérieure dont il jouissait. Les occasions étaient rares ; mais à l'aller et au retour des champs, où même pendant les travaux, il trouvait moyen de tendre la main à ces êtres découragés. D'abord, ils le comprirent difficilement ; mais le jour se fit par degrés dans leur esprit. Cet homme étrange secourait tout le monde et ne demandait d'assistance à personne. Il attendait que tous fussent rassasiés pour apaiser sa faim ; il prenait la plus faible ration ; il était toujours prêt à la partager avec ceux qui en avaient besoin. Dans les nuits fraîches, il abandonnait sa couverture déchirée à quelque femme qui avait le frisson de la fièvre. Aux champs, il remplissait les paniers des plus faibles, au risque terrible de n'avoir pas lui-même la mesure voulue. Quoique persécuté sans relâche, jamais il ne proférait un seul mot contre leur tyran. Cet homme si admirable de résignation finit par acquérir sur les autres esclaves une puissance singulière. Lorsque la récolte fut presque finie et qu'on leur laissa le dimanche, ils vinrent en grand nombre se grouper autour de lui pour l'entendre parler du Sauveur. Ils auraient bien voulu se réunir pour prier et pour chanter ; mais Legree ne le souffrait pas. Leurs tentatives excitèrent souvent sa colère, et ils furent obligés de se communiquer secrètement la bonne nouvelle. Quelle joie naïve éprouvaient ces parias, pour lesquels la vie était un triste voyage vers l'inconnu, en apprenant qu'il existait un Rédempteur miséricordieux et une céleste demeure ! Les missionnaires affirmèrent que, de tous les habitants de la terre, les Africains ont reçu l'évangile avec le plus de docilité. La confiance et la foi absolue sont naturelles chez eux ; il est arrivé souvent qu'un germe de vérité, jeté au hasard parmi les igncrants, a produit des fruits dont l'abondance confondait les esprits plus éclairés.

La mulâtresse, dont le chagrin avait étouffé la piété, se sentit ranimer par les exhortations que l'humble apôtre lui glissait à l'oreille en marchant à ses côtés. Cassy elle-même, dont la tête était à moitié dérangée, fut calmée par l'influence de Tom.

Réduite au désespoir par le malheur, Cassy avait souvent pensé à se venger de l'oppresser, tant pour son propre compte que pour celui des esclaves qu'elle avait vus torturer.

Une nuit, lorsque tous ceux qui partageaient la case de Tom étaient plongés dans le sommeil, il aperçut avec étonnement la figure de Cassy au trou qui servait de fenêtre. Elle lui faisait signe de sortir.

Tom se leva ; il était entre une heure et deux heures du matin. A la clarté de la lune, il remarqua que les yeux noirs de Cassy avaient un éclat sinistre et tout particulier.

— Venez, père Tom, dit-elle en lui serrant la main comme dans un ressort d'acier ; j'ai quelque chose à vous dire.

— De quoi est-il question, miss Cassy ? dit Tom avec une vague inquiétude.

— Voudriez-vous être libre ?

— Je le serai quand mon heure aura sonné ?

— Vous pouvez l'être cette nuit, reprit Cassy avec énergie. Suivez-moi. Tom hésita.

— Allons ! murmura-t-elle en fixant sur lui ses yeux ardents. Il est profondément endormi. J'ai versé dans son eau-de-vie de quoi prolonger son sommeil ; j'aurais voulu en avoir davantage, je n'aurais pas eu besoin de vous. . . . Mais venez ! . . . La porte de derrière n'est pas fermée au verrou ; j'ai mis une hache à côté. Sa chambre est ouverte ; je vous montrerai le chemin. J'aurais frappé moi-même, mais j'ai le bras trop faible. . . Allons !

— Non, pour tous les trésors du monde ! . . . répondit Tom en reculant.

— Mais songez à ces pauvres esclaves ! . . . Nous pouvons les délivrer tous, nous réfugier dans les savanes, y trouver une île, et nous y établir. Je sais que cela s'est déjà fait. Toute existence est préférable à celle-ci.

— Non ! répéta le noir d'un ton fermé ; le crime ne produit jamais le bien. Je me couperais plutôt la main droite !

— Eh bien ! je m'en charge ! dit Cassy.

Tom lui barra le passage.

— Ah ! miss Cassy, au nom de celui qui a souffert pour nous, ne commettez pas ce forfait, duquel il ne résulterait que des malheurs ! Nous devons souffrir, et attendre que l'heure de cet homme soit venue. . .

— Attendre ! . . . dit Cassy. N'ai-je pas attendu ? Ne m'a-t-il pas fait assez souffrir ? N'a-t-il pas assez tourmenté des centaines de misérables ? N'êtes-vous pas couvert des plaies qu'il vous a faites ? Je suis appelée à vous venger ; son heure est venue, et j'aurai son sang !

— Non ! non ! s'écria Tom en lui prenant les mains, qu'elle crispait avec une violence spasmodique. Le Seigneur n'a jamais répandu d'autre sang que le sien, et il l'a versé pour ses bourreaux. Imitons-le, et aimons nos ennemis.

— Aimer de pareils ennemis, dit Cassy avec un regard farouche, est-ce dans la nature ?

— Non ; mais Dieu nous en donne la force, et c'est là la victoire. Quand nous pouvons aimer tous nos frères et prier pour tous, le combat est fini, la victoire est gagnée !

Et le noir leva au ciel ses yeux pleins de larmes. Son ardente piété, la

douceur de sa voix, furent pour la pauvre femme comme une rosée rafraîchissante. Le feu sinistre de ses yeux s'éteignit, elle baissa la tête, et les muscles de ses mains se détendirent.

—Ne vous ai-je pas averti, dit-elle, que le mauvais esprit me poursuivait? Ah! père Tom, que ne puis-je prier!... Je n'ai pas prié une seule fois depuis que mes enfants ont été vendus! vous devez avoir raison dans ce que vous dites; mais, quand j'essaye de prier, je ne puis que haïr et maudire.

—Pauvre femme! reprit Tom; le démon veut s'emparer de vous, et vous cribler comme du froment!... Je prie pour vous... Oh! miss Cassy, tournez-vous vers le Seigneur, qui console tous les affligés!

Cassy gardait le silence, et de grosses larmes tombaient de ses yeux baissés.

—Miss Cassy, dit Tom avec hésitation, si vous pouviez sortir d'ici avec Emmeline, je vous le conseillerais, pourvu qu'il fût possible de le faire sans effusion de sang...

—Viendriez-vous avec nous, père Tom?

—Non; il fut un temps où j'y aurais consenti; mais j'ai une mission à remplir au milieu de mes pauvres camarades, et je porterai ma croix jusqu'à la fin. Votre situation est différente, vous êtes en proie à d'horribles tentations, et il vaut mieux partir, si vous le pouvez.

—Où irais-je?... Il n'y a pas d'oiseau qui ne se loge quelque part. Les serpents et les alligators ont eux-mêmes une retraite sûre: mais il n'y a pour nous d'asile que la tombe. Les chiens nous chasseraient dans les marécages, et nous découvriraient. Hommes et choses sont contre nous. Les animaux mêmes s'emploieraient à nous chasser.... Où irions-nous?

Tom réfléchit un moment; puis il dit:

—J'ai encore confiance dans celui qui a sauvé Daniel de la fosse aux lions, qui a sauvé les enfants de la fournaise ardente, qui a marché sur les flots, et ordonné aux vents de se calmer. Tentez l'aventure, et je prierai pour vous de toutes mes forces.

Par quelle étrange loi de l'esprit une idée longtemps méprisée se présente-t-elle tout à coup sous un nouvel aspect, comme une pierre jugée inutile, et qui se trouve être un diamant?

Cassy avait souvent médité bien des plans d'évasion, et les avait successivement rejetés; mais en ce moment elle conçut un plan si simple et si praticable, qu'elle s'en promit le succès.

—Père Tom, j'essayerai, dit-elle brusquement.

—Allez donc, et que Dieu vous assiste!



CHAPITRE XXXIX.

LE STRATAGÈME.

Le grenier de la maison de Legrec était comme la plupart des greniers, un lieu désolé, poudreux, tendu de toile d'araignées et encombré d'objets de rebut. La famille opulente qui avait habité la maison aux jours de sa splendeur avait un mobilier considérable. Elle en avait emporté une partie; le reste moisissait dans les chambres désertes, ou était relégué dans les combles. La petite fenêtre qui éclairait ces derniers ne laissait pénétrer qu'un jour

douteux à travers ses vitres ternies. On apercevait vaguement dans la pénombre de grands fauteuils antiques et des tables poudreuses qui avaient connu de meilleurs jours. Somme toute, c'était un lieu lugubre et fatal ; et les nègres superstitieux en exagéraient les terreurs. Quelques années auparavant, une négresse qui avait encouru le déplaisir de Legree avait été enfermée là pendant plusieurs semaines. Nous ne dirons point ce qui s'y passa ; les nègres se le répétaient à voix basse ; mais un jour on vit descendre le cadavre de l'infortuné. Depuis, on prétendit qu'on entendait dans le vieux grenier un bruit de coups violents, accompagné de jurons, de blasphèmes, de plaintes, de gémissements. Legree apprit par hasard les légendes qui circulaient ; il entra dans une colère terrible, et jura que le premier qui parlerait du grenier aurait occasion d'en faire la connaissance, car il y serait enchaîné pendant huit jours. Cet avis fit taire les bavards sans diminuer en rien le crédit qu'on accordait à cette histoire. Peu à peu, on prit l'habitude d'éviter l'escalier qui menait au grenier, et même le corridor qui menait à l'escalier. La légende tombait en désuétude, lorsque Cassy eut l'idée d'en profiter pour éveiller les craintes superstitieuses de Legree et pour arriver à s'affranchir.

La chambre à coucher de Cassy était située immédiatement au-dessous du grenier. Sans consulter son maître, elle prit sur elle de faire enlever ostensiblement ses meubles, qu'on transporta dans une pièce très-éloignée. Les domestiques qui furent mandés à cet effet procédaient en désordre à l'opération, lorsque Legree revint de la promenade.

—Holà, Cassy ! s'écria-t-il, de quel côté souffle donc le vent ?

—Je prends une autre chambre, dit Cassy d'un air sombre.

—Et pourquoi, je vous prie ?

—C'est mon idée.

—Mais enfin, d'où vous vient-elle ?

—Je veux pouvoir dormir de temps en temps.

—Eh bien ! qui vous en empêche ?

—Je vous le dirais bien, mais vous ne me croiriez pas.

—Parlez, mâtime !

—Ce n'est rien, et je crois que cela ne vous inquiéterait pas ; mais on entend toute la nuit depuis minuit jusqu'au matin, des gens qui gémissent et qui se roulent sur le plancher.

—Vraiment ! dit Legree en s'efforçant de rire ; qu'est-ce que ça peut être ?

Cassy le regarda avec une expression qui le fit frémir.—Vous devez savoir, dit-elle, à quoi vous en tenir là-dessus. C'est à vous à me dire ce que ça peut-être ; est-ce que vous ne le savez pas ?

Legree leva sa cravache en jurant ; mais Cassy l'évita, franchit le seuil de sa chambre, et se retourna pour dire à son maître :—Si vous voulez être éclairé sur ce qui se passe, vous n'avez qu'à coucher dans cette chambre, je vous le conseille.

Elle s'enferma brusquement.

Legree tempêta à la porte, qu'il menaça d'enfoncer ; mais, après réflexion, il se retira au salon. Cassy devina qu'elle avait frappé juste, et dès ce moment elle employa son adresse à compléter son œuvre. Elle planta dans les lucarnes de la toiture de vieux goulots de bouteilles où le vent s'engouffrait avec un son plaintif, et qui, dans les bourrasques, produisaient de véritables cris. Les esclaves crédules les entendirent, et se rappelèrent l'histoire de revenants qu'ils commençaient à oublier. Une terreur superstitieuse s'empara de toute la maison ; et quoique personne n'osât communi-

quer ses alarmes à Legree, il ne put se dérober à une influence en quelque sorte épidémique.

Les athées sont généralement superstitieux. Le chrétien est rassuré par sa confiance dans une puissance protectrice qui remplit l'inconnu d'ordre et de lumières ; mais pour celui qui nie Dieu, le monde des esprits est réellement, suivant l'expression du poëte hébreu, une terre de ténèbres, et l'ombre de la mort. Comme il n'admet point de coordination supérieure, les clartés mêmes sont obscures à ses yeux. Son imagination craintive peuple le ciel et la terre de vagues fantômes.

Les relations de Legree avec Tom avaient un moment réveillé sa conscience, dont il avait bien vite étouffé la voix. Toutefois, il avait éprouvé une commotion morale qui le prédisposait à croire aux manifestations d'une puissance mystérieuse.

Cassy avait sur lui un empire étrange. Il la tenait sous sa dépendance absolue, et pourtant elle dominait, car il est impossible à l'homme le plus grossier d'être en rapports constants avec une femme énergique sans que le caractère de cet homme subisse une modification. A son arrivée à la maison, Cassy, comme nous l'avons dit, était pleine de distinction et de délicatesse. Son maître l'avait avilie, pervertie ; mais comme les passions s'étaient développées en elle à mesure qu'elle se dégradait, elle le maîtrisait jusqu'à un certain point, et il la craignait tout en la tyrannisant.

L'influence de Cassy était devenue plus réelle et plus importune depuis qu'une folie partielle avait donné à son langage une tournure bizarre et une étrange incohérence.

Deux jours après le changement de chambre, Legree était assis dans le vieux salon, près d'un feu de bois qui jetait sur les murs des lueurs incertaines. C'était une de ces nuits d'orage qui éveillent mille bruits fantastiques dans les vieilles maisons lézardées. Les fenêtres craquaient ; les volets battaient ; le vent sifflait dans la cheminée, en balayant les cendres et la fumée, comme s'il eût poussé devant lui des légions d'esprits. Legree réglait des comptes et lisait des journaux ; Cassy, installée dans son coin, fixait un regard morne sur le feu. Pendant une partie de la soirée, elle avait lu un vieux livre qu'elle avait déposé sur la table. Legree le prit et se mit à le parcourir ; c'était un de ces recueils d'histoires de meurtres sanglants et d'apparitions, qui, grossièrement imprimés et accompagnés de méchantes gravures, exercent cependant une étrange fascination sur celui qui commence à les lire.

Legree poussa des exclamations de dédain ; néanmoins il feuilleta le volume, et ce ne fut qu'après avoir lu quelques pages qu'il le rejeta en jurant.

—Vous ne croyez pas aux fantômes, Cassy ? dit-il en prenant les pincettes pour arranger le feu ; j'aurais supposé que vous aviez assez de bon sens pour ne vous pas laisser effrayer par des bruits.

—Que vous importe ce que je crois ? répartit Cassy d'un air sombre.

—Quand j'étais en mer, on me contait des histoires épouvantables ; mais ces absurdités ne me faisaient pas peur ; les bruits de là-haut viennent du vent et des rats ; les rats font un tapage infernal, je les ai souvent entendus dans la cale d'un vaisseau ; quant au vent on le connaît.

Cassy savait que ses regards troublaient Legree ; aussi, sans faire de réponse, elle fixa sur lui, du fond de son coin obscur, des yeux où s'allumaient d'étranges clartés.

—Parlez donc, femme ! Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis ?

—Les rats peuvent-ils descendre l'escalier, ouvrir la porte que vous avez

fermée au verrou et contre laquelle vous avez mis une chaise ? Peuvent-ils marcher droit à votre lit, et mettre la main sur vous comme ceci ?

Elle termina en posant sa main glacée sur celle de Legree, qui recula en jurant.

—Femme, que voulez-vous dire ? est-ce que cela vous est arrivé ?

—Non, sans doute, vous l'ai-je dit ? reprit Cassy avec un sourire ironique.

—Mais, avez-vous vu ?... allons Cassy, expliquez-vous.

—Couchez là-haut, si vous voulez savoir à quoi vous en tenir.

—Cela venait-il du grenier, Cassy ?

—Qu'entendez-vous par *cela* ?

—Mais, ce dont vous avez parlé...

—Je n'ai parlé de rien.

Legree, inquiet, se promena de long en large dans le salon.

—J'examinerai ce qui en est ; j'irai là-haut cette nuit même, et je prendrai mes pistolets.

—Vous me ferez plaisir. Allez coucher dans mon ancienne chambre, et tenez-vous prêt à faire feu.

—Tonnerre ! s'écria Legree en frappant du pied avec emportement.

—Ne jurez pas ; sait-on qui peut entendre ? Écoutez ! Qu'est-ce que cela ?

—Quoi ? dit Legree en tressaillant.

Une vieille horloge hollandaise, placée dans un coin de la chambre, sonnait lentement minuit. Par un motif indéterminé, Legree demeura immobile sans prononcer une seule parole ; il était saisi d'une vague épouvante, tandis que Cassy, le contemplant d'un air railleur, comptait les coups du marteau.

—Minuit, nous allons voir, dit-elle en ouvrant la porte du corridor et en prêtant l'oreille ; écoutez ! quel est ce bruit ?

—C'est le vent, n'entendez-vous pas comme il souffle ?

—Simon, venez ici, murmura Cassy ; et le prenant par la main, elle le conduisit au pied de l'escalier. Savez-vous ce que c'est que cela ?

Un cri sauvage partit du grenier. Les genoux de Legree s'entrechoquèrent ; et il devint blême de terreur.

—Si vous preniez vos pistolets ? dit Cassy avec une expression de sarcasme qui glaça le sang de Legree. Il est temps d'examiner ce dont il s'agit. J'aurais du plaisir à vous voir monter là-haut. Il y a du monde.

—Je n'irai pas !

—Pourquoi ? Ce ne sont que des spectres ! Marchez donc !

Et montant quelques marches de l'escalier, Cassy se retourna en riant pour voir s'il la suivait.

—Je crois que vous êtes le diable, dit Legree. Descendez, descendez, vieille sorcière ! vous ne monterez pas !

Mais Cassy continua sa route. Il l'entendit ouvrir la porte du couloir qui menait au grenier. Une bouffée de vent en descendit ; elle éteignit la chandelle qu'il tenait à la main, et en même temps d'effroyables cris retentirent à son oreille. Il se sauva éperdu dans le salon, où Cassy le rejoignit pâle, calme, froide comme un esprit vengeur, et ayant dans les yeux les mêmes lueurs sinistres.

—J'espère que vous êtes content, dit-elle.

—Que le diable vous emporte !

—Pourquoi ? Je suis montée tout bonnement pour fermer les portes. Mais, Simon, que s'est-il donc passé dans ce grenier ?

—Rien qui vous regarde.

—Fort bien ; mais je ne me soucie pas de coucher au-dessous.

Prévoyant que le vent s'élèverait ce soir-là, Cassy avait ouvert la fenêtre du grenier. Dès qu'elle était entrée dans le couloir, la bise s'était engouffrée, et avait éteint la chandelle que tenait Legree.

Ce récit peut donner idée des tours que Cassy jouait à son maître. A la fin, il aurait plutôt mis la tête dans la gueule d'un lion que de visiter ce grenier. La nuit, quand tout le monde dormait, Cassy y transportait des provisions suffisantes pour la faire vivre avec sa compagne pendant quelque temps. Elle y transféra aussi la plus grande partie des hardes d'Emmeline et des siennes ; et quand toutes ses dispositions furent prises, elle attendit une occasion favorable pour mettre son plan à exécution.

En cajolant Legree, en profitant de ses moments de bonne humeur, elle le décida à l'emmener avec lui jusqu'à la ville voisine, située sur les bords de la rivière Rouge. Avec une mémoire presque surnaturelle, elle remarqua les moindres détours de la route, et calcula le temps qu'il fallait pour accomplir le voyage.

Tom était prêt pour le coup d'état final. Legree s'était rendu dans une ferme des environs. Depuis plusieurs jours Cassy se montrait avec lui d'une gracieuseté inusitée ; elle s'était prêtée à toutes ses fantaisies ; et ils semblaient être dans les meilleurs termes. Suivons Cassy dans la chambre d'Emmeline, et nous les trouverons toutes les deux occupées à faire leurs paquets.

—Nous en avons assez, dit Cassy ; maintenant mettez votre chapeau et partons, voici l'heure !

—Mais on va nous voir.

—C'est ce que je désire, dit froidement Cassy. Ne savez-vous pas qu'il faut nécessairement qu'on nous donne la chasse ? Voici mon projet : Nous sortons par la porte de derrière, et nous courons au quartier, où Sambo ou Quimbo nous aperçoit et nous poursuit. Nous entrons dans la savane pendant qu'on donne l'alarme et qu'on détache les chiens. On court de tous côtés, on se précipite, comme c'est l'ordinaire ; nous nous jetons dans le marécage, et en marchant dans l'eau, nous atteignons l'extrémité de l'anse qui se trouve en face de la porte de derrière. Les chiens sont en défaut, car vous savez que l'eau ne conserve pas la piste. Tout le monde sort de la maison pour courir après nous ; alors nous rentrons, et nous nous installons au grenier, où j'ai fait un bon lit dans une des grandes caisses. Nous aurons quelque temps à rester dans cette retraite ; car Simon mettra le ciel et la terre à nos trousses. Il réunira les commandeurs des autres plantations, et organisera une grande chasse. Il fouillera la savane dans toute son étendue, car il se vante d'avoir toujours repris ses esclaves marrons. Nous le laisserons donc chasser tant qu'il voudra.

—Que votre plan est bien conçu ! s'écria Emmeline ; vous seule étiez capable de l'inventer.

La physionomie de Cassy n'exprimait aucune satisfaction ; on n'y voyait que la fermeté du désespoir.

—Allons, dit-elle en tendant la main à Emmeline.

Les deux fugitives se glissèrent sans bruit hors de la maison, et longèrent le quartier. La lune, qui montrait à l'horizon son croissant argenté, empêchait les ténèbres d'être complètes. Comme Cassy l'avait prévu, au moment où elles atteignaient les marécages qui entouraient la plantation, on lui cria de s'arrêter ; ce n'était pas Sambo, c'était Legree qui poursuivait les fugitives en les accablant d'imprécations. A sa voix, Emmeline se sentit défaillir, et, se cramponnant au bras de sa compagne, elle s'écria :

—Ah ! Cassy, je m'évanouis !

—Ranimez-vous, ou je vous tue, dit Cassy, et elle fit luire la lame d'un silet devant les yeux de la jeune fille.

Cette diversion produisit son effet. Emmeline parvint à suivre Cassy dans la savane, et elles s'engagèrent dans un sombre labyrinthe de vase, d'arbustes et de flaques d'eau, où Legree dut renoncer à les poursuivre sans renfort.

—Je les tiens ! dit-il en ricanant. Elles se sont fourrées dans un piège, les coquines ! Quelles y restent ; nous les rattrapperons.

Il rentra au quartier au moment où les travailleurs venaient des champs, et s'écria :

—Holà, Sambo ! Quimbo ! arrivez-tous ! Il y a deux marronnes dans la savane ; cinq dollars à qui les prendra ! Détachez les chiens, Tigre, Furieux et tous les autres.

La nouvelle excita une vive sensation. La plupart des noirs offrirent avec empressement leurs services, soit dans l'espoir d'une récompense, soit par un effet de cette obséquiosité rampante qui est un des plus tristes résultats de l'esclavage. Les uns coururent d'un côté, les autres d'un autre. Quelques uns se procurèrent des torches de résine, ou découplèrent les chiens, dont les rauques aboiements augmentèrent le tumulte qui régnait dans l'habitation.

—Maître, dit Sambo, auquel Legree avait apporté une carabine, si nous les trouvons, faudra-t-il tirer dessus ?

—Vous pourrez tirer sur Cassy si vous voulez ; il est temps qu'elle aille rejoindre le diable, auquel elle appartient ; mais ménagez la fille... Alerte, enfants ? cinq dollars à qui s'en emparera ! et un verre d'eau de vie à chacun de vous !

Toute la bande, éclairée par des torches, et poussant des cris sauvages, s'élança vers la savane. Les domestiques de la maison s'y joignirent, et elle était, par conséquent, complètement déserte lorsqu'Emmeline et Cassy rentrèrent par la porte de derrière. Les hurlements de ceux qui les poursuivaient ébranlaient l'atmosphère ; et des fenêtres du salon elles virent la troupe furieuse se disperser sur la lisière de la savane.

—Voyez ! dit Emmeline, la chasse commence. Voyez comme ces lumières circulent ! Entendez-vous les chiens ? Si nous étions là, nous serions perdues. De grâce, cachons-nous vite.

Il est inutile de nous presser, dit froidement Cassy ; toute la maison est à la chasse, c'est le divertissement de la soirée ; nous monterons tout à l'heure. En attendant, je vais prendre de quoi payer notre voyage.

Elle prit une clef dans la poche d'un habit que Legree venait de quitter précipitamment, ouvrit un bureau, et s'empara d'un paquet de billets de banque.

—Oh laissez cela ! dit Emmeline.

—Pourquoi ? Voulez-vous que nous mourrions de faim dans les savanes, ou que nous puissions arriver dans un État libre ? L'argent est utile, jeune fille.

Elle mit les billets dans son sein.

—Mais... c'est voler ! murmura Emmeline éperdue.

—Voler ! dit Cassy avec un rire de mépris. On ne demande pas de compte à ceux qui nous volent le corps et l'âme. Chacun de ces billets est extorqué à de pauvres travailleurs exténués, qui ne sortiront de ce monde que pour aller au diable. Je voudrais bien que Simon m'accusât de vol !...

Mais montons dans notre grenier. Je me suis procuré un paquet de chandelles et des livres pour passer le temps. Vous pouvez être sûre qu'on n'ira pas vous chercher là-haut ; et si l'on y venait, je n'aurais qu'à faire le revenant.

Quand Emmeline arriva dans le grenier, elle vit une caisse immense, qui avait servi jadis à transporter de gros meubles, renversée sur le côté, de sorte que l'ouverture faisait face à la charpente du toit. Cassy alluma une lampe ; les deux femmes se glissèrent le long de l'angle formé par la réunion de la toiture avec le plancher, et s'établirent dans leur domicile. Il était garni de matelas et d'oreillers. Il y avait dans une caisse voisine une abondante provision de comestibles, des chandelles, ainsi que tous les effets nécessaires à leur voyage ; Cassy les avait divisés en paquets d'une petitesse surprenante.

Cassy fixa la lampe à un crochet qu'elle avait fiché tout exprès dans la paroi de la caisse.

—Nous voilà chez nous, dit-elle ; comment trouvez-vous notre logement ?

—Etes-vous sûre qu'on ne viendra pas nous y chercher ?

—Je voudrais bien que Simon Legree s'y frottât, il s'estimerait heureux d'en sortir au plus vite ! Quant aux esclaves, ils se feraient tous fusiller plutôt que de montrer leur nez ici.

Un peu rassurée, Emmeline s'étendit sur un matelas.

—Cassy, dit-elle naïvement, qu'elle était votre intention quand vous m'avez menacée de me tuer ?

—Je voulais vous empêcher de vous évanouir, et j'aurais mis ma menace à exécution. Je vous le dis, Emmeline, quoi qu'il arrive, pas de défaillance ! Si je ne vous avais pas arrêtée nous serions tombées entre les mains de ce misérable.

Emmeline frissonna.

Toutes deux demeurèrent quelque temps en silence. Cassy se mit à lire un ouvrage français ; Emmeline s'assoupit, accablée de fatigue. Elle fut réveillée en sursaut par de bruyantes clameurs, des pas de chevaux et des aboiements de chiens ; elle ne put retenir un léger cri.

—C'est la chasse qui revient, dit froidement Cassy. N'ayez pas peur. Regardez par cette lucarne. Les voyez-vous tous là-bas ? Simon y renonce pour cette nuit. Comme son cheval est couvert de boue ! Les chiens aussi ont l'oreille basse. Ah ! mon brave homme, c'est une chasse qu'il faudra recommencer plusieurs fois ; le gibier n'est pas où vous le cherchez.

—Ah ! ne parlez pas ! s'ils vous entendaient ?

—S'ils m'entendaient, je me charge de les mettre en fuite. Il n'y a pas de danger ; nous pouvons faire tout le bruit qu'il nous plaira, ce sera même d'un bon effet.

Enfin le silence de la nuit régna dans l'habitation. Legree se coucha en maudissant sa mauvaise chance et en méditant une vengeance éclatante.

(La suite au prochain numéro.)



NE CROYEZ-PAS! (*)



(A celle qui voudra être ma femme.)

Enfant, tu me souris, et ton sourire est doux,
 Et de ton œil d'azur un roi serait jaloux.
 Oh ! si pur est ton front brillant sous l'auréole !
 On dirait une fleur entr'ouvrant sa corolle,
 Penchant avec amour son beau cou gracieux,
 Exhalant un parfum dont s'embaument les cieux
 Et s'épanouissant dans un rayon de joie.....
 Enfant, voile ton front de peur que l'on te voie,
 Comme la fleur qui dort aux fentes du ravin,
 Solitaire et voilée à toute impure main,
 Et ne rêve qu'aux cieux où l'amour est céleste ;—
 Ne souris qu'à ta mère et dédaigne le reste.—
 Dans les sentiers humains où nous passons joyeux,
 Plus d'un poète essuie une larme à ses yeux,
 Mais ne peut effacer la douleur éternelle
 Qui l'étreint quand il chante et lui brise son aile.
 Enfant, reste en ton ciel. Là, tu n'entendras pas,
 Et les bruits de l'ivresse et les cris du trépas ;
 Pour le bonheur d'un jour ne vend pas ta couronne !
 Vois-tu : Dans le plaisir, quand notre âme frissonne,
 C'est un frisson de mort, un voile sur nos yeux,
 Un tombeau qui se ferme entre nous et les cieux.

Le bonheur est un temple au dessus de la terre,
 Bien loin de tous regards, dans l'ombre du mystère !—
 Notre âme en son essor peut seule aller à Dieu.
 Au monde à tout jamais, il te faut dire adieu,
 Sans regretter la main qui brûlait dans la tienne,
 Sans détourner ton cœur vers la lyre païenne :
 Ne pose plus ton pied dans le désert vivant
 Où le bras qu'on enlace a des taches de sang,
 Où la bouche s'apprend à mentir de bonne heure,
 Où tout est vanité, jusqu'à l'âme qui pleure.—
 Arrière, folle enfant, loin de cette prison
 Où l'on perd sa pudeur en oubliant son nom,
 Où le mur est sali d'une peinture obscène,
 Où l'on entre angélique ; où l'on devient sirène !
 Oh ! ne me suis plus : sais-tu quel est mon sort !
 Mon bras aurait pour toi l'étreinte de la mort ;
 Nos baisers sont impurs, ils donnent le vestige,
 Ils font mourir la fleur en écrasant sa tige !

.....

(*) Au nombre des dernières poésies que nous avons reçues de M. J. Gentil. Se trouvait, sous le titre *Ne croyez pas*, une adresse à la femme. Ce morceau a un caractère d'élévation rare. Malheureusement, il est trop long pour le cadre ordinaire de la *Ruche* ; nous nous contentons, donc d'en publier quelques fragments, en suppliant nos lectrices de nous pardonner la perte que nous leur faisons éprouver.

Ange, retire-toi, si tu ne veux mourir ;
 Regarde l'horizon, contemple l'avenir
 Et jette ton dédain sur ce peuple qui danse
 La ronde de Satan dans l'enfer de souffrance !
 Oh ! tu te flétrirais et puis, rasant le sol,
 Tu ne pourrais vers Dieu jamais prendre ton vol.

.....
 Enfant, me comprends-tu ? Si profonde est la plaie,
 Qu'à vingt ans l'on a plus une parole vraie,
 Qu'une larme qui perle à l'œil noir du damné
 Est une larme fausse un philtre empoisonné !
 N'écoute-pas ma voix quand elle dit : " Je t'aime,
 " Je voudrais sur ton front poser un diadème,
 " T'adorer à genoux pendant l'éternité,
 " Noyer mon œil humide en ton œil velouté,
 " Etre esclave à tes pieds comme aux pieds de Marie."
 Enfant, ne me crois pas : Notre langue est bénie,
 Mais notre cœur est froid et débordé de fiel,
 Il épand son venin sur les anges du ciel..
 Moi t'aimer... jeune fille : Oh ! demande à L'hyène
 Si son amour est grand, si docile est sa haine !...

.....
 —De ton beau paradis, femme, descends à nous ;
 Notre joue a des pleurs, nous prions à genoux,
 Oui, nous t'adorons comme le vieux derviche
 Adorait le saint Dieu rayonnant dans sa niche ;
 Notre encens est plus pur que la brise des champs,
 Ou le parfum des fleurs qui brillent au printemps ;
 Plus chaste qu'un baiser de cette jeune mère
 Qui montre à son enfant à lire la prière ;
 Plus immatériel que le divin Platon.
 Oh ! qui voudrait flétrir d'une étreinte sans nom
 Ces trois virginités, de cœur, de corps et d'âme
 Qui sèment leurs rayons au front pur de la femme ?

.....
—Marie, il faut partir, Le soleil est levé,
 Tu reviendras plus tard ; mon rêve est achevé.

J. GENTIL.

PENSÉE.

De même qu'un autocrate, le Vice ne tient pas compte de mille délicieuses flatteries
 devant un pli de rose qui l'irrite. Avec lui, l'homme doit aller *crescendo*... et toujours !

DE BALZAC.

LA FRANÇÈRE DU BANDIT.

NOUVELLE VÉNITIENNE.

Traduite de l'Anglais pour la *Ruche Littéraire et Politique*, par H****.

CHAPITRE I.

—Allons ! camarades, soyons joyeux ce soir ! Buvez à pleins gobelets ! Par la messe ! que ce vin est délicieux ! Emplissez vos coupes jusqu'au bord, et buvez avec moi, à la santé de la plus belle, la fille du comte Trevorra !

—Oui, oui ! à la santé de la plus charmante des nobles filles de Venise, à la santé de l'incomparable Lucrezia Trevorra ! exclamèrent cent voix ; et les bandits portèrent à leurs lèvres leurs coupes d'or, les sablèrent d'un seul trait, et les rejetèrent avec fracas sur la table du festin.

Qu'elle était vaste la salle du festin des bandits italiens ; c'était une caverne sombre et profonde, au cœur d'une épaisse forêt. Jamais les rayons du soleil ne pénétraient ses murs de granit ; elle aurait ressemblé à une noire prison, si les candélabres suspendus à sa voûte ne l'eussent inondée de leurs flots de lumière. Autour d'une table, dressée au centre de la caverne, une centaine d'hommes robustes, à la taille athlétique, et dont la physionomie indiquait la rudesse et la férocité, étaient nonchalamment étendus sur des lits. Des mets recherchés et des vins fins, pétillants, couvraient la table devant eux. La vaisselle était de la plus grande richesse. De magnifiques plats d'un travail exquis et coûteux, dans lesquels étaient enchâssées des pierreries, des gobelets d'or à riches ciselures, des vases de la plus belle porcelaine, étaient éparés çà et là en désordre, montrant par leur brillant étalage, que les bandits avaient su dépouiller de leurs joyaux superflus, tout ce qu'il y avait de plus noble et de plus riche à Venise.

Un long vivat fit retentir les voûtes de la caverne, et s'éteignit lorsque ces hommes rejetèrent leurs coupes sur la table. Un silence momentané suivit, interrompu seulement par le cliquetis des verres et le son métallique des plats ; puis Martin Nomadi, le premier interlocuteur, s'écria :

—Notre chef devrait être de retour, il s'attarde à la ville, ce soir. Que la sainte Madone le protège, fasse qu'il ne lui arrive aucun mal, et qu'il ne soit pas découvert par le vieux Trevorra ; car, savez-vous, braves camarades, que notre chef, depuis quelque temps, tient beaucoup plus aux beaux yeux de la signora Lucrezia qu'à tous les joyaux de la tiare ducal ; je parierais un ducat que sa gondole est maintenant attachée sous les fenêtres du palais Trevorra, où il s'amuse à chanter de galantes barcaroles, beaucoup plus souvent que nombre des nobles jeunes Vénitiens qui aspirent à la main de la dame. Par la messe ! camarades, quel malheur, si un maudit espion de l'inquisition venait à cet instant troubler les amoureux passe-temps de si brave amant et de si charmante dame !

—Oh ! ne craignez rien pour notre digne capitaine, dit un robuste vieillard, à cheveux blancs, qui était assis au bout de la table, où il buvait à pleins verres, un vin rouge et généreux ; ne craignez rien pour notre chef, car, voyez-vous, quelque vieux que je sois, je désirerais l'œil d'aigle du vieux Trevorra, les espions du Conseil des Dix, et jusqu'aux poignards de tous les nobles Vénitiens, pour un regard des beaux yeux de la *signora* ; et que sont tous ces dangers pour notre

hardi capitaine ? lui, qui non seulement voit ces beaux yeux, mais qui peut entendre la plus douce des voix.

— Bravo ! Bravo ! dirent les bandits, tandis que le vieillard échauffé par son sujet, reprenait d'un ton plus élevé :

— J'ai suivi pendant plus de cinquante ans bien des nobles chefs, j'ai couru bien des dangers, vu la mort sous mille formes, mais jamais je n'ai vu un chef que je suivrais plus volontiers jusqu'à la mort que Carlo Bardi !

— Trois *vivas* pour notre vaillant capitaine ! et de nouveaux cris retentirent, éveillant les échos de la caverne. A peine le silence était-il rétabli, qu'on entendit au dehors le son perçant d'un cor.

— Carlo est de retour ! s'écria-t-on de toutes parts. Aussitôt une trappe est soulevée, et se dirigeant vers un escalier en pierre qui conduisait à un passage souterrain, les bandits tirent avec précaution les verroux d'une porte ; et leur chef est admis.

— Il fait un temps affreux, dit-il en ôtant son chapeau et en secouant les gouttes de pluie de son panache ondoyant. Tous nos hommes sont-ils ici ? demanda-t-il, en s'avancant le long du passage.

— Oui, signor, ils sont tous ici, répondit l'homme qui le précédait en l'éclairant dans l'escalier.

Le bandit traversa l'appartement à grands pas, jeta son riche manteau de velours sur le bras d'un page, et se laissa tomber sur un canapé près du feu ardent, allumé pour combattre l'humidité de la caverne.

Jetons un coup d'œil sur le chef des bandits ; la lueur du brasier éclaire ses traits, qu'ombrageait son panache et que cachait son manteau. Son visage annonce la jeunesse ; il a le type de la beauté italienne du plus pur modèle ; un teint olivâtre sous lequel on distingue le tracé délicat des veines, des yeux noirs, profonds et perçants ; les cheveux d'un noir pourpré comme le reflet du raisin toscan. Il était couvert d'une robe de moine sous son manteau lorsqu'il entra ; en un instant, elle est arrachée pour faire place à un habit de velours orné de riches broderies. Il ne portait pas d'armes, excepté une légère rapière passée à la ceinture.

A l'arrivée de leur chef, les bandits avaient cessé l'orgie ; ils tournèrent vers lui leurs regards anxieux. Mais il ne s'aperçut pas qu'ils attendaient de lui les nouvelles qu'il avait pu apprendre à Venise ; seulement, il se leva de son siège, s'avança vers la table, y prit un flacon, emplit un verre, et se rassit sans mot dire.

— Quelles nouvelles de Venise, signor ? demanda Martin, rompant le silence.

Le chef leva tout à coup les yeux vers celui qui lui adressait la parole, comme s'il se fut soudain éveillé.

— Quelles nouvelles ! répondit-il ; le temps que j'avais prédit est enfin arrivé. Sachez que ma tête a été mise à prix.

Un murmure de surprise parcourut la salle à cette information.

— Par la messe ! mais c'est vrai, continua-t-il. Ecoutez et je vais vous raconter tout ce que j'ai appris dans la ville aujourd'hui.

Ce matin je pénétrai dans Venise sous le déguisement d'un moine. C'était avant le jour ; à peine le soleil s'élevait-il au-dessus du niveau de la mer, que ma gondole s'arrêtait devant les quais. Dès l'aurore les dominos encombrèrent les rues, car vous savez que nous sommes en plein carnaval, et il est impossible de se montrer sans être accosté par des masques. Aussi on m'entoura ; et rabattant mon capuchon sur ma figure, je hâtai le pas sans m'occuper des questions et des *lazzi* dont on m'accablait.

J'avais presque atteint le pont *Des Soupirs*, lorsqu'un domino m'aborda et s'é-

crie : " Allons, donc ! bon père, mais il me semble que vous êtes très pressé ce matin ? Avez-vous un rendez-vous avec quelque belle dame ? ou bien vous empressez-vous de gagner la récompense que le Doge a offerte pour la tête de Carlo Bardi, le bandit ? Car, par l'âme de St. Antoine, vous pourriez, de ce pas, battre les bois à dix lieues autour de Venise, et être de retour à temps pour dîner à la *Fonda des los Amigos* ! " Puis, avec un joyeux sourire, il me montra un placard collé sur le mur voisin et disparut. Je restai pendant un instant immobile ; et je fus heureux que mon capuchon me couvrit si bien le visage, car, mon émotion m'eût trahi. Je jetai un coup d'œil furtif autour de moi, et certain que personne ne me reconnaissait, j'approchai et lus l'affiche. Elle offrait une récompense de cinq cents ducats pour ma tête, la tête du célèbre brigand Carlo Bardi, c'est ainsi qu'ils daignaient me désigner, puis venait un signalement exact de ma personne ; cette proclamation était signée par *Geronimo Pruiili*, le Doge, et scellée du sceau du Conseil des Dix, et des armes de St. Marc. Je pris des renseignements près du peuple, et j'appris qu'il n'était bruit dans la ville que de nos exploits, et que notre rencontre avec le comte Darghetto, le noble sénateur vénitien, qui, comme vous savez, nous a échappé, nous avait valu cette proclamation. Le comte, de retour à la ville, avait immédiatement porté sa plainte devant " les Dix ; " et il affirmait avoir été détenu et pillé par une bande de brigands sous les ordres de Carlo Bardi. Maintenant, mes braves, vous connaissez tous le danger de votre chef. Périrons-nous dans les donjons de l'inquisition, ou me suivrez-vous jusqu'à la mort ? et le jeune chef s'était levé et se tenait debout devant ses hommes. " Vive Carlo ! mort à ses ennemis ! " fut le cri spontané de ses camarades.

— Bien, dit-il ; je puis compter sur vous pour réaliser un plan que j'ai conçu, et que je dois mettre à exécution demain. Qui veut m'attendre sur les bords de la mer, jusqu'à mon retour ?

Vingt des plus braves s'offrirent aussitôt pour accompagner leur chef ; mais il leur fit entendre qu'il n'avait besoin d'eux que pour l'attendre ; et après avoir réglé quelques affaires préliminaires, le bandit quitta la salle et se rendit à son appartement en murmurant entre ses dents :

" Le Conseil des Dix aura demain un surcroît de besogne pour ses sbires, et peut-être aura-t-il occasion de doubler, de tripler même la somme offerte pour ma tête ! "

Les paroles de Carlo Bardi avaient causé le plus grand étonnement parmi les bandits. Pendant qu'ils y songeaient en silence, l'un d'entre eux qui n'avait pris aucune part à la conversation jusque-là, s'écria tout-à-coup : — Quel peut être le projet de notre chef, pour qu'il ait choisi Venise pour théâtre de ses exploits ? Il me semble que j'évitais la cité si ma tête était mise à prix.

— Sans doute, que tu éviterais la cité, car tu n'aimes pas le danger comme notre chef ; cependant il est étrange que tu ne voies pas que Carlo est attiré à Venise par un charme encore plus puissant que celui de l'or, répondit Martin, qui paraissait avoir un certain ascendant sur ses camarades ; mais, continua-t-il, laissons-là notre chef un instant, et donnons-nous corps et âme durant toute la nuit à cet excellent vin. Par Bacchus ! je n'en ai jamais bu de meilleur, depuis que j'ai volé un marchand de vin lorsque je servais sous les ordres du brave Don Jose Verbriez. Vous raconterai-je mon expédition ? L'avez-vous jamais entendue ?

— Oui, oui, bien des fois, fut la réponse ; mais répète la, car je crois qu'elle gagne à être répétée, comme ce vin paraît meilleur chaque fois qu'on en boit ; et pour démontrer la vérité de son assertion, il avala un nouveau verre de vin. Cet exemple fut immédiatement suivi par les autres, qui s'étendirent en

même temps nonchalamment sur leurs couches, pour entendre l'histoire si souvent répétée.

Nous devons cependant, lecteurs, vous prier de nous pardonner, si nous avons excité votre curiosité sans la satisfaire, et de nous suivre à Venise, où il faudra se transporter en imagination à une époque antérieure d'une année aux événements que nous avons esquissés dans ce chapitre.



CHAPITRE II.

“ Love is not love that's born and dies in thought ;
“ True love dares all, in hopes to conquer ought.”

Par une belle soirée d'été, Lucrezia, la fille unique du comte, était assise près de la croisée ouverte du *Palazzo* Trevorra. Le comte et la comtesse étaient dans leur appartement situé dans une aile reculée du château. Lucrezia vient de renvoyer ses suivantes ; elle est seule, sans autres compagnons que ses fleurs et ses oiseaux. Une foule de gondoles sillonnent en tout sens l'Adriatique dont la nappe argentée reflète les feux scintillants des étoiles : une brise légère apporte à l'oreille le rire joyeux et les doux propos des promeneurs et fait onduler les blancs calices d'un magnifique magnolia, dont les branches se balancent mollement devant la fenêtre.

L'appartement occupé par la jeune fille est dans une demi-obscurité, car les lampes d'argent qu'agite le vent du soir ne sont pas encore allumées, mais à la douce clarté des étoiles on distingue faiblement son ameublement somptueux : Les murs sont tendus de draperies de velours bleu, soyeux, et les coussins qui l'entourent sont couverts de la même étoffe garnie de riches franges : le parquet est en marbre blanc de Carrare, au centre, entourés d'une couronne de myrte, sont incrustées en or les armes de Trevorra. Dans un coin de la pièce on distingue une table couverte d'un tapis de velours, sur laquelle est placée une corbeille composée de pierres précieuses, et un vase délicat en porcelaine rempli de fleurs exotiques extrêmement rares ; on entend le bruit d'une fontaine qui gazouille au fond dans une niche et dont l'eau parfumée s'échappe en cascades et tombe dans un bassin de marbre au-dessous.

C'est là qu'en silence, Lucrezia Trevorra aspire la fraîcheur embaumée du soir. Elle était bien belle ; elle n'avait que seize ans, mais elle était italienne, son cœur, sous un ciel brûlant, s'était épanoui comme l'oranger qui sous le soleil ardent de son pays produit en même temps des feuilles, des fleurs et des fruits. Sa physionomie unissait à la fois le plus parfait repos à une mobilité pleine d'expression ; ses yeux étaient bruns, et ses paupières frangées de longs cils semblaient vouloir en dérober la beauté. Ses cheveux, d'un brun luisant rejetés en arrière, laissaient à découvert son front d'albâtre, leurs boucles massives étaient attachées derrière la tête au moyen d'une simple épingle d'or. Un léger duvet, velouté comme la pulpe de la pêche, ombrageait ses joues et ses lèvres vermeilles étaient entr'ouvertes par l'attente, lorsqu'elle se pencha hors de la croisée, pour écouter un bruit de rames assourdi qui paraissait approcher. Une gondole passa rapidement sous le balcon, et un jeune homme portant le costume de simple artisan sauta lestement sur le perron ; à l'aide de la balustrade en pierre, il s'élança d'un seul bond sur le balcon, franchit la fenêtre et fut en un instant à ses côtés.

—Chère et belle amie, me croyez-vous trop hardi ?

On n'entendit point de réponse ; les lèvres de Lucrezia étaient fermées par celles de son amant ; et dans l'ivresse de ce premier baiser, elle avait oublié toutes ses craintes.

Le jeune homme lui raconta comment il avait dépisté toutes les recherches en venant au rendez-vous.

Lucrezia frémit :

—Je crains pour votre sûreté ! lui dit-elle ; si on vous découvrait, on vous infligerait les plus terribles châtimens.

—Vous ne pensez qu'aux dangers que je cours Lucrezia, sans songer à ceux qui vous menacent ; car la noblesse de votre nom ne vous sauverait pas de la vengeance de l'inquisition, si on savait que vous vous êtes abaissée jusqu'à aimer un pauvre et humble artisan de la république.

—Oh ! Pierrio, je braverais de grand cœur tous ces périls : la malédiction d'un père et le mépris du monde sont quelque chose d'affreux à supporter, et pourtant j'affronterais tout, si j'étais sûre de votre amour ! dit Lucrezia avec un mélancolique sourire.

—Vous doutez de mon amour, Lucrezia ? reprit son amant tristement. Et cependant rien n'est plus naturel, je sais que vous perdez tous les privilèges d'une fille noble, et souvent je me suis reproché l'égoïsme qui m'a poussé à gagner votre tendresse ; mais près de vous, le vent emporte toutes mes résolutions de ne plus vous voir, et je ne vous laisse que pour revenir avec un amour plus ardent, plus passionné. Mais dites le mot qui doit me bannir à jamais de votre présence, et je vous quitte ! Après ces paroles, le jeune homme s'éloigna de quelques pas de la gracieuse enfant.

—Vous me jugez bien mal ! s'écria-t-elle, en s'élançant vers Pierrio qui la serra contre son cœur ; je suis à toi, tout à toi, désormais plus d'amour à demi entre nous.

C'est ainsi que les heures s'écoulèrent rapidement au sein de la joie et du bonheur ; et la lune disparaissait déjà à l'orient dans les vagues de la mer, quand l'artisan songea à partir.

—Maintenant murmura Pierrio, pendant que Lucrezia lui ouvrait la jalousie, "qu'amour et prudence soient notre devise."

Un rapide adieu, puis le jeune homme s'élança dans sa gondole. Bientôt après, il glissait en silence sur l'Adriatique. Faisant force de rames jusqu'à ce qu'il eût dépassé le Lido ; nageant plus tranquillement ensuite, il se mit à chanter un des plus jolis airs vénitiens. La lune s'était évanouie dans les ondes et les étoiles miroitantes paraissaient contempler avec amour, du haut de leurs demeures célestes, la terre couverte de verdure et les eaux calmes qui dormaient au-dessous.



CHAPITRE III.

"The pulse of the heart is the voice of fate."—SCHILLER.

C'était un joyeux carnaval que celui de 1560. A chaque pas les sons d'une gaieté folle saluaient l'oreille. Matin et soir les masques encombraient les places, chaque hôtellerie de Venise était remplie de troupes de cavaliers, qui passaient toute la nuit à table ou au jeu. Chez grands, et petits, partout régnait l'allé-

grosse. Une fête brillante était donnée par l'un des fiers nobles de Venise. Le comte et la comtesse Trevorra habillés pour cette soirée, attendaient leur fille depuis une demi-heure ; voyant qu'elle tardait à venir, ils lui dépêchèrent un page ; mais il rentra bientôt les informant que la signora Lucrezia était indisposée et qu'elle désirait rester chez elle.

—Pauvre enfant ! s'écria sa mère, nous lui dirons au moins bon soir avant de partir.

—Eh bien, Lucrezia, dit le comte en pénétrant dans la chambre de notre héroïne, j'avais espéré que votre beauté aurait éclipsé celle de toutes nos belles dames, et que vous auriez peut-être séduit quelque galant cavalier, et même à présent, malgré cette vilaine migraine venue si mal à propos, j'ai presque envie de vous emmener avec nous, car, par l'ombre de mes ancêtres, vous n'avez jamais paru aussi belle qu'en ce moment !

—Je vois, mon père, que je dois me contenter de vos flatteries, puisque je ne puis en entendre d'autres lèvres que des vôtres, répondit Lucrezia, recevant les embrassements de ses parents avant leur départ.

Ah ! combien ce noble père était loin de penser que l'incarnat qui colorait les joues de sa fille était causé par la honte du rôle qu'elle jouait en ce moment ; et que l'étincelle qui jaillissait de ses prunelles n'était que le feu ardent de la passion. Lorsque sa mère plaça sur son front un baiser plein de tendresse, quelle était loin de se douter qu'elle ne la reverrait plus ! Aussi, quand le silence eut succédé au son de leurs pas, et qu'accompagnés de domestiques, portant des flambeaux, ils eurent pris place dans leur gondole, Lucrezia Trevorra se couvrit le visage de ses mains et versa des larmes amères.....

Minuit allait vibrer sur les cloches argentines, et dans l'ombre et les larmes la fille de Trevorra méditait, assise dans le palais de ses pères. A peine si un léger soufle d'air agitait les feuilles et les fleurs, le bruit le plus lointain se faisait entendre au milieu du silence, et Lucrezia réfléchissait à son sort. Le baiser de ses parents humectait encore son front, et elle pleurait en songeant qu'elle les avait vus pour la dernière fois.

“ Mon Dieu ! ” s'écriait-elle dans sa douleur : “ Est-ce donc en les délaissant ainsi pour un inconnu, que je dois payer de retour leur amour et leur tendresse incessante. Je les ai vus pour la dernière fois, et lorsqu'ils apprendront ma fuite, ne maudiront-ils pas jusqu'à ma mémoire ? L'affection que je leur ai témoignée ne leur paraîtra-t-elle pas un masque dont je me suis couverte pour accomplir mes desseins ? Jamais mon cœur ne battra avec orgueil dans ce palais en songeant à la gloire de mes ancêtres qui rejaillissait sur leurs descendants ! Hélas ! faut-il donc que je sois la première à ternir le nom de Trevorra ! Mes anciennes compagnes ne rougiront-elles pas en prononçant mon nom ? Et toi, Venise ma ville natale, faut-il que je te quitte aussi ? Faut-il que pour toujours je sois éloignée de toi ? Oh ! pourquoi n'est-il pas de noble naissance, ou plutôt pourquoi ne suis-je pas née dans une condition inférieure ? Cette tache n'aurait pas souillé l'écusson de ma famille ! Mais pourquoi ces hésitations ? Et pourquoi ces pleurs ? C'est moi qui l'ai voulu, mon sort est décidé, je suis trop faible à cette heure décisive, je suis trop égoïste. Et lui ! que n'a-t-il pas osé pour moi ? ”

“ Il a bravé, pour obtenir mon amour, le poignard de tous les nobles et jusqu'aux horreurs de l'inquisition. C'est faiblesse et égoïsme de ma part que de me lamenter ainsi ! ”

—Non, non, chère amie, dit une voix douce à son oreille : Vous sacrifiez tout

pour moi, et je crains que mon amour ne soit trop faible pour vous récompenser de votre dévouement.

Lucrezia leva les yeux vers la figure si éloquentes de son amant debout à ses côtés.

— Ne croyez-pas, dit-elle, que ce soit cette pompe et ces grandeurs que je regrette ; voyez, je quitte tout, tout ce qui pourrait m'en rappeler le souvenir ; et elle désignait une toilette sur laquelle ruisselaient les riches cadeaux de ses parents.

Pierrio s'approcha de la table et une larme roula sous sa paupière, lorsque, tirant un papier de son pourpoint, il le déposa près d'une lettre écrite de la main délicate et tremblante de Lucrezia, adressée au comte Trevorra.

Ces billets, seuls souvenirs de celle qui abandonnait le berceau de son enfance pour suivre un étranger, furent placés au milieu des bijoux ; et, les yeux baignés de larmes, Lucrezia Trevorra se laissa emmener sans résistance.

Un instant après elle franchissait la fenêtre et posait le pied sur l'échelle de corde qui pendait au balcon et dont l'extrémité inférieure était retenue par un fidèle serviteur de son amant. Aidée par Pierrio, elle descendit lentement et le jeune homme la plaça presque évanouie sur un coussin dans la gondole, puis saisissant un aviron il enjoignit à son compagnon de ramer avec vigueur. La gondole s'éloigna rapidement en bondissant sur les eaux. Aussitôt que sa barque fut entrée dans le grand canal, Pierrio cessa de ramer tout à coup, et regarda derrière soi.

La lune inondait de ses rayons Venise, le premier asile de la liberté en Italie, Venise la maîtresse des mers, et la reine de l'Adriatique. Les murs de marbre de ses palais reflétaient la pure lumière de l'astre des nuits ; ses milliers de clochers s'élançaient dans les airs comme des aiguilles d'argent ; mais au-dessus d'eux, s'élevait hardiment vers le ciel la flèche de St. Marc, comme si elle eût voulu percer les nuages floconneux qui planaient au firmament. Du palais des nobles s'échappait une musique suave, des gerbes de lumière étincelaient de toutes parts, une brise légère apportait au milieu de l'Adriatique le parfum embaumé des orangers en fleurs et, dans le lointain, on entendait le bruissement de la foule, qui se livrait à toutes les extravagances que le carnaval autorise.

La gondole s'arrêta tout-à-fait au moment où l'église de *San Giorgio Maggiore* sonnait minuit. Lucrezia tressaillit ; ce son lui semblait être le glas funèbre du bonheur qui s'envole ; Pierrio rompit le silence :

— Lucrezia Trevorra, dit-il, d'une voix triste en lui prenant la main dans la sienne, " je t'ai trompée ! "

— Que dis-tu ? demanda la jeune fille dont tout le corps frissonna de terreur.

(La fin au prochain Numéro.)



ÉPIGRAMME.

A UNE DEMOISELLE PLUS QUE VOLAGE.

Vous prenez un amant nouveau ;
Combien de jours lui serez-vous fidèle ?

— Oh ! cette fois jusqu'au tombeau !

— Vous pensez donc mourir bientôt, mademoiselle ?

V. B.

ASSASSINAT DE JEAN SANS-PEUR,

DUC DE BOURGOGNE.

“ Car il (Jean) était moult aimé d'eux, étant
“ courtois, traictable, humble et débonnaire.”

JOURNAL d'un Bourgeois de Paris.

“ —Voilà le trou par lequel les Anglais sont
“ entrés en France !”

*PAROLES attribuées à un roi de France en voyant
le c. âne brisé de Jean-Sans-Peur.*

I.

LA TAVERNE.

—Par les cornes du diable ! encore un pot de ton vin, messire hôtelier ; mais qu'il ne soit pas aussi catholiquement baptisé que le précédent.

—As-tu encore grand' soif, Olivier ?

—Ventremahom ! belle question, ma fi !

—Quel tonneau des Danaïdes tu fais, compaing !

—Sang et mort ! Nous brasserons assez gente besogne, tantôt, pour nous permettre ripaille ce matin.

—Voilà un bréc de mon plus fameux, messeigneurs, dit le tavernier en déposant un pot entre les deux personnages. Il vous procurera moult liesse et joie, j'en jurerais sur mon col !

—La moisson prochaine te réserve un collier de chanvre neuf, pour récompense, s'écria Olivier, en se versant un rouge-bord.

—Merci ! répondit l'hôte, se découvrant avec un profond respect.

—Je cuide que le drôle raisonne. Va-t-en en ton cellier, cafard, ou sinon je te baille de mon épée à travers le corps.

Epouvanté par la menace, celui qui se l'était attirée s'enfuit.

Cette scène se passait le dixième jour de septembre mil quatre cent dix-neuf, dans la ville de Montereau, à l'auberge des *Bons Soudards*. Il était près de midi. La salle où se tenaient nos interlocuteurs était longue, étroite et à peine éclairée par les petits vitraux d'une unique fenêtre ogivale. Des tables de chêne, grossièrement fabriquées, de lourds escabeaux, de la vaisselle d'étain, luisante, pendue à la muraille, au milieu d'enluminures représentant des sujets religieux, et ça et là quelques grosses cruches de grès (*breusses*), à ventre rebondi, tels étaient l'ameublement et les ornements de la pièce dont le plafond se composait de solives noircies par la fumée et la vétusté. Deux hommes seulement l'occupaient. Assis face à face devant l'une des tables, et armés de pied en cap Olivier et Pierre, portaient les insignes caractéristiques de la maison d'Armagnac. Leur rang, il eut été difficile de le préciser ; mais cependant on pouvait juger qu'ils avaient un grade subalterne. Des casques en fer battu, terminés au sommet par une pointe aigüe, gisaient à côté d'eux ; aussi leurs visages farouches, patibulaires, à demi illuminés, inspièrent-ils l'horreur et le dégoût.

—Au trépas du Bourguignon ! Lucifer ait son âme ! dit Olivier, quand le cabaretier fut parti.

—Je consens à ce, répondit Pierre, choquant son gobelet contre celui de son compagnon ; j'appréhende toutefois que malaisé sera de l'occire. Il est rude compère, sais-tu pas ? J'ai souvenance qu'à la bataille d'Hasbain, il pourfendait Liégeois tout ainsi qu'il eut fait de quartiers de veau.

—Par l'ombre du feu duc d'Orléans ! voudrais-tu point reculer maintenant ?

—Nenni, Olivier, nenni. Je tiens aux beaux écus d'or qu'on nous a promis, et à la capitainerie des gardes, ce qui changera, j'imagine, en brasier la froideur de ma mie.

Pourtant, je le confesse sans vergogne, il me prend remords, en songeant que nous allons bailler coup de mort à ce preux chevalier. Mon saint patron en aura douleur profonde !

— Couard !

— Puis le duc a souvenement défendu les droits du populaire. Les maîtres des boucheries de Paris, les Leogoix, les Saint-Yvon, les Thibert et toute la bourgeoisie, lui vouent affection et estime. Si nous manquions l'affaire, gare à nos têtes, Caboché ne les manquerait pas.

— Satan t'embrène ! s'écria Olivier, furieux. Es-tu pour le Bourguignon ou l'Armagnac, ajouta-t-il en portant la main sur la garde de sa rapière ?

— Je suis pour qui remplit le mieux mon escarcelle, répliqua l'autre.

— M'aide Dieu ! voilà galante riposte, compaing, dit Olivier se calmant.

— Te bois à ta santé !

— Et moi à la tienne !

— Donc tu goûtes la chose.

— Deux cents écus d'or ?

— Deux cents écus d'or.

— Je ne bouterai pas la première taillade.

— Le feu de St.-Antoine t'arde ! Ne t'ai-je pas dit que nous n'agirions qu'au cas de résistance.

— Pas moins vrai que je suis tout marri de ce qui lui va advenir. Notre Dame m'en accorde pardon ! Jean est un brave seigneur.

Olivier frappa du pied avec impatience.

— Corne de bœuf ! hurla-t-il ; je te réitère qu'il est traître et félon, meurtrier, damné ! Le vingt-troisième jour de l'année mil quatre cent sept, il a fait mourir Louis d'Orléans en la Vieille Rue du Temple ; plus tard, il a pillé, saccagé, ruiné Paris ; maintenant, il trame complôt pour livrer la France aux Anglais.

Pierre hochà la tête.

— Buons, compaing, dit-il. Holà ! hé ! hôtelier de l'enfer ! ta cave est-elle vide ? Vite ! perfore tes tonneaux, si tu ne veux que je mette en perce ton abdomen !

Tremblant pour son existence (car à cette époque Armagnacs et Bourguignons étaient l'effroi du pays), le maître de l'établissement s'empressa de servir nos deux routiers qui poursuivirent leurs libations jusqu'à deux heures de relevée. Après quoi, ils se levèrent, replacèrent leurs heaumes sur la tête, payèrent l'écot par une kyrielle de blaspèmes et sortirent tranquillement.

— Adonc, où allons-nous ? demanda Pierre, lorsqu'ils furent dehors.

— Joindre le capitaine Tannegui-Duchatel, répartit Olivier.

De ces deux personnages l'un avait nom Olivier Layet, l'autre Pierre Fratier.

II.

RUMEURS.

C'était grand festival en la bonne ville de Montreau ce dimanche-là, dixième jour de septembre de l'an de grâce mil quatre cent dix-neuf. Quoique l'azur du firmament fût caché sous un voile d'un gris mat, et quoique l'atmosphère fût chargée d'une brume froide et humide, une foule joyeuse, bruyante, encombrait les rues, les croisées à guillotine, et jusqu'aux toits des maisons. Aussitôt messe parachevée, sous le portail gothique des églises, sur les préaux, dans les places, bourgeois et artisans, manants et vassaux, clercs et laïques s'étaient rassemblés et discouraient avec vivacité des événements du jour. De leur côté, les commères, matrones, dames et demoiselles, jouaient amoureusement de la langue, et il n'était pas jusqu'aux plus jeunes escoliers qui ne prissent part à l'animation générale. Au faite des édifices publics, pennons et bannières étaient déployés ; ici c'était l'étendard de Bourgogne, là l'oriflamme d'Armagnac, et, dominant le tout, le drapeau du Dauphin, fils de Charles VI. Quels incidents troublent donc le calme ordinaire de la cité de l'Isle de France ? Mêlons-nous aux groupes et peut-être l'apprendrons-nous.

— St. Joseph ! je souhaite que la paix aboutisse à heureuse fin, dit messire Mouli-

nard, syndic de la corporation des tanneurs. Ces néfastes guerres sont à perdition au négoce et à vaste dommage pour tous les honnêtes gens !

—Je redoute que de paix n'en feront pas, compère, répond messire Alain prévost des marchands. Tous ces hauts et puissants seigneurs, s'en vont belligérant, incendiant les villes, spoliant les citoyens, outrageant les femmes, mais ne prennent souci de nos intérêts.

—Par St. Cosmes ! vous en parlez à votre aise, vous ! dit un individu enveloppé dans une longue robe noire et couvert d'un bonnet à forme élevée.

—N'êtes-vous point en commune opinion avec nous, messire docteur-barbier ? s'enquit Alain, en s'inclinant d'un air humble.

—Vraiment, j'aurais moult tort. Si la trêve se conclut, ces fiesses corriveaux d'Orléans nous mangeront laine sur le dos et écorcheront tout ainsi que moutons. Ventre de biche ! la male heure nous menace, et plutôt préférerais les fièvres quarteraines.

—Faites-vous songerie, messire ? s'écria le syndic des drapiers.

—Elippocras m'en gard' ! Grosses sorfatures se travaillent à l'ombre. Le dauphin est méchant fils. Il s'échauffe pour la couronne. Notre bon sire le roi est humilié, abaissé. Charles VII colore d'un prétexte sa haine pour Jean-Sans-Peur. Peu lui fait de tirer vengeance de la mort de son oncle : Il guigne le trône. Mensonge que son alliance avec les Armagnacs ! mensonge que ses dires ! mensonge que la conférence à laquelle l'a mandé le duc Jean ! Il couve ténébreux dessein en son cerveau.

—Contez-nous le menu ! contez-nous le menu ! s'écrièrent les deux bourgeois avec une curiosité mal contenue.

—Par Esculape, n'ai nulle envie d'être attaché au croc patibulaire.

—Sainte Vierge m'absolve ! dit Moulinard, je grille de savoir...

—Venez ça, à l'écart, je vous confierai le secret, fit le barbier qui brûlait de parler.

Tous trois s'éloignèrent et le docteur leur souffla quelques mots à voix basse. Qui les eût observés aurait vu les deux bourgeois trembler tout à coup et pâlir, tandis que le prévost des marchands balbutiait en faisant le signe de la croix :

—Egorger le duc Jean-Sans-Peur ! Jésus salvateur ! crime si noir serait-il possible ?

—Langue serpentine ! maugréa le docteur, en lui fermant la bouche avec la main.

Veux-tu réfréner ton satané babil !

—Mais là, vous cuidez ? interrogea Alain, non moins surpris que Moulinard.

—Je vous affie et certifie que semblable rumeur est assortie à mes oreilles.

—Lors, malheur à nous ! reprit le prévost tout en transes.

—Motus ! Il y va de vos têtes, murmura le docteur.

Cependant les conversations voltigeaient au sein des groupes.

—Avez-vous vu, madame de Giac ? demandait une bachelette pendue au bras d'un jeune homme à la mine réjouie.

—Point, ma colombe.

—On la dit fort merveilleuse !

—Vrai Dieu, m'en moque quand vous regarde, m'âme !

—Est-ce pas feintise, pour leurrer votre fiancée ?

—Par la confrérie des épiciers dont suis membre ! lui dirais à elle comme le dis à vous, demoiselle Catherinc.

—Sainte Marie ! mon galant, la voici... tenez !

Un mouvement s'était opéré dans la foule, car un brillant cortège avait débouché sur la place. Des hérauts précédaient, la hallebarde en avant, puis chevauchait une cavalcade composée de dames et gentilshommes richement vêtus. Montée sur un superbe palefroi rouan cavé de noir, la comtesse de Giac, femme de Pierre de Giac, chancelier de Charles VI, marchait en tête. Sa haute taille l'emportait même sur celle des cavaliers qui l'escortaient. Elle avait trente-cinq ou trente-huit ans, mais sa mâle beauté, l'opulente richesse de son buste, lui assuraient encore la supériorité sur les plus belles femmes de l'époque. On prétendait que Jean-Sans-Peur l'aimait passionnément. Rôelle ou fausse, cette version était accréditée et la comtesse ne cherchait pas à la démentir. Elle avait accompagné le duc à Montereau et semblait désirer avec impatience l'entrevue projetée entre le dauphin et le fils de Philippe-le-Hardi.

—En avant, messeigneurs ! cria-t-elle, en se tournant vers sa suite ! allons prendre soulas et esbattements au castel en attendant le retour de notre bien-aimé duc de Bourgogne. Héraults, dispersez les truands !

Puis elle piqua des deux avec tous les siens et traversa la multitude au galop.

—Maudite créature, puisses-tu être broyée, déchirée et les chiens dévorer ta chair, comme il est écrit de Madame Jézabel, épouse d'Achab, marmotta le docteur-barbier en la voyant passer.

III.

LE MEURTRE.

Au confluent de la Seine et de l'Yonne se trouvait un pont en bois. Ce pont avait été choisi pour théâtre d'une conférence entre Jean-Sans-Peur duc de Bourgogne et le dauphin fils de Charles VI, héritier présomptif de la couronne de France. Le but de la conférence était une alliance pour repousser l'invasion de Henri V, qui, après avoir pris Rouen et Pontoise, menaçait Paris, malheureuse capitale dépeuplée par les guerres civiles et livrée à une affreuse misère. Si l'alliance eut été conclue entre les partis si longtemps rivaux, il n'est pas douteux que le royaume entier en aurait profité. La réunion des forces vives de l'état aurait suffi pour repousser les envahisseurs. Mais à une extrême faiblesse, le dauphin joignait une ambition démesurée. L'entourage du jeune Charles considérait avec effroi cette paix qui allait lui enlever son pouvoir et livrer le prince aux influences du Bourguignon : il était disposé à empêcher son exécution, comme il avait empêché l'exécution du traité signé à Corbeil ; bien plus, il se résolut à faire assassiner Jean-Sans-Peur.

En conséquence, par l'entremise de la dame de Giac, on détermina le duc à se rendre à Montereau pour y conférer avec Charles. Un vaillant capitaine, Tannegui-Duchatel, qui avait pris cause pour la faction d'Orléans, se chargea du meurtre et le jour de l'entrevue fut fixé au 10 septembre 1419. (*)

Il était environ trois heures. Le duc Jean se dirigeait vers le pont de Montereau, avec une vingtaine de ses féaux. Il avait un costume de cour, portant petit bonnet à la mode du temps, robe de couleur sombre sous laquelle s'agrafait une cotte de mailles en acier, haut de chausses de parade, et bottes éperonnées. A ses côtés on remarquait son chambellan.

—Je le répète, monseigneur, lui dit celui-ci, comme ils approchaient ; imprudemment vous vous fourvoyez. Félonie est héréditaire chez les Armagnacs. M'est avis que piège, les mécréants vous tendent !

—Charles, mon cousin, n'oserait, répondit le duc.

—Vous le confesserai-je ? de tristes pressentiments agitent mon esprit. Rétrogradez, monseigneur, cela vous est loisible encore.

—Onc, ne commettrai telle lâcheté, répliqua Jean, d'un ton intrépide. Promesse ai faite, promesse tiendrai.

Le chambellan branla la tête.

Déjà la petite troupe atteignait la tête du pont. A l'autre rive apparaissait une semblable troupe.

—Arrêtez ! dit le duc.

Il mit pied à terre, jeta les rênes de son cheval à un page et s'avança fièrement sur le pont avec quelques seigneurs. Des cavaliers de l'autre troupe mirent également pied à terre et marchèrent à la rencontre des premiers. De leur nombre étaient Tannegui-Duchatel, et les deux hommes d'armes avec qui nous avons lié connaissance à l'hôtellerie des *Bons Soudards*.

Arrivés en présence, le prince et le duc se saluèrent. "Puis, dit la chronique, "messire Tannegui-Duchatel s'approcha, fit un signe en disant : "Il est temps !" Et "s'érit le dit duc d'une petite hache qu'il tenait en sa main, parmi le visage, si roidement "qu'il chut à genoux et lui abata le menton. Et quand le duc se sentit s'êru, mit la

(*) Quelques historiens prétendent que l'entrevue eut lieu le 26 août 1419 ; mais cette date nous paraît controuvée.

“ main à son épée pour la tirer, et se cuida lever pour lui défendre, mais incontinent, du dit Tanneguy comme d'aucuns autres fut séru plusieurs coups et abattu à terre comme mort. Et prestement un nommé Olivier Layet, à l'aide de Pierre Fratier, lui bonta une épée par dessous son haubergeon tout dedans le ventre..... ainsi et par cette manière fut le dit duc de Bourgogne cruellement mis à mort.....

“ Après ce que le dessus dit duc de Bourgogne fut mis à mort, comme dit est, il fut tantôt par les gens du dauphin revêtu de sa robe et de son haubergeon, de ses anneaux et de toutes autres choses, réservé son pourpoint et ses housseaux et demeura sur la place jusqu'à minuit, qu'on le porta sur une table dedans un moulin assez près du pont et le lendemain matin fut mis en terre en l'église Notre Dame devant l'autel St. Louis, a tout son dit pourpoint et ses housseaux, sa barette tirée sur son visage, et lui fit-on prestement dire douze messes.”

(ENGUERRAND DE MONSTRELET.—*Chapitre IX—XX.*)

IV.

EPILOGUE.

“ Ainsi, s'écrie un des biographes du duc, mourut ce prince brave, sage, grand dans son caractère et dans ses actions.” Il était âgé d'environ quarante-huit ans et jouissait d'une santé florissante. Jean avait de nombreux défauts; mais il les rachetait par d'éminentes qualités. Son immense popularité en est la preuve. Un historien impartial, Théophile Lavallée lui a rendu pleine justice. Laissons-le parler.

“ Jean embrassa la cause du peuple et sa lutte avec la maison royale se mêla à la querelle de la démocratie naissante contre l'aristocratie dégénérée... Il dénonça la mauvaise administration du roi Louis... Le peuple embrassa sa cause avec enthousiasme. C'était un prodige qu'un prince se séparant résolument de sa caste pour travailler aux intérêts populaires, cherchant à fonder sa puissance, non par de grands coups d'épée mais en s'alliant au peuple;—il ne fallait pas être médiocrement ambitieux pour jouer ce rôle, Jean osa l'entreprendre, et c'est bien moins à ses crimes qu'à la haine calomnieuse que la noblesse lui voua comme transfuge qu'il doit sa mauvaise renommée.”

Pour corroborer l'assertion de cet amour que les masses témoignaient à Jean-Sans-Peur, nous ajouterons les documents suivants qui compléteront d'ailleurs notre récit.

Montereau ayant été prise par les Bourguignons au mois de Juin de l'année suivante, les gens du duc de Bourgogne allèrent par l'avertissement d'anciennes femmes de la ville au lieu où était enterré le duc Jean de Bourgogne, et là, présentement, mirent sur la tombe un drap d'église, allumèrent à chacun bout de la dite tombe un cierge; et, le lendemain, par le duc de Bourgogne, fils d'iceluy duc trépassé, furent envoyés plusieurs notables chevaliers et écuyers de son hôtel pour faire déterrer et le reconnaître le dit duc, lesquels, venus là, comme ordonné leur avait été, le firent mettre dehors. Mais pour vrai c'était piteuse chose à voir; et avait encore son pourpoint et ses housseaux et brièvement il n'était homme là étant qui put s'abstenir de pleurer. Finablement en tel état, fut de nouvel remis en un cercueil de plomb plein de sel et d'épices; et fut porté en Bourgogne enterré en une église de Charreux dehors Dijon, que jadis avait fait fonder le duc Philippe, son père, et là fut mis emprès lui par l'ordonnance du duc Philippe son fils.”

(ENGUERRAND DE MONSTRELET.)

St. Remy s'exprime ainsi :

“ Et le lendemain matin feust mis en terre de l'église Nostre-Dame, devant l'autel Saint-Loys, en ce mesme estat, où il estoit; et firent dire aucunes messes.

“ En un tel estat fut mis en un cercueil de plomb, garny de sel et espices, et de là porté en Bourgogne enterré en l'église.

“ En icelle fosse dont il feust tiré, feust mis dedans messire Butard, bastard de Croy, qui à l'assaut et prise de la ville feust tué.”

(MEMOIRES DE ST. REMY.—*Chapitre CII.*)

D'autres sont plus explicites ; écoutez-les :

“ Il leur feust monstré (aux Bourguignons) le lieu par ces pauvres femmelettes, en l'église principale de la ville, où elles les menèrent jusqu'à mettre le pié dessus. Dont incontinent attendris de couraige, quand ils virent la terre encore toute freische et rudement gettée dessus sans aucune révérence de sa personne, en soupirs et genusons, prindrent un drap noir pour cette première fois, et l'espandirent dessus, et y mirent en croix quatre cierges allumés, en remembrance au moins de son très hault nom. Et ce fait s'en allèrent vers leur prince, le duc Philippe, qui le lendemain renvoya beau coup de notables et de haulte seigneurie pour le faire desterrer. Et de fait feust desterré et trouvé getté inhumainement tout chaussé et vestu, au moins, en pourpoint et des housseaux ; dont les voisins, ses serviteurs jadis et ses subjects, avec plusieurs cris et lamentacions, semblaient fondre en pleurs, et désiraient à nettoyer ses playes en leurs larmes ; lesquelles, comme aucuns relatent, au descouvrir, rendaient sang nouvel et frés, comme si hier eust esté tué.”

(GEORGES CHASTELAIN.—*Chronique de Sir Philippe.—Chapitre XLVI.*)

“ Ce temps pendant aucuns de la maison du duc de Bourgogne, furent conduits par certaines bourgeoises de la ville à l'église Nostre-Dame, devant l'autel St. Loys, où avait esté légèrement enterré le corps du feu duc Jean, après ce meurtre horrible : au quel lieu estant arrivés, firent incontinent mettre un drap, où poille mortuaire sur le lieu, où gisait le corps, faisant allumer du luminaire aux bouts d'icelle tombe. L'endemain le duc, fils du duc défunt, envoya des gentilshommes de sa maison pour reconnaître le corps du duc son père et le faire desterrer : lesquels étant venus au dit lieu, firent avec une grande révérence et tristesse desterrer et lever le dit corps de ce lieu. Et au vray dire, c'était piteuse chose à voir que le corps de ce grand prince, cousin germain du roy de France, ainsi deschiré et bourelé. Il avait encore son petit bonnet ou calotte, sur son visage ; qui couvrait la playe qu'il aurait reçü de la main et hasche de TanneGuy du Chastel, les boyaux lui sortaient, par les coups que lui donnèrent au ventre Olivier Layet, et Jean Fratier : et encore estant vestu de son pourpoint et ses hottes. Telle estait la pitié de ce spectacle qu'il n'y avait homme qui peust y contenir larmes. Enfin prindrent le corps, et fut remis en un cercueil où chasse de plomb, pleine d'espices, drogues, sel, choses aromatiques, et mené en grand deuil jusques à Dijon, et inhumé en l'église et couvent des Chartreux hors de la ville, au cœur d'icelle église fondée par feu Philippe-le-Hardy, fils du roy Jean, son père, où depuis lui fut faite magnifique et royale sépulture, avec sa statue, et remembrance de relief, au naturel, fort belle, comme l'on la voit encore de présent, sous laquelle est une belle vouste, ou encore l'on peust voir les corps des ducs tout entiers, conservés curieusement par la faculté et la vertu des drogues qui gardent les dits corps de corruption.”

(PARADIN.—*Annales de Bourgogne.—Livre III.—Page 659.*)

Depuis quelques années le tombeau de Jean-Sans-Peur a été transporté du couvent des Chartreux au musée de Dijon, et placé à côté de celui de son père, Philippe-le-Hardi. Nous engageons tous les voyageurs qui visiteront l'ancienne capitale de la Bourgogne, à accorder un moment d'attention à ces monuments, car, outre qu'ils parlent longuement à l'esprit, ce sont de magnifiques échantillons de la sculpture ancienne.

(*Montréal, Novembre 1853.*)

H. EMILE CHEVALIER.

UNE FORTUNE D'AMBASSADEUR.

A ALEXANDRE DUMAS.

Ces jours derniers, on annonçait que M. Soulé, ambassadeur des États-Unis, traversait Paris, pour se rendre à Madrid. Au même moment, vous nous donniez, sur Alphonse Rabbe, un chapitre de vos beaux mémoires, et vous ne saviez pas, vous qui savez tout, que, ce jour-là, le hasard, le plus habile des metteurs en scène, faisait un tour de son métier, et accolait deux noms, oubliés depuis vingt-quatre ans, deux hommes qui se sont rencontrés, les mains dans les mains, l'un commençant sa vie par l'espérance, l'autre la finissant dans le désespoir : Alphonse Rabbe et Soulé !

Quand la fortune veut se donner la peine de seconder l'intelligence, elle ménage des échelons invisibles à ses protégés ; ce n'est que lorsqu'ils arrivent bien haut qu'on aperçoit les échelons.

Un jour, il y a un quart de siècle environ, je traduisais, dans le cabinet d'Alphonse Rabbe, une histoire de l'Eglise, écrite en latin allemand par un Hongrois. Rabbe m'avait confié ce travail. Un jeune homme entra ; c'était Soulé. Il avait vingt-un ans, comme tout le monde alors ; il était fort maigre, comme vous l'étiez aussi, comme je le suis encore ; mais il était poitrinaire ; ce qui le distinguait de nous tous.

Alphonse Rabbe se leva, et l'accueillit avec cette grâce charmante qui ne l'abandonnait jamais.

— Monsieur Rabbe, — lui dit Soulé d'un ton de voix si doux qu'on croyait entendre une jeune fille, — je vais publier une revue, le *Nouvel nain jaune*, et je compte sur vous pour des articles. Je paraîtrai tous les cinq jours, et je suis en mesure de pouvoir offrir aux écrivains, et surtout à vous, des conditions honorables.

Je suspendis ma traduction pour écouter l'entretien, comme font toujours les secrétaires indiscrets.

— Monsieur, répondit Rabbe, vous me voyez au désespoir d'accueillir votre si obligeante proposition par un refus. Mais voici mon excuse. Je me suis engagé à donner quatre articles par mois à mon ami Chatelain, du *Courrier français*, et à livrer à mon éditeur Lecointe mon manuscrit de *l'Histoire de Russie* ; j'y travaille nuit et jour ; je prends dix tasses de café tous les soirs pour ne pas dormir.

— Cependant, dit Soulé, vous me laissez quelque espoir pour l'avenir ?

— Oh ! certainement, Monsieur,

— Alors, je puis vous laisser mon adresse, rue des Tournelles, 57 ; le bureau de mon journal est rue Croix des Petits Champs, 27.

— Avez-vous déjà des collaborateurs sur lesquels vous puissiez compter ? demanda Rabbe.

— Oui, j'ai un jeune homme de grande espérance, M. Léon Halevy et M. Santo-Domingo, qui arrive de Rome, et qui a la tête remplie d'articles contre les ultramontains.

— Avez-vous lu quelquefois, demanda Rabbe, un journal hebdomadaire, intitulé le *Masque de fer* ?

— Oui, Monsieur.

— Savez-vous qui rédige ce pamphlet ?

— Non, et personne ne le sait ; on dit qu'il est rédigé par une société d'anonymes.

— Eh bien ! un ami vient de m'affirmer que je dois être attaqué dans ce journal. D'abord, je me propose de leur briser leur masque sur le visage, à ces anonymes, et après, puis-je compter sur votre *Nain jaune* pour achever de les anéantir ?

— Vous pouvez disposer de mon journal et de moi, dit Soulé avec une voix si douce qu'il était impossible de supprimer une étincelle d'énergie dans le cœur de cet enfant.

Soulé partit.

Pendant cette conversation, j'avais fait toutes sortes de signes à Alphonse Rabbe pour lui faire comprendre de me lancer dans la rédaction du *Nain jaune* ; mais Rabbe était un de ces hommes qui ne comprennent rien à la pantomime, par respect pour la langue ; il laissa parler Soulé sans songer à me recommander à sa bienveillance. J'avais pourtant bien besoin de cette branche de salut ; je venais d'arriver du fond de ma lointaine province, et avec le bagage de Bias, cet antique ennemi des douaniers. Alphonse Rabbe m'avait donné la seule hospitalité qu'il pouvait m'offrir dans son indigence. J'étais le seul convive de ses modestes repas, et je travaillais chez lui à des traductions ennuyeuses, depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Rabbe m'avait reconnu une aptitude exclusive pour les traductions ; il me promettait une place honorable après Desfontaines et Bitaubé. Aussi ne songea-t-il point à me recommander à Soulé comme rédacteur de son journal ; aussi fut-il étonné d'entendre l'étrange proposition que je lui fis en ces termes : " Donnez-moi une lettre d'introduction pour M. Soulé."

Après quelque hésitation, il me la donna, et à cinq heures du soir, je cours à la rue des Tournelles, 57.

Le temps était affreux : la neige tombait comme un déluge blanc : les omnibus n'étaient pas inventés. J'arrivai chez Soulé, vêtu d'aubâtre de la tête aux talons, et transi comme un oranger transplanté en décembre, rue des Tournelles, au Marais de Paris.

Soulé me fit l'accueil le plus bienveillant ; toutefois, il laissa percer un léger sourire ironique quand je lui dis le nom de mon pays. A cette époque, trente écrivains, mes compatriotes, n'étaient pas en-

core arrivés à Paris. J'avais le malheur de supporter seul le poids des fines épigrammes contre la Cannebière et le Mistral.

Soulé passa outre, et me demanda un article comme essai.

J'entrepris aussitôt cette œuvre grave, destinée au *Nouveau Nain jaune*; je la copiai trois fois; j'ornai le manuscrit définitif de dessins à la plume, ayant la prétention de figurer des oiseaux fantastiques, et, le lendemain à deux heures, je me rendis au bureau du journal, rue Croix-des-Petits-Champs, 27.

Cinq personnes étaient réunies dans le cabinet de rédaction, Soulé, Santo-Domingo, Léon Halevy, Lucasson, et un auteur de tragédies inédites. Au moment où j'entraî, ce poète, resté inconnu, déclama une tirade d'*Asdrubal*. Cela me parut imposant.

C'était le récit final; on y racontait au consul Néro, après la bataille du Métaure, la défaite d'*Asdrubal*, et la chute de sa tête sanglante dans le camp des Carthaginois.

Soulé adressa quelques compliments railleurs au poète tragique, qui sortit pour se présenter comme candidat à l'Académie, en concurrence avec M. de Frayssinous, évêque d'Hermopolis.

Le moment devenait solennel pour moi. Soulé me demanda si j'apportais mon article; je le lui présentai d'une main timide et glacée; j'avais intitulé mon essai: *Horace à Tibur*. Soulé le lut à haute voix, et le lut très bien. Santo Domingo et Halevy m'adressèrent des félicitations. L'article fut imprimé le lendemain, et Soulé m'assura un traitement fixe, qui, à mon point de vue de jeune débutant, me rendait millionnaire à jamais.

Les rapports d'Alphonse Rabbe et de Soulé devinrent très fréquents; le *Nain jaune* avait une tendance à combattre la jeune école qui se levait aux rayons de MM. de Lamartine et Victor Hugo. Alphonse Rabbe, qui admirait passionnément ces deux poètes et savait par cœur leurs premiers vers, donna un article romantique au *Nain jaune*, et Soulé l'inséra, malgré une vive opposition d'intérieur. A cette époque, le célèbre critique Hoffmann consacrait hebdomadairement un article tétrastyle à l'auteur des *Orientales* et le poursuivait de ses plaisanteries. Un journal, alors célèbre, écrivait cette phrase, à propos du *Childe-Harold*, de M. de Lamartine: *Il me semble voir un sot moine osant toucher à la lyre du grand Byron!* La toile de Géricault, le *Naufrage de la Méduse*, trouvait enfin un cadre, et on la saluait ainsi: *O progrès de la peinture! la terre glaise remplace la couleur! la brosse remplace le pinceau.* Rossini se levait, et les maîtres de l'art écrivaient ceci: *M. Rossini aura beau faire, il ne sera jamais qu'un petit discoureur en musique;* et une biographie, rédigée par quatre célébrités du temps, contenait cette phrase prodigieuse: *A cette époque, M. Rossini avait donné ORELLO, SEMIRAMIDE et quelques ouvrages plus faibles encore!*—On criait de tous côtés que le goût était perdu en France; qu'il n'y avait plus ni poésie, ni peinture, ni musique, comme on criait sous Louis XIV, sous Louis XIII, toujours en regrettant les hommes morts; comme Bavius et Mævius criaient sous Auguste, à la barbe de Virgile et d'Horace, en regrettant Ennius le divin; comme on crie aujourd'hui, comme on criera dans la vallée de Josaphat, en regrettant l'Antechrist. Les vivants vivent, c'est leur tort.

Dans mon ingénuité juvénile, je ne comprenais rien à ces cris. M. Victor Hugo me ravissait, et son *Moïse sur le Nil* me produisait l'effet de l'éplogue de Gallus. Je savais tous les poètes par cœur, surtout Virgile; je n'accordais à personne le privilège d'être plus classique que moi; j'improvisais des vers latins comme au temps de Vanière et de Vida, et la colère des classiques était pour moi de l'hébreu. Grâce aux munificences de Soulé, je ne manquais pas une représentation des Italiens; je savais par cœur, depuis la première note jusqu'à la dernière, les opéras de Rossini, comme les vers de Virgile; je pleurais de joie en écoutant ce fleuve de mélodies tombé des Apennins, et je me demandais dans quelle ville de la Pentapole maudite étaient nés ces hommes qui n'adoraient pas les femmes célestes, créées par le divin maître italien! Soutenu par Alphonse Rabbe et par Soulé, je commençai ma série de paradoxes, en défendant toutes les jeunes gloires naissantes contre la jalousie des agonisants, et les colères du bon goût.

Si le *Nain jaune* eut été un simple journal littéraire et artistique, Soulé ne serait pas aujourd'hui ambassadeur des Etats-Unis; heureusement pour lui, son journal était politique et très vif dans son opposition.

« Je voudrais bien avoir un petit procès, un procillon, » me dit un jour Soulé. Ce vœu fut exaucé par le procureur du roi, grâce à un article de Santo Domingo.

Cet article excita une vive rumeur; il attaquait une loi votée par la chambre, une loi oubliée aujourd'hui.

Soulé avait le vague pressentiment de son avenir; il bondit de joie en recevant la feuille timbrée qui l'invitait à une séance du tribunal et lui annonçait une condamnation inévitable. Le grand jour venu, Soulé se rendit au Palais-de-Justice d'un pas triomphant; il marchait à une ambassade, sous la conduite du hasard.

— Son jeune ami, Lucasson me disait, les larmes aux yeux: *Pauvre Soulé! voyez comme il est pâle!* Cette journée le tue; il ne vivra pas!

En effet, lorsqu'il se leva pour répondre aux questions du président, Soulé me parut beaucoup plus pâle que de coutume; un petit souffle eut été à peine soupçonné dans ce corps frêle que l'émotion de ce jour devait renverser sur le lit des poitrinaires agonisants.

Selon l'usage, le réquisitoire du procureur du roi fut érasant; jamais ce magistrat n'avait vu un pareil crime, et un si grand criminel; il appela sur cette jeune tête toutes les rigueurs de la loi, et même plus.

Charles Ledru défendit très éloquentement le futur ambassadeur.

Puis, Soulé prit la parole pour se défendre lui-même.

Alors le pâle et frêle jeune homme se révéla à nous tous sous un jour nouveau; jusqu'à ce moment, le diapason de sa voix ne s'était jamais élevé au-dessus des notes les plus tranquilles; son visage avait toujours gardé une sérénité douce et enfantine; tout à coup, Soulé se métamorphose: sa voix

devient stridente, son visage s'anime, ses yeux lancent des éclairs ; il improvise une éloquente colère qui ne défend rien et qui accuse ; il lance aux juges des fusées d'épigrammes à brûle-pourpoint ; il renverse enfin, pour s'engloutir, l'habile échafaudage de Charles Ledru, son avocat.

Le tribunal demeura impassible, rendons-lui cette justice, mais, pour un article métaphysique et incompréhensible de Santo-Domingo, il condamna Soulé à trois ans de prison.

Lucasson, assis à côté de moi, faillit s'évanouir : — Trois ans ! dit-il, ce n'est pas la prison, c'est la mort ; le pauvre garçon ne passera pas la nuit ! et Lucasson pleura.

Nous sortîmes du tribunal ; Soulé s'appuyait sur le bras d'Alphonse Rabbe, qui lui disait :

— Mon jeune ami, on accepte la mort, mais on n'accepte jamais la prison.

— Vous avez la ressource de l'appel, disait Léon Halévy.

— Belle ressource ! disions-nous tous.

Soulé gardait le silence et paraissait disposé à suivre l'avis d'Alphonse Rabbe, qui lui citait Virgile, *Heu ! fuge !*

On se rassembla chez Soulé, et on tint conseil. Soulé paraissait très abattu, mais plutôt par une souffrance physique très aigüe que par la condamnation. Trois ans de prison, c'était la mort pour le pauvre poitrinaire, comme Lucasson l'avait dit ; cela fut admis à l'unanimité. Un remède seul restait, la fuite ; mais comment fuir ?

Armand Carrel dit : Lorsqu'en 1823, je me trouvai compromis dans la conspiration de Caron, à Marseille, je ne balançai pas un moment, je pris la fuite, et vous voyez que cela m'a réussi.

— Oui, dit Rabbe, mais, mon cher Carrel, quand étiez vous en un port de mer et surveillé par une police marseillaise de 1823 ; je la connais ; vous étiez dans un port de mer et surveillé par un conspirateur, et elle fume toujours.

— C'est juste, dit Armand Carrel, et ma fuite ne trouva aucun obstacle. J'étais déguisé en pêcheur catalan ; trois amis m'accompagnaient : François Vigne, Chevillard et Jean-Jacques Prat. Nous montâmes à bord d'une felouque de Barcelone, et le tour fut fait.

— Il nous manque la felouque de Barcelone, dit Soulé.

Barthélemy, qui bientôt devait être mon collaborateur pour tant d'alexandrins, n'avait encore rien dit dans ce conciliabule. — Ecoutez, dit-il à Soulé : je suis arrivé hier d'Angleterre, voici mon passeport ; lisez mon signalement ; il peut très bien vous être appliqué. Nous avons la même taille, le même nez aquilin, les mêmes cheveux noirs. Nous n'avons point de signes particuliers. Voilà mon passeport ; lisez et partez.

Ici, le hasard s'élève à la hauteur d'une intelligence.

Soulé prend le passeport, lit le signalement, serre la main de Barthélemy et s'écrie : Vous êtes ma Providence ! je pars cette nuit.

M. Achille Vaulabelle, qui se disposait à acheter une étude de notaire, en ce moment, acheta le *Nain jaune*, et débuta ainsi dans la carrière des lettres, qu'il a parcouru depuis avec éclat, comme historien.

Nous fîmes nos adieux à Soulé ; il partit avec son faux passeport, arriva en Angleterre, puis, s'embarqua pour les États-Unis, où il ne tarda point à se faire un nom dans le barreau. Les symptômes de phthisie disparurent dans l'atmosphère du Nouveau-Monde, et une santé robuste vint en aide à l'honorable ambition de l'avocat français de New-York. Soulé s'est marié avantageusement, il a fait fortune ; il a reçu des lettres de naturalisation ; il est devenu le plus éloquent des membres du congrès ; enfin, il a traversé Paris l'autre jour avec le titre d'ambassadeur.

Probablement, M. Soulé aura fait une visite à la maison, 27, rue Croix-des-Petits-Champs, s'il n'a pas oublié ce numéro.

Cette histoire ne veut pas donner aux jeunes gens la recette qui fait les ambassadeurs. Depuis Soulé, nous avons été condamnés par centaines aux dernières années de la Restauration ; aucun de nous n'est devenu ambassadeur. Le hasard ne combine ces choses qu'une fois. J'ai dans l'idée que la fortune de Soulé n'est pas arrivée à son dernier échelon. Cet homme jouera un rôle beaucoup plus grand ; je crains même qu'il ne nous brouille un jour avec l'Amérique, et qu'il nous rende le passeport de Barthélemy :

Puisse l'avenir me donner tort !

MÉRY.

PENSÉES.

Il y a des gens malheureux. Christophe Colomb ne peut attacher son nom à sa découverte ; Guillotin ne peut détacher le sien de son invention.

Les révolutions sont commencées par des hommes que font les circonstances, et terminées par des hommes que font les événements.

Les grands hommes sont les coefficients de leur siècle.

La dernière raison des rois, le boulet. La dernière raison des peuples, le pavé.

Les rois ont le jour, les peuples le lendemain.

VICTOR HUGO.

GAZOUILLERIE.

I.

Le chant matinal du coq m'éveilla. A travers les fenêtres de ma chambrette, l'aurore montrait son brillant visage, encore à demi voilé sous une gaze légère et le soleil, rougissant à l'horizon, chassait les dernières brumes de la nuit.

Je me levai, me vêtis à la hâte et courus respirer l'air balsamique des champs.—Connaissez-vous plaisir plus suave que celui qu'on éprouve au sein d'une de nos riches campagnes du Canada en assistant au lever de l'astre du jour, quand toutes choses sont empreintes d'une poésie grandiose et simple à la fois, quand tout parle d'amour, de bonheur, d'égalité universelle, depuis ce globe lointain qui verse les torrents de sa lumière bienfaisante sur grands et petits, riches et pauvres, jusqu'à cet humble brin d'herbe que foulera le soulier ferré de l'habitant aussi bien que la botte vernie du citadin; depuis cet hôte des bois qui distille ses perles liquides dans l'espace jusqu'à cette brise odoriférante qui nous apporte les senteurs de la prairie. Oh! arrêtons-nous un instant, prêtons l'oreille à tous ces murmures cristallins; enivrons-nous de ces parfums caressants! Nature que tu es belle, que tu es aimable, alors que tu quittes la couche mystérieuse, d'ombre et de rosée!

Le cœur plein d'indicibles sensations, je me pris à cheminer doucement du long du chemin qui traverse le village de L****. Je m'étais résolue à diriger mes pas vers ses chutes romantiques; mais absorbée par le flux de mes pensées, je pris un sentier à gauche et ne tardai pas à m'enfoncer dans les profondeurs d'un vallon. Bientôt le glou-glou d'une cascade m'arracha à cette préoccupation intime; je levai les yeux. Jugez de ma surprise! devant moi, une plaine émaillée de paquerettes, déroulait les plis de son manteau festonné à droite par le sentier, à gauche par les méandres d'un ruisseau, et venait s'épanouir au milieu des plantes aquatiques d'un petit étang. Le vallon courait se perdre sous le dais ténébreux des érables et des hêtres. Sans une modeste cabane de branchages élevée au bord de l'étang, on eût dit un de ces paysages féériques dessinés dans les *Mille et une Nuits*.

Solitude charmante qui invitait à la rêverie! Je m'avançai lentement, bien lentement, car je craignais de laisser s'évaporer les émotions qui inondaient mon âme. Arrivée près de l'étang, je remarquai une source vive qui l'alimentait de ses ondes diaphanes.

Pourquoi donc la vue de cette source ennuagea-t-elle la sérénité de ma béatitude? Rien de plus joli, de plus agréable que ce filet d'eau argenté qui jaillissait sous une ombrelle d'églantiers? Il est, je crois, des pressentiments qui ne trompent jamais. Il me sembla soudain que ce petit berceau, s'il pouvait parler, raconterait une mélancolique élégie. Je m'enfuis. Que voulez-vous, j'avais un serrement de cœur et des larmes brûlaient sous ma paupière. A l'autre bord de l'étang je trouvai la hutte de branchages; j'y pénétrai, et, m'assoyant sur une pierre, me berçai sur l'esquif de la méditation.

II.

Depuis combien de temps songeais-je, je ne le sais. Mais, tout à coup, une main s'appuya sur mon épaule, je dressai la tête. Une femme, aux regards ternes, vagues, aux traits flétris par la souffrance, m'examinait curieusement.

Blanche était sa robe, blanches étaient ses joues.—Était-ce une plaintive sylphide? Était-ce une des blondes vierges du poète? Était-ce la Marie de Sterne?

Etourdie par cette apparition subite, je fermai les paupières.

"Écoute!" me dit la pauvre enfant.

Et, d'une voix angélique, elle soupira:

III.

"Bruyère!—Nom suave et odorant comme une guirlande de genets, nom parfumé qui évoque à l'esprit de riantes images de verdure, de fraîcheur, d'amour!—Bruyère! appellation caractéristique qui fut donnée à une délicieuse jeune fille, à cause de sa passion pour les fleurs—ces délicates filles de la nature végétale!

"Toute petite, enfant, elle aimait à orner sa soyeuse chevelure bouclée d'une couronne de paquerettes et de coquelicots; puis c'étaient des bouquets de bleuets et de roses sauvages qui ornaient son sein virginal, puis des iris à la douce senteur, puis... que sais-je

moi ? Cette profusion de trésors embaumés, dont chaque saison diapre la mantille des champs. Mais si belles, si odoriférantes qu'étaient les roses et les paquerettes, moins belles, oh ! bien moins belles, bien moins odoriférantes elles étaient que la charmante Bruyère !

“ Enfant de la mère commune, elle se complaisait sous le dais ombreux des grands arbres, au milieu des bois touffus, et là, souvent, elle passait des journées entières, en sevelie dans des réflexions au-dessus de son âge.

“ Sa première jeunesse fut heureuse, oui, bien heureuse, allez ! mais son bonheur, hélas ! fut fragile et éphémère, comme sa mortelle enveloppe... Sans trop comprendre le monde, elle l'évitait par instinct ; car, malgré sa candeur, elle sentait, l'intelligente Bruyère, qu'une tache originelle macule le manteau d'apparat que revêt l'humanité pour voiler ses hideuses infirmités.

“ Quand plus tard le printemps de la vie, épanouit d'avantage les lis de son jugement, Bruyère éprouva le désir d'élever une éternelle barrière entre elle et ce monde trop mesquin pour comprendre les flots de poésie qui débordaient son cœur. Pourtant, elle aurait voulu demeurer dans ses bocages de chèvre-feuille, au sein de la grandiose solitude de la forêt... La société le défendait !

“ Une autre retraite s'offrit à Bruyère—le cloître ! Ces murs élevés sont si froids, l'atmosphère qu'on respire est si glaciale !

“ Mon Dieu, qu'il y a loin de cette prison, à la liberté des champs, de cet air vicié, aux parfums balsamiques caressés par la brise ! Pauvre, pauvre Bruyère !

“ Elle tombe malade ; il faut quitter l'asile du repos, comme dit le monde,

“ Elle fut guérie, et ce fut malheur ! Pauvre, pauvre Bruyère, plutôt au ciel que tu te fusses félicité à ce moment, que de peines tu aurais ignorées !

“ Le détail de ses afflictions serait trop douloureux à raconter, il faudrait pour les écrire une plume, trempée de larmes, et hélas ! l'amertume a tari la source des miennes depuis qu'elle m'a sangloté sa triste histoire, la pauvre Bruyère !

“ Après seize ans d'absence, je l'ai retrouvée au milieu du monde, de ce monde qu'elle avait tant en horreur ! mais isolée, mais asseulée comme au milieu d'un désert !

“ Cependant, dans cette solitude où elle vivait, dans cette solitude qu'elle s'était volontairement créée, parfois, au sein de son sommeil, elle étendait la main, pour chercher une main sympathique, elle dilatait son cœur pour recevoir l'expansion d'un autre cœur, et rien ! .. elle ne rencontrait rien... partout le vide, le sable et l'immensité !

“ Un jour, plus abattue que de coutume, Bruyère, la pauvre Bruyère, se laisse tomber sur son siège et s'endort d'un sommeil lourd... si lourd qu'elle n'entendait pas le murmure de paroles argentines tombant goutte à goutte dans son oreille...

“ Noémi n'était qu'un adolescent, mais il était facile de voir que, plus d'une angoisse avait effeuillé les corolles du soucis sur sa précoce jeunesse.

“ Il vint à passer près de Bruyère, la pauvre Bruyère endormie ; un instant il la regarda et il lui sembla qu'il l'aimerait.

“ Et il lui dit d'une voix timide :—Bruyère, Bruyère, ange du ciel, éveille-toi.

“ Et comme toujours, toujours elle reposait, sans que son sein palpitât au bruissement de cette voix, il ajouta d'un ton mélodieux :

—Ainsi que toi, sésaphique créature, ma vie est un désert aride ; mais vois, vois là-bas, les sentiers en fleurs ; vois les rustiques collines, la pente en est facile à parcourir ; viens, viens avec moi, je souffre aussi, viens me soulager ; tiens ! Bruyère, je pleurs, sens-tu ?—Viens essuyer mes larmes, ou du moins, viens y mêler les tiennes !...

“ Aperçois-tu, plus loin cet églantier ? Eh bien ! il ombrage une source limpide : donne-moi ton bras—ton bras si pur—appuie-le sur le mien, allons boire ensemble, et cette onde rafraîchissante deviendra pour nous l'eau de la vie...

“ Bruyère ne sommeillait plus et son sein bondissait, bondissait, mais elle n'osait ouvrir les yeux, croyant rêver comme toujours, et, voulant conserver son illusion. Au lieu d'étendre la main, suivant son habitude, elle la cacha dans les bouillons de sa blanche robe de mousseline.

“ C'était, toutefois, un délicieux adulte que Noémi : il était enthousiaste, mais raisonnable, poète et philosophe, expansif et réservé. A lui toutes les brillantes qualités,

à lui tous les brillants défauts ! Il avait déployé une ardeur extrême à s'élançer à tire-d'ailes dans la carrière des arts, et quoique mathématiquement riche de naissance, une secrète ardeur, un besoin intime lui faisaient une nécessité de multiplier ses travaux. Mais au milieu de cet exil qu'il s'était choisi, il comprenait qu'il lui manquait quelque chose, et c'est pourquoi il brûla d'offrir une largesse à Bruyère, et c'est pourquoi il brûla de s'en faire aimer !... Il est si bon d'être aimé... Pourtant il est bon d'aimer à son tour !...

« Enfin l'amie qu'il voulait à tout prix attacher à son existence laissa percer un rayon d'azur sur sa paupière demi close.

« Elle vit Noémi à ses genoux. Le songe doré avait reçu sa réalisation.

« Bruyère douta néanmoins. Elle crut à une fiction, et, craignant que le tableau ne changeât brusquement, elle s'enfuit loin de cette source, où il l'invitait à venir boire avec lui.

« Mais lui, confiant dans ses artifices, réussit peu à peu à se faire écouter. Sans se plaindre, un jour, triste et abattu, il arrive, en soupirant, se coucher aux pieds de Bruyère.

« A cette vue, sa tendre ami le relève et lui demande la cause de son chagrin.

— « J'ai soif, répondit-il tristement.

« Alors, alors, elle lui tend la main, la pauvre, pauvre Bruyère ! et tous deux courent à l'ombre de l'églantier étancher leur soif.

« L'arbrisseau ombrageait, il est vrai, une source féconde, mais, hélas ! il était couvert d'épines et Bruyère recula effrayée. Noémi prit soin d'arracher tous les dards acérés, de manière à ce qu'il n'eût resté plus que les fleurs, et alors Bruyère se désaltéra à longs traits de cette soif qu'elle comprimait depuis bien longtemps.

« Peu à peu les épines repoussèrent ; et comme Bruyère allait toujours boire à la source bienfaisante, elles lui causaient parfois de profondes blessures. Mais Noémi était là et, avec l'onde de la source elle-même, il pansait les blessures de sa compagne. Celle-ci lui dit un soir :

— « Bientôt ta soif sera assouvie, et, quand tu seras désaltéré, tu ne panseras plus les plaies de Bruyère, tu laisseras croître les épines de l'églantier ; puis lorsque la satiété sera venue, tu iras goûter à d'autres sources.

— « Que dis-tu ? répond Noémi ; Dieu nous préservera toujours de la satiété.

« Jeune homme volage, il se trompait lui-même. Deux jours après la satiété était venue, et il délaissait... l'églantier, la source et la pauvre Bruyère !

« Pauvre, pauvre, Bruyère ! la vie, un instant, parut te sourire, mais tu le vois ; le bonheur est une ombre insaisissable ; tu crois l'embrasser, et tu ne serres que le néant.

« Mais, en cet endroit, Bruyère a retrouvé les fleurs sauvages ; elle reste fidèle en demeurant près de l'églantier, et de ses faibles mains tâche encore d'en ôter les épines, espérant toujours atteindre la source où Noémi lui avait montré la vie.

« Un jour, elle souhaita de quitter ces lieux abandonnés par son ami. Elle marcha au hasard pendant longtemps ; enfin la fatigue l'obligea à s'asseoir.

« Elle choisit pour se reposer un tertre moussu au pied d'une haie d'aubépine, que dominaient de grands chênes. Le frissonnement voluptueux des feuilles, le gazouillement d'une fauvette, et le murmure lointain d'une cascade troublaient seuls le silence de la campagne, veloutée comme une robe de nacarat, sous les milliers de paillettes d'or versées par le soleil descendant à l'horizon.

« L'âme s'empregnait de langueur et de cette molle poésie d'amour, la plus harmonieuse de toutes les poésies, l'animalité cessait pour faire place au sentiment, l'animation s'abandonnait au sommeil... Il fallait rêver, dormir !

« Bruyère voulut rêver, Bruyère s'endormit !

« Dors, dors, pauvre, pauvre Bruyère, et si Noémi ne sait plus t'éveiller, puisses-tu dormir toujours ! »

IV.

La voix tremblante cessa de se faire entendre, j'ouvris les yeux. Rien autour de moi. J'étais seule dans la cabane. Avais-je été le jouet d'un rêve ? Était-ce un avertissement d'en haut ? — Alors j'aimais !

(Québec, Septembre 1853.)

MALVINA D...

L'Yankise.

Jeune fille, aux bras nus, aux yeux noirs comme ébène ;
 Aux doigts blancs, effilés,
 Au sein demi-couvert de gaze aérienne ;
 Aux cheveux déroulés ;

Yankise embaumée aux parfums d'Amerique,
 Douce comme l'encens,
 Voilée à tout regard, chaste et mélancolique,
 Comme un soupir d'enfant ;

A quoi rêves-tu donc à l'heure du silence
 Derrière un store bleu ?
 Est-ce à l'oiseau qui chante, ému, plein d'espérance,
 Est-ce au rayon de feu ?

Est-ce aux champs diaprés où, le soir, tes compagnes
 Se promènent long-temps ?
 Est-ce au nuage blanc frangé par les montagnes,
 Ou bien à tes vingt ans ?

Sans doute ton sourire est frais comme une rose ;
 Ton cœur est jeune encor ;
 Dis-moi quelle pensée en ton ciel est éclosé ?
 Dis-moi ton rêve d'or ?

A vingt ans, mon jeune ange, on commence à comprendre,
 Un livre au chiffre pur,
 A cet âge la voix devient suave et tendre,
 Et le coup d'œil moins sûr.

Qu'esfeuille donc ta main, ô belle puritaine ?
 —Une fleur du printemps.....
 Cette fleur ne dit rien à ta jeune âme en peine ?
 Oh ! tes doigts sont méchants !

Comme elle, passera ta couronne de reine
 Fanée en un seul jour.
 Mon bel ange, hâte-toi ! La vie est incertaine ;
 C'est l'ivresse d'un jour.

Révo-nous au bonheur ?—Le bonheur a des ailes
 Fuit et ne revient pas ;
 Notre âme disparaît, pareille à ces étoiles
 Qui s'éteignent là-bas.

La terre est un manteau lugubre et funéraire
 Qui couvre tour à tour
 Et l'enfant qui sourit, et la femme en prière,
 Et le rêve, et l'amour.

L'amour;... c'est le réveil de la fleur bigarrée ;
 Un beau rayonnement
 Sur l'herbe du matin et la rose enivrée,
 Sur le front d'un amant ;

C'est l'extase où l'on croit nager dans l'harmonie
 Et dans les bains ambrés,
 Où la langueur est molle, éternelle, infinie ;
 Où les corps sont serrés....

Mais l'amour dure une heure et ne laisse qu'une ombre,
 Au détour du chemin.
 Vous riez et chantez ?—L'horizon devient sombre,
 Et froide est votre main.

Que cherche donc ton doigt égaré sur le store ?
 Tu lèves ce rideau.
 Est-ce pour l'air si bon du soir ? ou bien encore,
 Pour regarder sur l'eau ?

Les baigneurs sont cachés sous les touffes de charmes,
 Et l'étranger demain
 Oubliant l'Yenkise à genoux tout en larmes
 Sera loin, oh ! bien loin...

J. GENTIL.



REFLEXIONS D'UN RAMONEUR.

(Pour la Ruche.)

Quelle différence y a-t-il entre un morceau de suie et l'esprit d'un fat ?—Aucune : Ils sont l'un et l'autre le produit de la fumée.

Pourquoi nous méprise-t-on généralement ?—C'est parce que nous regardons les gens de trop haut.

La nature est logique dans tous ses actes ; aussi est-il impossible de ramoner les cerveaux comme les cheminées, car il n'y aurait pas assez de ramoneurs sur la terre !

C'est surtout à mes confrères que s'applique le proverbe : « Il ne faut pas juger les gens sur la mine. »

Empereur et ramoneur sont sujets aux mêmes vicissitudes : Un simple coup de vent suffit à les précipiter du faite des grandeurs sur le pavé !

Le cœur d'une femme est comme le tuyau d'une vieille cheminée (pardon mesdames) ; tous deux sont affreusement noirs.

SAVOYARD.

(A continuer.)

FATALITÉ.



- Oh ! oui, vous m'aimez bien ! n'est-ce pas que vous m'aimez bien, Henriette ?
- Que trop, méchant !
- C'est donc demain ! demain ! mon Dieu ! comme c'est long ! que le temps passe lentement ! maudite aiguille, va ! elle marche comme une tortue ! Voyez, donc, mon amie ; il n'est que dix heures ! Encore douze heures !
- Vous êtes gentil, monsieur !
- Mais, ne comprenez-vous pas ?
- Je comprends que vous vous ennuyez près de moi.
- Moi ! O Henriette, si vous pouvez dire ça ?
- Eh ! vous avez sans cesse les yeux tournés vers la pendule.
- C'est vrai, mais.....
- C'est un signe d'ennui.
- Mauvaise !
- Enfin, convenez.....
- Oui, je conviens que les instants me paraissent démesurément longs ; je conviens que je voudrais en hâter le cours, voir cette soirée finie !
- Quelle amabilité ! Continuez, je vous prie.
- Voir le soleil se lever.....
- Si toutefois, il se lève demain.
- Le jour, si vous préférez.
- Ce serait plus logique, car il neige à plaisir, ce soir. Entendez-vous le sifflement des rafales, et le bruissement de la neige s'amoncelant sur les toits pour tomber sur le pavé.
- Que m'importe !
- Cela signifie qu'il ne sera pas beau demain.
- Le soleil luira pour moi.
- Vous êtes privilégié, Gustave.
- Oh ! oui, privilégié, c'est le mot, mon Henriette ! Vous avez consenti à m'épouser et demain.....
- Demain, vous commettrez une folie.
- Le plus bel acte de mon existence.
- Croyez-vous ?
- Ne raillez-pas, mon amie. L'amour est l'ennemi de la plaisanterie. Je vous aime tant, regardez-moi, Henriette ! Tenez, je suis à vos pieds ; je les baise, que ne m'est-il possible de vous exprimer l'immense quiétude dont mon cœur est inondé en songeant que demain, dans quelques heures.....je serai le plus fortuné des hommes. Quelle félicité pour tous deux, ma bien-aimée ! Nous nous aimons tant...Etre à nous, rien qu'à nous...Nous voyez-vous, le soir, tendrement assis l'un près de l'autre, à côté d'un bon feu pétillant, alors que tout est froid au dehors, que la tempête gémit dans le tuyau de la cheminée et que la pluie clapote à petit bruit contre les vitres de notre fenêtre hermétiquement close. Puis, plus tard, un blond enfant, aux joues roses, aux cheveux bouclés.... le vois-tu, mon Henriette jouant sur tes genoux, me tendant ses petites mains.....
- La jeune fille rougit de pudeur et de plaisir.
- Bon Gustave, dit-elle ! mais il ne faudra pas oublier ces pauvres malheureux qui sont sans pain, et souvent sans abri !
- Oh ! non, non, nous ne les oublierons pas. Il est si doux de consoler les

affligés ! tu te chargeras d'accueillir les femmes, de leur donner de bons conseils et de l'occupation ; moi je prendrai soin des hommes.

—Béni soit le ciel qui nous promet toutes ces joies ! s'écria la jeune fille les yeux humides de larmes. Mais il se fait tard ; bonsoir, mon ami ; à demain !

—Déjà ! répondit Gustave d'un ton chagriné.

—Tout à l'heure, vous vous plaigniez que les instants ne coulaient pas assez vite.

—Un baiser, au moins, avant de nous quitter, mon Henriette.

La jeune fille, demi souriante, demi rougissante, tendit chastement le front ; les lèvres de son fiancé s'y imprimèrent, avec passion ; mais elle s'échappa bientôt en lui envoyant un signe d'adieu. Gustave l'accompagna du regard, puis il prit son manteau, et sortit.....

On était à la fin de février ; la température était humide et un verglas luisant comme un miroir diamantait les trottoirs, couverts de neige glacée par les froids précédents. D'intervalles en intervalles des avalanches s'abattaient avec de sourds fracas, du faite des maisons dans la rue.

Gustave R*** regagnait rapidement le logis qu'il occupait au bout du faubourg de Québec songeant que le lendemain il épouserait sa cousine Henriette qu'il idolâtrait, quand, parvenu vers l'extrémité de la rue Notre-Dame, un violent coup de vent suivi d'un horrible craquement le firent tressaillir. Il voulut hâter le pas. Hélas ! il était trop tard ! Un bloc de neige énorme se détacha du sommet d'un édifice et l'écrasa sous le poids de sa masse.....

Le lendemain soir, un glas funéraire annonçait aux habitants de Montréal que le pauvre Gustave R*** avait payé son tribut à la mort.

Trois mois après, Henriette D*** prenait le voile.

(Montréal, 29 Octobre, 1853.)

D. F***

LE DERNIER RENDEZ-VOUS.

Ainsi, demain brillante et parfumée,
 Au pied des autels, à genoux,
 Vous jurerez, vous que j'ai tant aimée,
 D'aimer toujours un autre époux :
 Moi je serai dans la foule indiscrete
 Quand passera le cortège joyeux
 Je serai seul attristé par la fête,
 Seul, essuyant les larmes de mes yeux.

Ces deux anneaux.—l'un est de votre mère,—
 De vous je les avais reçus ;
 Je vous les rends, car ils me pourraient faire
 Songer aux jours qui ne sont plus :
 Je vous remets, avec eux, une lettre ;
 Elle contient des tresses de cheveux ;
 La conservant, je l'ouvrirais peut-être,
 Et l'on verrait des larmes dans mes yeux.

Il ne doit plus exister sur la terre
 De secrets communs entre nous ;
 Le passé doit pour nous être un mystère,
 Après ce dernier rendez-vous,
 Pourtant un jour, accablés de tristesse,
 Vous ou bien moi, peut-être tous les deux,
 Regretterons nos beaux jours de jeunesse
 En essuyant les larmes de nos yeux.

V. BARON.

CONSEILS A UN JEUNE CULTIVATEUR.

EMPLOI DU TEMPS.

“ Se coucher le dernier, se lever le premier.”

C'est une règle fondamentale pour tout chef d'exploitation agricole.

Si le jeune cultivateur ne se sent point la force de l'observer rigoureusement, qu'il retourne à la ville et cherche une autre carrière : dans les champs, au lieu de sérénité et d'aisance, il ne trouverait qu'inquiétude et ruine.

Le jour n'est pas levé : il n'importe, debout ! Le devoir du maître est de présider lui-même à la distribution des fourrages et de l'avoine. Terme moyen, il faut que les chevaux soient bridés à cinq heures. Dès trois heures et demie ou quatre heures au plus tard, l'avoine doit être dans les auges et la *mangeaille* dans les râteliers. Le proverbe dit vrai : “ L'œil du maître engraisse le bétail.”

Pendant le repas, c'est au maître de surveiller le passage : qui ne sait à quel point la santé des animaux en dépend ?

Avant le départ pour les champs, il est essentiel de s'entretenir des travaux de la veille. Où en est-on ? Que reste-t-il à faire ? Que s'est-il passé dans l'air pendant la nuit ? D'où vient le vent ? Que dit le ciel ? En tenant compte des conditions atmosphériques, les travaux de la veille servent à régler ceux du jour.

Bon ! dira un jeune fermier amateur, quel mal peut causer un retard de quelques minutes ?

Quel mal ? Personne n'est aussi intéressé que le maître à l'exactitude et au bon emploi du temps, personne ne se croit obligé à plus de zèle que lui. Révez une demi-heure de plus sur l'oreiller, décidez-vous à votre aise, jouez avec vos chiens, tournez le dos à vos affaires : les charretiers arriveront irrégulièrement, les chevaux seront négligemment soignés, on se mettra de jour en jour plus tard à l'ouvrage. Quelques minutes perdues, se multipliant par le nombre des travailleurs, par celui des animaux, par celui des jours, amèneront à la fin de l'année une perte matérielle considérable, et un dommage moral plus grand encore, c'est-à-dire le laisser-aller, l'insouciance, le relâchement dans les habitudes, le désordre.

Ce n'est là que le début de la journée ; chaque heure, chaque minute a sa règle. Les devoirs se succèdent sans interruption. Il faut songer au premier repas, à la rentrée des *attelées*, à la *remontée* de l'après-midi, au goûter de quatre heures, à la *dételée* du soir. Il faut surveiller tout, et partout, et toujours ; un livre entier suffirait à peine à l'énumération de tous les travaux journaliers. Il n'est point de détail indifférent. Quel homme expérimenté ne sait ce qu'il faut de sollicitude, d'attention, d'intelligence, seulement pour se préserver de la perte des bestiaux, que l'on a appelée avec beaucoup de sens “ la banqueroute du cultivateur.”

En aucun moment, nulle suppléance n'est possible. Aux commis les plus honnêtes, aux employés les plus actifs, les plus vigilants, l'exemple, la voix, le regard, la présence du maître, sont nécessaires. Toute l'exploitation au dedans, au dehors, du lever au coucher, a besoin d'encouragement, d'aiguillon. Détendre sa volonté, lâcher les rênes, s'amollir, c'est abdiquer, c'est laisser la porte grande ouverte aux mécomptes. Il ne s'agit point seulement de ne pas perdre le temps : inflexible dans sa durée, le temps l'est aussi dans ses variations ; un travail négligé, ajourné, peut amener dans l'assolement une perturbation irréparable.

Le travail du maître finit le dernier, et c'est seulement quand tout sommeille qu'il lui est permis de songer enfin au repos.

LE CLERC DE NOTAIRE. (*)



PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE IV.

L'INITIATION.

Suite.

Le jeune homme jeta sur M. Jeannet un regard incertain.

—Eh bien ! dit celui-ci.

—Je suis décidé.

—Il faut, auparavant, que je vous bande les yeux.

—Comme il vous plaira.

Appuyant son pouce contre le panneau de la boiserie qui lambrissait l'appartement où ils se trouvaient, le négociant fit jouer un ressort secret, et une petite armoire apparut subitement ! Elle était garnie de tiroirs. Dans l'un d'eux, M. Jeannet prit une sorte de large bandeau en caoutchouc et l'appliqua sur les yeux de Duval. Puis il couvrit le bandeau avec un foulard qu'il noua derrière la tête du futur Carbonaro, le saisit par la main et l'entraîna au dehors. Une calèche attendait à la porte.

—Où allons-nous, s'enquit Georges, en montant dans le véhicule.

—Silence, répondit le négociant. Maintenant il m'est défendu de causer avec vous.

La voiture roula pendant plus d'une heure, sans que les voyageurs échangeassent une parole, et lorsqu'elle s'arrêta, le frère de Lucie pouvait supposer qu'ils avaient quitté l'enceinte de la ville. Cependant il n'en était rien. La calèche après plusieurs tours et détours dans l'intérieur était revenue à son point de départ, en face d'une maison au-dessus de laquelle on pouvait lire cette enseigne à la lueur d'une réverbère :

Magasin de nouveautés, Jeannet et Cie.

Minuit sonnait comme ils descendaient. A cette heure les rues de Langres sont désertes, surtout en décembre. Aussi la solitude n'était-elle troublée que par le grincement des girouettes tournoyant sur leurs hampes rouillées.

—Où sommes-nous ? balbutia involontairement Georges.

—Chut ! fit son guide, ouvrant la porte du magasin, tandis que la calèche s'éloignait au grand trot.

Ils traversèrent différentes pièces, rentrèrent dans le cabinet du négociant, sans lumière. Là, celui-ci souleva une trappe et plaçant une grosse corde entre les mains de Duval :

—Laissez-vous glisser, dit-il.

(*) Voir les numéros de *La Ruche* de juillet, août, septembre et octobre.

Le jeune homme hésita cinq secondes, et obéit.

Si courte que fût la descente, il tremblait en mettant le pied sur le sol et une sueur froide inondait ses membres. Pourtant, Georges était brave ; il avait ouï raconter les terribles épreuves par lesquelles devaient passer les récipiendaires, et quoiqu'il n'entendît et ne vît rien, il avança résolument.

À peine avait-il fait quelques pas qu'il fut brutalement étreint à la gorge et une voix formidable l'apostropha :

— Qui vive !

— Ami, répondit-il, à tout hasard.

— Sais-tu ce que c'est que ceci ? demanda-t-on, en lui appliquant la gueule d'un pistolet sur le front ?

— Un pistolet, dit Duval rejetant la tête en arrière.

— Bien. Laisse-toi mener et pas un mouvement de résistance ou tu es mort.

Au bout de dix minutes de marche, à travers une atmosphère humide et glaciale et sur un terrain mouvant, le conducteur du jeune homme l'obligea à une halte.

— Sois ferme, lui murmura-t-il à l'oreille.

Un bruit pareil au roulement de la foudre accompagna cette recommandation, et Georges crut que la terre s'entrouvrait sous lui pour le précipiter dans ses entrailles. Ce fut comme un vertige ; ensuite le grondement cessa ; Duval sentit qu'il s'appuyait au solide. Malgré le bandeau qui dérobait les objets à sa vue, il lui sembla qu'il se trouvait alors dans une sphère étincelante de clartés. Il ne se trompait point. Nous n'avons pas besoin d'expliquer ce phénomène de la réflexion de la lumière venant frapper la rétine de l'œil, en dépit des voiles les plus opaques. Chacun en a éprouvé les effets ; aussi espérons-nous que personne ne nous contestera l'impression perçue par notre héros.

Georges demeura debout sans bouger. Son cœur battait à rompre sa poitrine.

— Qui es-tu ? lui fut-il demandé.

— Rien.

— Que veux-tu ?

— Être quelque chose.

— Parle donc.

— Je veux être homme.

— Ne l'es-tu pas ?

— Non.

— Qu'est-ce qu'un homme ?

— Un animal à qui Dieu a donné l'intelligence pour concevoir, le jugement pour discerner, la raison pour discuter, des sens pour appliquer.

— Ne possèdes-tu pas tout cela ?

— Je possède tout cela.

— Que cherches-tu alors ?

— La jouissance de ces facultés.

— Qui t'empêche d'en jouir ?

— Ceux qui prétendent tenir de l'être suprême le droit d'annihiler mon intelligence, de contrôler mon jugement, de subalterniser ma raison à la leur, de s'approprier mes sens.

— Où as-tu appris qu'ils ne tenaient pas ce droit de l'être suprême ?

— Ma raison me le dit.

— Que te dit-elle encore ?

— Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse à toi-même.

— Est-ce tout ?

— Elle me dit également : Fais pour ton prochain ce que tu voudrais qu'il fasse pour toi-même.

— Comment t'appellerais-tu, si tu vivais comme tu le souhaites ?

— Je m'appellerais un homme libre.

— Et tu t'appelles maintenant ?

— Je m'appelle maintenant un esclave.

— Sais-tu ce que c'est que la liberté ?

— Je le crois.

— Développe ta pensée.

— La liberté, c'est le pouvoir d'exercer toutes mes capacités intellectuelles et physiques, pourvu qu'elles s'exercent pour le bonheur de mes semblables.

— Et si tu te trompes dans tes appréciations.

— Ma conscience, d'abord, puis le centre social au sein duquel je graviterai m'en avertiront.

— Bien ; sais-tu où tu es !

— Je le crois.

— Qui t'a amené ici ?

— Ma volonté..

— Ensuite ?

— Ma volonté.

— On a dû t'indiquer le chemin de cette retraite ?

— Qui.

— Qui ?

— J'ai oublié son nom.

— Cela est impossible. Tu mens.

Fougueux comme on l'est à son âge, Georges ne put digérer l'injure.

— Misérable ! exclama-t-il, en portant les mains à son bandeau pour l'arracher. Mais avant qu'il eût accompli ce dessein, il était saisi, terrassé, et avait les poignets liés derrière le dos.

— C'est un traître ! qu'on le fusille ! cria la voix.

Un double craquement retentit. Duval comprit qu'on apprêtait des armes à feu, mais se remémorant les épreuves qui précédaient l'initiation à la Charbonnerie, il resta immobile, étendu sur le parquet.

— Tu vas mourir, dit la voix, après un instant de morne silence. Recommande ton âme à Dieu.

— Les justes ne condamnent jamais l'innocent, dit Georges levant le visage vers le point d'où partaient les sons.

— Est-tu prêt ?

— Je suis prêt.

— Feu !

Le jeune homme tressaillit, mais garda la posture qu'il avait prise.

— Redressez ! et qu'il aille ! enjoignit la voix.

Georges fut sur le champ délivré de ses entraves, et son bandeau tomba. Ebloui, d'abord, par les rayons de la lumière, il ferma les yeux, puis insensiblement il les rouvrit et les promena autour de soi, en frissonnant d'horreur. Le lieu où il se tenait était du reste bien propre à inspirer l'épouvante.

Figurez-vous une pièce immense, tendue de velours noir du parquet au plafond, et éclairée par des lustres fabriqués avec des ossements humains. Des trophées de têtes de mort, supportées par des fémurs et des tibias, disposés en cûl-de-lampe, ornaient la sombre draperie et donnaient à la salle l'apparence d'un vaste ossuaire. Au bas de chaque trophée était écrite une terrible sentence. Dans le fond de l'appartement, on distinguait une longue table couverte de drap

écarlate, et derrière s'élevait une colossale statue de la liberté, le visage voilé d'un crêpe, les mains enchaînées. Au dessus du buste on remarquait l'inscription suivante, tracée en caractères sanglants :

QUI PARJURE SON SERMENT MÉRITE LA MORT!

Sur la table gisait un gros livre à la couverture noire, aux tranches rouges. Deux épées en croix et un poignard le surmontaient. Revenu de la première émotion causée par cet ensemble sépulcral, Georges contempla froidement les divers objets qui composaient l'ameublement de la salle. Après quoi ses regards se rivèrent à deux individus masqués, vêtus de longues robes, plantés à ses côtés et armés de fusils. Il terminait son examen quand la même voix qui l'avait interrogé lui dit, sans qu'il aperçut le personnage à qui elle appartenait.

—Tu veux être un homme libre ?

—Oui.

—T'associer aux amis de la fraternité ?

—Oui.

—Partager leurs misères, leurs souffrances ?

—Oui.

—Renoncer à toi-même ?

—Oui.

—A ta famille, à ton père, à ta mère, à ton frère, à ta sœur, à ta femme, à tes enfants, à tous les liens ?

—Oui.

—Tu veux être le serviteur aveugle des commandements suprêmes ?

—Oui.

—Secourir en tout et partout tes co-sociétaires ; les aider de ton bras, de ton crédit, de ta bourse.

—Oui.

—Tu veux être Carbonaro ?

—Je le veux.

—Jure-le, sur le code que tu vois là et souviens-toi que rien ne pourra te délier du serment que tu vas faire : ni la vieillesse, ni l'éloignement, ni la fortune, ni la gloire, ni les hommes, ni les apôtres des cultes.

Georges s'approcha de la table, posa la main droite sur le livre, et au même moment le voile qui cachait la face de la liberté s'enleva comme par enchantement.

—Je jure, dit le jeune homme, que je me fais Carbonaro, par un effet de mon propre vouloir, que j'adhère à tous les statuts, lois, règlements de la société, que j'y resterai fidèle jusqu'à la mort, et me résigne à la sévérité de leurs châtimens si jamais je les enfreins.

Comme il achevait de prêter ce serment qui le liait éternellement à la société des Charbonniers, un individu se précipita dans la salle en s'écriant :

—Trahison ! trahison ! Nous sommes découverts, la police est sur mes pas, sauvez-vous !

Laissant choir leurs fusils, les deux sentinelles masquées qui surveillaient Georges répétèrent les mêmes exclamations et s'enfuirent par une porte dérobée. A la fois étonné et effrayé, notre enthousiaste voulut imiter l'exemple des Carbonari. Il n'en eut pas le loisir. Une escouade de fantassins envahit l'appartement, accompagnée d'un commissaire de police ceint de son écharpe, et se rua sur le jeune homme.

—Emparez-vous toujours de celui-ci ! ordonna le commissaire. Qu'on le

garotte solidement et que quatre hommes le gardent pendant que nous fouillerons ce repaire de bandits.

Toute évasion était impossible, toute lutte inégale ; Georges souffrit tranquillement qu'on lui mit les menottes. La perquisition se continua avec ardeur ; après quinze ou vingt minutes, les soldats réparurent, escortant six personnages masqués et chargés de fers. On les aligna sur deux rangs à côté de Duval, et les recherches furent poursuivies.

—C'est ce misérable qui nous a dénoncés, dit l'un des prisonniers à ses co-détenus, en désignant Georges Duval.

—Scélérat, tu ne t'échapperas pas ! hurla un autre, essayant de se jeter sur le malheureux commis.

Les militaires intervinrent.

—Point de bataille ! Réglez d'abord vos comptes avec la justice.

Cette défense et la vue des baïonnettes croisées entre eux et l'objet de leurs soupçons imposèrent trêve aux brutalités dont les captifs semblaient vouloir user à l'égard du pauvre Duval. Ils ne cessèrent toutefois de l'assaillir d'injures. Soit timidité, soit stupéfaction, le néophyte observa une stoïque impassibilité. Ce sang-froid porta à son comble la fureur des Carbonari, et profitant d'un moment où les gardiens paraissaient occupés à inspecter l'appartement, le plus violent de la bande lui asséna un coup de pied sur le ventre. La douleur exaspéra l'adolescent ; ses traits se contractèrent, ses sourcils se rapprochèrent, il rugit comme un tigre blessé et fondit sur son antagoniste. Mais alors les fantassins accoururent et s'opposèrent à ce qu'il prît sa revanche. Repoussé durement, Georges tomba à genoux en écumant de rage.

La petite troupe ne tarda pas à rentrer. Elle n'avait pas fait de nouvelles captures ; mais elle ployait sous un arsenal de sabres, fusils, pistolets, poignards, épées, et le commissaire tenait une statuette en cire figurant le buste de Louis Philippe. Cette statuette était perçée au cœur par deux longues aiguilles.

—Voilà des pièces de conviction irrécusables, dit-il d'un air triomphant. Nous allons dresser procès-verbal séance tenante. Soldats, portez-vous aux issues et que personne ne s'échappe.

Ensuite, il s'assit dans un fauteuil derrière la table ; tira, d'un dossier, diverses feuilles de papier timbré et cria :

—Amenez le premier prisonnier.

On releva Georges et on le traîna devant le tribunal improvisé.

—Comment vous nommez-vous ? lui demanda l'officier civil.

Duval resta muet.

—Vous refusez de répondre ?

Même silence.

—Vous aggravez votre position, inculpé. Songez-y : une confession sincère vous serait plus profitable que l'entêtement. La loi est indulgente pour ceux qui témoignent du repentir. On trouverait pour vous des circonstances atténuantes : la jeunesse, . . . l'inexpérience, . . . l'entraînement !

L'accusé ne remua pas les lèvres.

—Je suis, bien malgré moi, obligé de constater votre obstination, dit l'interrogateur. Et il écrivit quelques lignes sur son papier.

—Quel âge avez-vous ?

Cette question n'obtint pas plus de succès que la précédente. Le commissaire était rouge de colère.

—Mais vous voulez donc pourrir aux galères ! s'écria-t-il, de ce ton particulier aux juges d'instruction, quand on oppose la force d'inertie à leur ténacité.

Duval semblait avoir perdu le don de la parole. Flatteries, promesses d'ac-

quittement, injures, menaces, rien ne put le faire sortir du mutisme derrière lequel il s'était retranché. A la fin, le commissaire, dans un accès d'emportement, irrésistible en apparence, s'écria :

— Qu'on l'emporte et qu'on le plonge dans un cachot noir, où il pâlera jusqu'au jour du jugement.

Incontinent, le frère de Lucie fut saisi et placé entre une double haie de soldats. Il marcha froidement ainsi jusqu'à la porte, et là, l'officier civil, se ravissant tout-à-coup, le rappela :

— Voulez-vous faire des aveux ?

Georges sourit avec dédain et commanda.

— En avant !

Le cortège sortit sur un signe du commissaire et pénétra dans une allée à demi enveloppée par les ténèbres. A l'extrémité s'épanouissait une sorte de lucier tendre réfléchi à travers d'épais rideaux.

— Tout droit ! dit un des militaires au prisonnier, en s'éclipsant avec ses compagnons dans des passages latéraux.

Etourdi par la spontanéité de ces événements successifs, Georges suivit machinalement la direction indiquée. Parvenu près des rideaux, il les écarta et se trouva soudain au seuil d'une salle rayonnante de lumières. Douze individus masqués étaient assis sur une estrade circulaire au centre de la salle. Un treizième, la tête et le visage découverts, se tenait debout le dos tourné vers les membres de cet aréopage. Il s'avança gravement à la rencontre de Duval, lui prit la main et le conduisant devant les personnages masqués :

— Frères, dit-il, je vous présente un frère. Il a dignement subi les épreuves préliminaires ; l'acceptez-vous ?

— Nous l'acceptons, répondit-on unanimement. Que son parrain désigne la vente à laquelle il appartiendra, et lui communique les statuts particuliers de cette vente.

Un des masques se leva et parla longuement à l'oreille de Duval.

— Jures-tu de te conformer aux prescriptions, demanda le président de l'assemblée ?

— Je le jure.

— Maintenant embrasse le chef de ta vente, ajouta-t-il en indiquant du doigt l'introduit de Georges, et sache bien que tu n'es plus une individualité isolée mais la partie d'un tout homogène auquel tu dois ta vie comme il te doit la sienne.

Le jeune homme s'approcha du Carbonaro qui l'avait accueilli, le baisa sur les deux joues et alors seulement reconnu, en lui, le comte Henry de Moissac qu'il avait plusieurs fois aperçu au magasin de sa sœur.

LEON G*****.

(La suite au prochain numéro.)



Un Lion fait au même.

Qui n'a pas remarqué à New-York cet individu à la longue chevelure inculte qui se promène quotidiennement de Canal street à Astor Place ? Certes, en voyant son air grave et sérieux, son gilet noir boutonné jusqu'à la naissance du cou, sa redingote crasseuse, son chapeau jauni par l'inclémence du ciel, ses souliers lacés, vous ne vous imaginerez jamais que c'est un ex-dandy, une victime de l'amour ! Moi-même je l'avais toujours pris pour un *fac simile* de Chodruc Duclos. Ce matin je suis allé avec un mien ami aux abords de Metropolitan-Hall, quand cet étrange gentleman vint à passer. Il paraissait plus sombre et plus renfrogné que de coutume.

— Connaissez-vous cet homme ? fis-je assez négligemment en m'adressant à mon ami.

— Eh ! parbleu, sûrement ! Tout Gotham a ri de sa mésaventure.

— Excepté moi, qui en ignore le fond et les détails.

— Bah !

— Sur mon honneur !

— Après tout, c'est possible, car j'oubliais que vous sortez du désert, vous !

— Bon, bon ! Mieux vaut me conter ce cancan que de railler.

— Vous y tenez donc ?

— Prodigieusement.

Nous redescendons dare et dare jusqu'au Café de Paris, où je recueille la bluette suivante :

“ M. R. *Trois-Etoiles*, riche importateur, a eu le bonheur d'épouser une ravissante créole, mais le tort de l'épouser à une époque où des filets argentés commençaient à nuancer son cuir chevelu. Cependant, M. R. *Trois-Etoiles*, jadis l'un des viveurs les plus en vogue du boulevard de Gand, est un fin compère, également retors en affaires de ménage et en spéculations commerciales ; aussi ; sait-il sur le bout des doigts le catéchisme féminin. Voilà pour quoi, en troquant son titre de bachelier contre celui de mari, M. R. *Trois-Etoiles* dit à sa femme :

“ — Madame, votre volonté désormais sera la mienne.

“ Deux ans s'écoulèrent sans qu'un nuage troublât le ciel serein du couple fortuné. M. R. *Trois-Etoiles* passait la journée à son comptoir, la soirée à son club, tandis que Mme R. *Trois-Etoiles* shoppait, recevait, visitait et prenait ses aises.

“ A la saison d'été de 1850, Mme R. *Trois-Etoiles* exprime le désir d'aller aux eaux de Saratoga, et vite les malles sont faites : elle part avec sa femme de chambre et un domestique noir. M. R. *Trois-Etoiles* poursuit paisiblement ses transactions *intra et extra*, et si ses amis le plaisantent sur l'étonnante liberté qu'il accorde à sa femme, il glousse plus haut qu'eux.

“ A cette époque rôdait à Saratoga un terrible dévastateur des propriétés conjugales : c'était un lion, à tous crins de la plus superbe encolure, portant faux-cols aux avancées menaçantes, attaché à son *stick* comme un drapeau à sa hampe, coiffé par Génin, toujours ganté de frais, chaussé de neuf, habillé par Staub. Nous l'appellerons, si vous voulez bien, M. G. *Quatre-Etoiles*.

“ Voir Mme R. *Trois-Etoiles* et convoiter cette carnation olivâtre dont la fraîcheur veloutée aurait défilé le pinceau de Murillo, fut pour M. G. *Quatre-Etoiles* l'affaire d'un coup d'œil.

“ Je ne vous dirai ni les rugissements, ni les bonds, ni les élans, ni les retraites calculées, ni la savante stratégie, pas même les fureurs désespérées du roi des animaux autour de la timide brebis qu'il appétait.

“ Apprenez seulement qu'elle allait être fascinée, quand l'avis que M. R. *Trois-Etoiles* était assez dangereusement indisposé la rappela à New-York.

“ Le retour de sa chère petite femme sembla influencer puissamment sur l'état sanitaire du bon M. R. *Trois-Etoiles*, car, trois jours après, vous l'eussiez trouvé à son *office*, occupé à établir son bilan.

— Que va faire notre lion ? Rentrée au bercail, sa proie devient plus difficile à saisir ; mais il est courageux et aussi opiniâtre que certain herbivore. Abandonnant les eaux au bout d'une semaine, il arrive dans la métropole des États-Unis, saisit aux cheveux l'occasion de se faire présenter à M. R. *Trois-Etoiles* qui le reçoit le plus gracieusement du monde et le quitte avec ces naïves paroles : l'infortuné mari !

— J'espère, M. G. *Quatre-Etoiles*, que vous nous ferez souvent l'honneur de fréquenter notre maison ? Je suis bien rarement à mon domicile privé, mais Mme R. *Trois-Etoiles* sera, je n'en doute pas, enchantée de poursuivre les relations qu'elle a déjà eu le plaisir de nouer avec un aussi parfait cavalier.

— Et le lion a senti tous ses muscles frissonner d'une sanglante allégresse, et il s'est voluptueusement rendu à l'invitation, et sa triste victime ne tardera pas à succomber sous sa dent.

— Le moment approche, notre héros n'attend plus que le signal.

— Un soir, retiré dans son antre et mollement accroupi sur une ottomane, il rêvait, lorsqu'on lui remit un petit papier délicatement plié et exhalant un caressant parfum d'ambre.

— En aspirant cette suave senteur, le lion tressaillit : " Elle est à moi ! " gronda-t-il tout bas. Puis il alluma un cigarre.

— Le billet contenait ces deux lignes :

— Il n'y sera pas demain. Venez à minuit. La porte du jardin sera ouverte. Je vous attendrai dans la petite pièce contigue au parloir, Vous entrerez par le balcon.
" Oh ! vous me perdez ! "

— A l'heure dite, M. G. *Quatre-Etoiles*, pommadé, frisé, musqué, corseté, escaladait la balustrade du balcon. A peine entré dans l'appartement, une main, sur laquelle il imprime un brûlant baiser s'empare de son bras et une voix mélodieuse comme le dernier accent d'une harpe d'Eolie laisse tomber ce mot :

— Venez !

— Il se laisse conduire au milieu de la chambre, plongée dans d'épaisses ténèbres.

— Il est aux pieds de la plus enchanteresse des femmes, de celle qu'il adore... Favorisé par l'obscurité, il livre cours aux transports de son âme ; son amante, émue, palpitante, répond à peine par des monosyllabes à cette fougue passionnée. M. G. *Quatre-Etoiles* la presse de plus en plus, et..... Les portes du parloir glissent tout à coup sur leurs rainures, des jets d'une lumière éblouissante inondent l'appartement où M. G. *Quatre-Etoiles*, prosterné, jure amour et fidélité à l'objet de son idolâtrie : un désopilant éclat de rire déchire l'espace.

— M. G. *Quatre-Etoiles* est debout ; il s'est retourné sur place. Ecrasante mystification ! Mme R. *Trois-Etoiles*, la créole aux yeux noirs, à la peau satinée, est là devant lui, se tordant de rire, appuyée aux bras de son époux qui lui-même se tient les flancs et entourée de toute la plus fashionable société de New-York, sous l'empire d'une pareille frénésie d'hilarité !

— Mais, la femme qui avait introduit M. G. *Quatre-Etoiles* ?

— C'était, — sanglez-vous les côtes, mon cher, — une vieille négresse, nourrice de Mme R. *Trois-Etoiles* !

— Par Cupidon ! la méprise était cruelle.

— Cruelle ! Vous êtes modeste. Dites plutôt qu'elle était infâme.

— Infâme, soit ! Mais.....

— Vous m'avez interrompu ; souffrez maintenant que j'achève :

— M. G. *Quatre-Etoiles*, un instant étourdi par cette soudaine explosion, se précipita bientôt vers la fenêtre et disparut. Vous comprenez comment cela était arrivé. M. R. *Trois-Etoiles* avait suivi de New-York les parallèles que M. G. traçait autour du cœur de sa femme, à l'aide d'informations que lui transmettait le nègre qui accompagnait Mme R. à Saratoga. Instruit par l'expérience que le ridicule tue beaucoup mieux qu'une épée ou un pistolet, il avait d'abord feint une maladie, et, sans en ouvrir la bouche à sa femme, fait écrire le fameux billet qui ménagea à ce pauvre lion amoureux la scène que vous savez."

— Sans doute, Mme R. *Trois-Etoiles* fut radicalement guérie, et sans doute aussi M. G. *Quatre-Etoiles* fit un voyage en Europe ? Mais, quelle ressemblance entre le dandy et...

— Le personnage de tout à l'heure, n'est-ce pas ? La ressemblance qu'il y a entre un Bohémien de la veille et un Bohémien du lendemain.

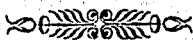
— C'est donc lui ?

— Hélas !

— Et Mme et M. R. *Trois-Etoiles* ?

— La première a oublié. Le second cherche le moyen de brûler les ailes à un sixième papillon qui voltige trop près de sa Rosa. Un jour je vous en dirai des nouvelles.

H. EMILE CHEVALIER.



BLUETTE.



I.

Pourquoi retenir tes cheveux
 Dans les fils noirs d'une résille ?
 Pourquoi voiler tes doux yeux bleus
 Avec les plis d'une mantille ?
 Tes longs cheveux, filamens d'or,
 Sont bien plus beaux, plus beaux encor,
 Quand, libres, ils flottent par ondes !
 Ton œil, miroir de ton sein blanc,
 Ton œil, que tu lèves en tremblant,
 Luit, plus doux, sous des tresses blondes !

II.

Une larme perle souvent
 Aux cils de ta blanche paupière,
 Quand sur le mousseux banc de pierre
 Tu reviens t'asseoir en rêvant !
 Que d'amoureux aux cœurs volages,
 Cachés alors sous les ombrages,
 Convoient ta pâle beauté !
 Peureuse enfant ! fille imprudente !
 Prends garde à leur prunelle ardente,
 D'où rayonne la volupté !

III.

Tu fais bien d'être pure et sage ;
 Et de ne pas même écouter,
 Les gais propos qu'il est d'usage
 De dire et souvent de chanter !
 Pourtant, si ton âme est avide
 Des choses qui comblent le vide
 Que tes pleurs y font chaque jour,
 Ton âme naïve et charmante,
 Au mal sans nom qui la tourmente,
 Ne doit opposer que l'amour !

J. LENOIR.

DES GUERRES DE LA FRANCE

DURANT LES CINQ DERNIERS SIÈCLES.

(Pour la *Ruche Littéraire et Politique.*)

La France, ce pays initiateur partout et toujours quoiqu'on dise, a supporté au XIVe. siècle :

5 ans de guerre civile ;
13 — de guerre à l'extérieur ;
25 — de guerre sur son propre sol.

Total—43 ans de guerres pendant lesquelles il y eut 14 grandes batailles, notamment celle de Courtray où les Flamands firent trophée de quatre mille paires d'éperons de chevaliers français, et celle de Poitiers qui amena la captivité du roi de France et toutes les calamités qui en furent la suite.

Au XVe. siècle il y eut :

13 ans de guerre civile ;
43 — de guerre sur le sol de la France ;
15 — de guerre à l'étranger.

Total—71 ans de guerres et 11 grandes batailles, parmi lesquelles, Azincourt, Castillon et Monthlery.

Le XVIe. siècle compte :

44 ans de guerre extérieure ;
8 — de guerre sur le territoire de la France ;
33 — de guerre civile et religieuse.

Total—85 ans de guerres et 25 batailles rangées.

Au XVIIe. siècle, la France soutint :

6 ans de guerre religieuse ;
11 — de guerre civile ;
52 — de guerre à l'étranger.

Total— 69 ans de guerres et 39 grandes batailles.

Enfin, la France au XVIIIe. siècle a fait les frais de :

51 ans de guerre extérieure ;
1 — de guerre religieuse ;
6 — de guerre civile.

Total—58 ans de guerres et 93 grandes batailles !

Cela fait donc pour une période de 506 ans :

35 ans de guerre civile ;
40 — de guerre religieuse ;
76 — de guerre sur son sol ;
175 — de guerre à l'étranger ! !

Soit, 326 ans de guerres et 184 batailles rangées ! ! !

Or, la paix étant l'état normal des nations, puisque ce n'est qu'à son ombre que s'élaborent les améliorations sociales, que se perfectionnent les arts, les industries et que les méthodes agricoles peuvent être fructueusement expérimentées, le lecteur trouvera qu'en Europe, les démêlés des rois entr'eux et avec leurs peuples, et que l'intolérance religieuse, fille de l'ignorance et des faux Dieux, ont coûté à la France et à l'humanité, QUATRE ANS DE MISÈRE ET DE MALHEUR DE TOUS LES GENRES POUR UN

AN SEULEMENT DE PAIX ET DE TRANQUILLITÉ ! Car, après chacune de ces longues périodes de guerres soutenues, le dernier coup de canon ou le dernier horizon n'amène pas immédiatement le calme, ne cicatrise pas instantanément toutes les blessures, ne réédifie pas les habitations détruites par le fer et par le feu, et ne fertilise pas les champs dévastés par les cohortes ennemies.

Et puis, voyez que de sang ! que de larmes et que de ruines !
Ah ! bien certainement quand notre immortel Béranger a dit :

“ Près de la borne où chaque Etat commence,
“ Aucun épi n'est pur de sang humain, ”

Il n'a pas dit assez : il aurait pu dire, sans se tromper, en beaux vers comme il sait les faire :

Chaque atome de terre végétale est formé d'ossements et de sang humain, répandus et semés pour satisfaire l'ambition de quelques hommes, dont le nom, quelque grand qu'il soit (grand ! ô quelle affreuse antynomie !) s'éteint dans la nuit des siècles, où demeure à peine un écho pour les oreilles du petit nombre de ceux qui étudient les différentes branches des connaissances et de l'histoire humaine.

Qui sait aujourd'hui, dans les masses, les noms de vingt guerriers ayant vécu il y a deux ou trois cents ans et plus ? Qui connaît les législateurs, dits célèbres, les artistes illustres, les philosophes éminents, les inventeurs révolutionnaires (car, toute invention est une révolution) des voies et moyens à travers lesquels notre espèce voyage vers l'avenir en se transformant sans cesse ?.....

Illustrations dérisoires ! Immortalités qui ne vivez pas plus que cinq ou six générations ! valez-vous les flots de sang que vous faites couler, les fleuves de larmes que vous faites répandre et la dévastation que vous semez sur nos champs ?.....

Jusqu'à quand les peuples iront-ils en masses profondes se faire tuer pour des intérêts diamétralement opposés aux leurs, et qui, loin d'être un élément de bien-être pour leur progéniture, deviennent une source de désolation pour le pays.

Un roi insulte un roi, enfants du peuple, marchez, épousez sa querelle, prodiguez votre or et votre sang ! On a crié à vos oreilles ces mots magiques en France, gloire ! victoire ! et, sans savoir pourquoi, vous irez devant vous, balayant comme un torrent les multitudes, semant partout l'effroi, la ruine et la misère qui est son enfant, et pourquoi ?

Que vous ont fait les populations contre lesquelles vous vous ruez ainsi ?

Ce qu'elles vous ont fait ! Vous l'ignorez et ne le saurez jamais, vous ne le cherchez pas ! Vous les appelez ennemies, parce qu'elles parlent quelquefois une autre langue que la vôtre et que les habits de leurs soldats ne sont pas de même couleur ou coupés comme les vôtres ; voilà votre seule raison pour leur donner cette épithète.

Si vous les connaissiez, si au lieu de mettre entr'elles et vous la distance d'un coup de fusil ou la portée d'un canon, vous alliez à elles, l'olivier de la paix à la main, leur dire avec ce langage du cœur que toutes les nations savent : Nous sommes tous enfants d'un même Dieu, un même soleil nous éclaire et nous vivifie, soyons frères, mais non à la façon de Caïn, ainsi que nous l'avons été jusqu'ici. Ne nous tuons pas, aimons-nous et aidons-nous ; établissons parmi nous une solidarité éternelle et ne trempions plus nos mains dans le sang les uns des autres !

Si vous leur disiez cela, ô foules moutonnières qui tremblez devant un roi sans réfléchir que ce roi n'est fort que de votre faiblesse, vous verriez vos adversaires jeter avec horreur les armes que le Fanatisme, l'Absolutisme et l'Ignorance leur font porter et proclamer, dans une solennelle étreinte, la Sainte Alliance et la Fédération des peuples.

Plus donc de guerres pour des intérêts privés et pour des castes usurpatrices des droits de tous.

Ne disons plus comme les semi-païens et semi-chrétiens du neuvième siècle disaient à leurs adversaires : *Crois ou meurs* ; ne disons pas même avec le philosophe tout à fait païen d'Athènes : *Frappe, mais écoute*. Disons chrétiennement aux nôtres : *Né frappez pas, cela est de la brute, écoutez, cela est de l'homme*.

Que les combats de la tribune soient nos seuls combats, qu'il n'y ait jamais dans cette arène d'autres vainqueurs et d'autres vaincus que des arguments.

Que la pensée, toujours libre dans son essor vers les aspirations de l'avenir, n'ait plus jamais aucun de ses traducteurs persécuté, proscrit, ou prisonnier de guerre de la force et que bientôt, sur la surface entière du globe, les armées métamorphosées étant devenues les dociles auxiliaires de l'Agriculture, des Arts et de l'Industrie, toutes les casernes soient des Lycées pour la jeunesse et tous les arsenaux des bibliothèques pour l'humanité virile.

FÉLIX VOGELI.



ALORS ET MAINTENANT.

A Mme. X^{***}, née Marie D^{***}.

Alors, vous étiez demoiselle.
Et j'osais vous aimer ;
Alors, vous étiez jeune et belle,
Vous saviez me charmer ;
Mais aujourd'hui, vous êtes grande dame
Vous portez de riches bijoux ;
Vous avez pour de l'or vendu voire âme :
Moi, je ne songe plus à vous.

Té-souvient-il encor, Marie,
—Ainsi je vous nommais,—
Que tu juras dans la prairie,
De-m'aimer à jamais!
Que je gravai nos deux noms, sur un hêtre,
Après les aveux les plus doux ?
Qui sait ? le temps les respecta peut-être !
Moi je ne songe plus à vous !

Encore un mot, je vous en prie,
Sur ces jours d'autrefois ;
Pour un instant, soyez, Marie,
Attentive à ma voix ;
Car je vous aime, et comme la colombe,
—En vous voyant un autre époux,—
Je serais mort d'amour ; mais dans la tombe
Aurais-je pu songer à vous ?

(Montréal, 15 Octobre. 1853.)

GEORGES DE B^{***}.

TABLETTES ÉDITORIALES.

C'était..... (qu'importe la date, cela n'intéresse personne); enfin, nous avons copieusement déjeuné (chose qui, par parenthèse, ne nous arrive pas souvent) il venait, il pleuvait, il grêlait, il neigeait, et la tête enfoncée dans nos épaules, le centre de gravité cherchant à déborder le siège inflexible de notre chaise éditoriale, les jambes allongées en forme de casse-noisette, les mains croisées derrière la tête, l'œil demi-voilé, la bouche entr'ouverte nous rêvions, ou plutôt nous digérions, en faisant cette profonde réflexion que, si le cœur de la femme a de singulières analogies avec celui de la vipère, l'estomac de l'homme ressemble prodigieusement à celui du bon constrictor. Cette réflexion profonde (au moins nous la trouvions telle) nous rappela quelques récentes anecdotes à l'appui. Quelle bonne fortune! Chers lecteurs, nous allons vous nourrir de métaphysique serpentine. Vite à l'œuvre! Au diable la mollesse! enfourchons la haridelle de la renommée. Intraitable haridelle que de fois nous l'avons montée, que de fois elle nous a envoyé mordre la poussière (style odyséen)! Du courage, cependant! Patience et longueur de temps, triomphent de tout. Peut-être aujourd'hui dompturons-nous l'animal rétif! L'inspiration vient! ne perdons pas une minute! Heup, le pied à l'étrier!

—Pan! pan!

—Un importun; maudit soit-il!—Entrez!

C'est notre metteur en page.

—Que voulez-vous?

—Monsieur, vos quatre formes sont remplies, moins une page.

—Vous dites?

—Qu'avec deux feuilles de votre manuscrit, nous pourrions terminer le dixième numéro de la *Ruche*.

—O Ciel!—Plus de place!—Nous, qui justement.....ce que c'est que de nous, grand Dieu! nous allons accoucher d'un chef-d'œuvre, et nous voilà contraint, faute de papier, faute de quelques vieux chiffons, ramassés sur le fumier, réduits en pâte, et transformés en pellicules blanches et flexibles par un procédé inventé au Ve. siècle, nous voilà contraint de repousser les faveurs de dame réputation. A présent, il faut répondre à des correspondants; misère!

“*La montagne en travail enfante une souris.*”

M. X. Y. Z.—Veuillez conjurer l'improvisation de vous accorder un rendez-vous pour le mois prochain.

M. V. BARON.—On nous prie de vous demander l'explication de *plus je te vois, plus je t'aime*, appellation donnée généralement à la charmante petite fleur blanche et bleue connue des Allemands sous le nom de *vergiss mein nicht* (ne m'oubliez pas), et des Français lettrés sous celui de *myosotis*. La demande est signée Malvina D***; on désire une réponse en vers.

J. GENTIL.—Une nouvelle en prose nous serait agréable.

M. MANOEL DE GRANDFORT, feuilletoniste de l'*Abeille* de la Nouvelle-Orléans.—Nous vous avons répondu directement.

F. VOGELI (New-York).—M. Vogeli, littérateur français, bien connu dans la presse, nous a adressé quelques articles. Nous avons publié l'un d'eux dans le présent numéro de la *Ruche*, avec l'espérance que ce nouveau collaborateur serait bien accueilli par nos lecteurs. S'ils jugent comme nous, cette espérance ne sera point déçue.

M. HENRI X***.—Envoyez-nous toujours le manuscrit.

M. LENOIR.—Le poëte canadien, M. Lenoir, a enfin daigné concourir à l'ornementation de la *Ruche*. Il est un peu comme les jolies femmes, il ne gaspille point ses trésors. Mais, dit un vieux proverbe, il n'y a que le premier pas qui coûte; aussi nous flattons-nous de voir désormais le nom de M. Lenoir figurer souvent au bas de nos colonnes.

M. P***.—Au premier coup d'œil votre Polka nous a paru gentille. Espérez.

M. LATOUR.—L'*Album d'une demoiselle* est accepté avec plaisir, mais il nous faudrait la suite.

MYSTÈRES DE MONTREAL.—Dans le prochain numéro de la *Ruche*, nous publierons un épisode extrait des *Mystères de Montréal* par M. H. E. Chevalier.

Si nous reprenons notre digestion!

A NOS ABONNES RETARDATAIRES:

N. B. Nous prions CEUX DE NOS ABONNÉS qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leurs souscriptions de vouloir bien le faire au plutôt, sans quoi nous serons obligés de

AYER LEURS NOMS DE LA LISTE.

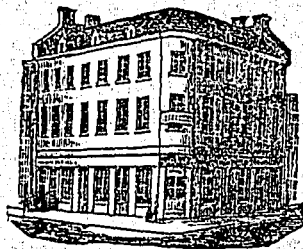
GALIBERT ET FRÈRE.

156. RUE ST. PAUL, 156.

Importateurs de PEAUX de VEAU FRANCAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU VERNIS et MAROCAINS de PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, &c., &c.

Montréal, Juillet 1853.

ETABLISSEMENTS DE CINQ MARS ET FRÈRE.



NO 75 RUE MCGILL, NO 17½ RUE ST PAUL.

(Ancien numéro 27).

S'il est à Montréal une maison bien connue, non seulement de tous les Canadiens mais de tous les étrangers qui arrivent dans notre ville, c'est celle de MM. Cinq Mars et frère. Cette maison se compose de deux magasins, l'un situé, on le sait, rue McGill, l'autre établi, personne ne l'ignore, rue St. Paul.

Il serait oiseux de nous étendre sur les mille avantages que le consommateur peut trouver, en se pourvoyant à ce double établissement des objets de toilette qui lui sont nécessaires. La vogue et la renommée ont rendu trop bonne justice à MM. Cinq Mars et frère, pour que nous cherchions à capter l'attention du public par les grossières amorces qu'emploie généralement la réclame. Néanmoins nous croirions manquer d'égards envers nos lecteurs, si nous ne leur recommandions les magasins de MM. Cinq Mars et frère, comme ceux où ils pourront se procurer à des prix infiniment modérés tous les vêtements usuels et tous les habillements de bon ton et de bon goût recherchés par les amis des modes.

Messieurs Cinq Mars et frère possèdent en outre, un assortiment de draps noirs rayés, de couleur, simples et fins, de la meilleure qualité, ainsi que toutes sortes d'étoffes propres à la toilette, telles que soies, cachemires, satins, &c.

D'excellents coupeurs sont attachés à leurs établissements; enfin, on trouvera chez eux cette exquise politesse qui assure d'ordinaire la prospérité aux magnifiques établissements de ce genre.

CINQ MARS ET FRÈRE.

Montréal, juillet 1853.

OLD COUNTRYMAN,

Ce journal publié hebdomadairement à Toronto, sous forme de recueil, se recommande à toutes les classes de la société par l'excellence de ses articles, littéraires, agricoles, politiques, l'habileté de ses rédacteurs, et la variété de ses correspondances.

Prix d'abonnement, \$3 par an.

Agence à Montréal, bureau de la *Ruche*, à Montréal, rue Ste. Thérèse No 8.

LE PAYS, Journal des intérêts démocratiques.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions : l'une paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année; l'autre, une fois par semaine, le Mercredi, à DEUX PIASTRES : l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal : il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes :—

MM. FABRE & GRAVEL, No. 8, rue St. Vincent,

Jos Roy, No. 26, rue St. Gabriel,

ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul.

JACQ. AL. PLINGUET,
Propriétaire.

MONTREAL, Mai, 1853.

ALMANACH CANADIEN DE LA RUCHE LITTÉRAIRE

POUR 1854.

Par G.-H. Cherrier,

PRIX SIX SOUS.

A vendre chez les principaux libraires Canadiens et Anglais de cette ville, ainsi qu'au bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 8, Rue Ste. Thérèse et au bureau du *Moniteur Canadien*, Rue St. Paul.

LE MESCHACÉBÉ, L'AVANT-COUREUR

ET LE

MAGASIN LITTÉRAIRE DE LA LOUISIANE,

Journaux politiques, industriels, agricoles et littéraires publiés par M. Prudent d'Artlys, aux paroisses St. Jean Baptiste et St. Charles. (Louisiane).

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Pour *l'Avant-Coureur*..... \$'5 par an
Pour *l'Avant-Coureur*, le *Meschacébé* et le *Magasine Littéraire de la Louisiane*.—Les trois journaux ensemble..... \$'10 par an.

Les annonces qui nous seront adressées sans désigner ni la langue ni le temps de l'insertion paraîtront dans les deux langues pendant un mois et paieront en conséquence.

Le prix des réclames et annonces dans la partie éditoriale du journal, se réglera de gré à gré avec l'éditeur.

AGENCE GÉNÉRALE POUR LE CANADA,
Bureau *La Ruche Littéraire*, petite rue Ste. Thérèse, à Montréal.

MAISON DU PEUPLE,



JOSEPH BEAUDRY,

MARCHAND TAILLEUR,

81

RUE M'GILL,

MONTREAL.

81

(Ancien numéro 31½.)

Prend la liberté d'informer ses amis et le public, qu'il a transporté sa boutique de tailleur à l'adresse ci-dessus.

On y trouvera un grand et bel assortiment de HARDES FAITES de toutes sortes, pour l'AUTOMNE et l'HIVER, fabriquées récemment avec les étoffes les mieux choisies, pour accommoder ses nombreuses pratiques, et qu'il vendra

EN GROS ET EN DETAIL.

Les PRATIQUES et les ÉTRANGERS qui visitent Montréal, auront l'avantage de choisir dans son fonds d'étoffes étendu et varié, et assorti par lui-même avec le plus grand soin, des HARDES nullement inférieures à celles de commande et à des prix très réduits.

On trouvera à cette adresse, un grand nombre de PALETOTS-SACS, de dessous et de dessus qu'on ne peut trouver ailleurs qu'à la

MAISON DU PEUPLE.

Où on pourra se procurer constamment un grand fonds de hardes d'enfants pour l'Automne et l'Hiver, de tous les goûts.

Aussi un immense assortiment de manteaux de Caoutchouc, redingottes de Gutta Percha à l'épreuve de l'eau, redingottes en pelletteries, tels que: Loup-Marin, Astracan, Robes de Buffle, etc.

Il a reçu par les derniers arrivages un large assortiment de DRAPS, CASIMIRES, DOESKINS, ETOFFES POUR VESTES, &c. ; aussi, un assortiment général de :

—HARDES FAITES,—

dans le dernier goût, à des prix réduits, pour argent comptant.

En annonçant qu'il vient de recevoir un nouvel et splendide assortiment de tout ce que le goût le plus raffiné et le plus fashionable peut désirer en draps, casimires, soirées ou étoffes de fantaisie, &c., le sousigné croirait manquer au devoir de la plus simple urbanité, s'il n'offrait au public connaisseur et élégant du Canada, ses remerciemens, pour la faveur inouïe qu'on lui a témoignée jusqu'à ce jour. Il espère en même temps que toutes ses honorables pratiques sont satisfaites de la ponctualité qu'il a apportée dans l'exécution de leurs commandes.

Le nombre croissant de ses clients lui prouve constamment que la courtoisie et l'exactitude sont de première nécessité dans un établissement de la nature de celui qu'il dirige à Montréal; enfin le sousigné, en rappelant que son magnifique magasin est ouvert à toute heure du jour aux visites du public, engage les personnes qui aiment les vêtements à la mode et à bon marché, à lui accorder leur confiance. Elles se convainqueront ainsi par elles-mêmes, que sa maison, une des plus achalandées de Montréal, est aussi remarquable par la modicité de ses prix, que par la variété et la solidité de ses étoffes et l'élégance vraiment rare de la coupe des habillemens qu'elle confectionne.

Montréal, juillet 1853.

JOSEPH BEAUDRY.

LES MYSTERES DE MONTREAL,

PAR

H. Emile Chevalier.

Cet ouvrage formera deux beaux volumes de plus de trois cent pages chacun. Il sera orné de gravures faites par les meilleurs artistes de New-York, et paraîtra régulièrement chaque quinzaine par livraisons de trente-deux pages. Le prix de souscription est de DIX CHELINS, payables immédiatement après l'apparition de la première livraison, laquelle sera mise en vente aussitôt que six-cent souscripteurs auront été réunis. On s'abonne au Bureau de la *Ruche*, Rue Ste. Thérèse, à Montréal et chez tous les agents de cette publication.

LE RÉPUBLICAIN

Journal du Soir,

PUBLIÉ A NEW YORK.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

AU CANADA.

Affranchi jusqu'à la frontière.

Un an.....	\$9.50
Six mois.....	4.75
Trois mois.....	2.50

Les abonnements sont payables d'avance.

Agence à Montréal : RUCHE LITTÉRAIRE, Rue Sainte-Thérèse.

LITTÉRATURE, SCIENCE, &c., &c.

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION

DE

MM. BEAUCHEMIN ET PAYETTE,

RUE ST. PAUL 125, MONTREAL.

En offrant leurs remerciements à leurs amis et au public en faveur de la bienveillance et des encouragements qui ont accueilli et soutenu la fondation de leur Maison de Librairie, les soussignés se font un plaisir d'annoncer, aujourd'hui, qu'ils peuvent offrir un vaste et bel assortiment de livres de Prières, d'Histoire, de Littérature, brochés, cartonnés ou richement reliés. Ces ouvrages, tous du meilleur choix, peuvent être donnés comme prix ou récompenses, à leurs élèves, par les chefs d'établissements d'éducation, les instituteurs des écoles primaires ou par les parents à leurs enfants.

Ils possèdent en outre une grande quantité d'Historiettes ou Contes moraux à l'usage de l'enfance et de la jeunesse ; des Albums illustrés et coloriés avec soin ; des livres de bonne et saine littérature ; des œuvres Ascétiques diverses, de Théologie, de Piété ; des HISTOIRES DE L'ÉGLISE, HISTOIRES DE LA REVOLUTION ET DES EMPIRES, par Gabourd, LES MEMOIRES D'OUTRE TOMBE, par Châteaubriand, HISTOIRES DE FRANCE, DE NAPOLEON, par Gabourd, &c., et une infinité d'ouvrages dont l'énumération serait trop longue dans un simple avertissement.

Les soussignés prient le public de vouloir bien visiter leurs magasins, et ils se flattent que toutes les personnes qui les honoreront de leur confiance seront satisfaites de l'incroyable modicité du prix des livres mis en vente à la LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION, et de l'empressément qu'on mettra à exécuter leurs commandes.

Montréal, Juin 1853.

BEAUCHEMIN ET PAYETTE.